CHEFS-D'ŒUVRE
OMIQUES DES SUCCESSEURS
DE MOLIÈRE

II. - DANCOURT

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01928099 9

ST. MICHAEL'S COLLEGE
TORONTO 5, CANADA

ST. MICHAEL'S COLLEGE
TORONTO 5, CANADA

CHEFS-D'ŒUVRE COMIQUES
DES SUCCESSEURS DE MOLIÈRE

TOME II

DEUXIÈME MILLE

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/chefsdoeuvrecomi00roth

DANCOURT

DESSIN DE H. GREVEDON D'APRÈS
LE BUSTE DU THÉATRE-FRANÇAIS.

CHEFS-D'ŒUVRE
COMIQUES DES SUCCESSEURS DE MOLIÈRE

II. - DANCOURT

Notices et annotations
par Georges ROTH
Agrégé de l'Université.

DEUX GRAVURES
HORS TEXTE

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS

LES SUCCESSEURS DE MOLIÈRE

F.-C. DANCOURT (1661-1725)

Florent-Carton Dancourt, issu d'une famille de la petite noblesse — il descendait, par son aïeule maternelle, de Guillaume Budé, l'un des créateurs du Collège de France — naquit à Fontainebleau, le 1er novembre 1661. De souche calviniste, ses parents s'étaient convertis, et le jeune homme fut élevé à Paris, au collège des jésuites. Il y fit de brillantes études, et son régent, le P. de la Rue, le sollicita vivement d'entrer dans la Compagnie. Les goûts mondains de Dancourt déjouèrent l'espoir de ses maîtres. Il étudia le droit, se fit recevoir avocat, et débuta au barreau. Sa belle prestance et son talent lui auraient fait un nom; mais d'une part, il n'avait pas le feu de la vocation, et de l'autre, il se sentait vivement attiré vers le théâtre. Les beaux yeux de Thérèse Lenoir de la Thovillière, fille du comédien de la troupe royale, hâtèrent seulement sa conversion. La famille de Dancourt, impatiente d'une mésalliance, lui refusa le consentement au mariage: le jeune amoureux (il avait dix-huit ans et demi) enleva la belle et l'épousa. Après ce coup d'éclat, l'avocat dut

résigner sa charge. Par amour et par goût, il suivit sa femme sur la scène.

Tous deux débutèrent à la Comédie française en 1685, et, pendant trente-trois ans Dancourt y tint avec autorité les graves emplois de « financiers » et de « raisonneurs ». Son meilleur rôle fut, dit-on, l'Alceste du *Misanthrope*. Il devint également directeur et orateur de la troupe, chargé, comme tel, de haranguer l'auditoire dans les occasions.

Il s'en fit, dès l'année de ses débuts (avec le *Notaire obligeant*) l'infatigable pourvoyeur, et très vite il donna son chef-d'œuvre : *Le Chevalier à la mode* (1687). Lorsqu'il se retira du théâtre, le 3 avril 1718, il n'avait pas écrit moins de cinquante-deux pièces, dont un assez grand nombre, il est vrai, ne sont que de courtes et brillantes esquisses. Il s'était néanmoins assuré un nom parmi les contemporains et un rang dans la postérité des auteurs dramatiques. Son talent et ses façons lui attirèrent l'attention de Louis XIV qui lui témoigna à diverses reprises des marques publiques de sa bienveillance.

Après avoir peint avec réalisme, sans doute pour les avoir vécues autant que pour les avoir observées, les mœurs cyniques qui allaient être celles de la Régence, Dancourt éprouva une aspiration à la pénitence.

Il alla s'enfouir, avec sa femme, loin de Paris, dans sa propriété de Courcelles-le-Roy, en Berry. Il y vécut en seigneur de paroisse, et, avec une dévotion profonde que sa vie antérieure ne laissait certes pas prévoir, s'occupa tout uniquement de faire son salut. L'auteur gaillard des *Trois Cousines* et du *Moulin de Javelle* composa une tragédie sacrée, et traduisit en vers les psaumes de David.

Le pécheur repentant, après avoir surveillé lui-même l'érection de son tombeau, mourut quelques mois après sa femme, le 7 décembre 1725.

Il avait eu de son mariage deux filles. L'aînée, Marie-Anne, dite Manon (1684-1745) ne fit que passer au théâtre et se maria bourgeoisement. La cadette, Anne, dite Mimi Dancourt (1685-1779) fut longtemps l'ornement du Théâtre-Français.

Un auteur, à la fois acteur-directeur et homme du monde, qui en trente ans écrit plus de cinquante pièces, est évidemment doué d'une remarquable facilité. Il a abordé en effet divers genres, depuis la comédie de mœurs jusqu'à la comédie allégorique et mythologique, en passant par la féerie, la parade foraine, l'intermède, et en effleurant même la comédie dramatique (*La Trahison punie*, 1707), pour ne rien dire de sa tragédie sacrée, acte de contrition plutôt qu'œuvre d'artiste. D'ailleurs, il a fort inégalement réussi, et nous négligerons de lui tout ce qui ne constitue pas son titre à figurer dans l'histoire du théâtre et des mœurs en France, à savoir ses tableaux des mœurs contemporaines.

Il convient de noter par ailleurs que Dancourt ne s'est pas fait faute d'emprunter sujets, situations, personnages, procédés comiques, partout il trouvait bon ; et qu'il s'exploite lui-même sans vergogne, resservant les mêmes ficelles ou les mêmes dénouements, et allant jusqu'à redonner à quelques années d'intervalle la même pièce sous un titre différent.

Ajoutons que Dancourt, négligent ou pressé, travaillait trop vite. Il lui a manqué le sens artistique du fini ; il ne s'est pas soucié de faire œuvre durable; trop de pièces de lui sont bâclées, et son œuvre y a perdu en solidité et en durée. Il parle une langue simple, un peu commune, savoureuse parfois, très accessible toujours ; préférant la prose aux vers, c'est-à-dire tendance au réalisme et à la nature dans la forme comme dans le sujet.

Plein d'adresse et d'esprit, doué d'une observation vive et facilement pénétrante, Dancourt est homme de théâtre jusqu'au bout des ongles. Il sait habilement spéculer sur l'actualité, utilisant l'événement, l'anecdote ou le potin qui défraient la rumeur publique. Un nombre considérable de ses courtes pièces se passent en un décor familier aux Parisiens de l'époque, et leur rappelaient quelques semaines plus tard les scandales de la chronique récente.

Un arrêt royal interdit quelque jeu malhonnête : Dancourt fait jouer aussitôt la *Désolation des joueuses*, ou la *Défaite du Pharaon*. Paris s'engoue d'une promenade, d'une

ville d'eaux nouvelle, et nous avons *les Fêtes nocturnes du Cours* [*la-Reine*] ; *les Eaux de Bourbon, la Foire Saint-Germain*. Un aventurier italien, Fagnani, qui dupe les gogos, fournit à notre auteur le sujet de *la Loterie*. *L'Impromptu de garnison* est inspiré par la prise de Namur. Dancourt ne se privait pas davantage de mettre à la scène des personnalités aisément transparentes — c'est, par exemple, un charlatan célèbre et bien connu qu'on retrouvait sous le nom de *l'Opérateur Barry* — et cette audace, cet à-propos un peu trop personnel exposèrent parfois l'auteur à la vindicte de ceux qui eurent le mauvais esprit de se reconnaître derrière ses allusions et la caricature de leurs travers ou de leurs exploits.

C'est ce qui a rendu malheureusement si éphémère l'intérêt d'un trop grand nombre de ses alertes croquis.

« Cet auteur, écrit La Harpe, courait après l'historiette ou l'objet du moment pour en faire un vaudeville qu'on oubliait aussi vite que le fait qui l'avait fait naître. » Ce fut l'un des secrets de son succès auprès des contemporains, l'une des causes de l'oubli où son œuvre est tombée pour la postérité.

Dancourt avait de l'esprit, beaucoup d'esprit, un peu trop peut-être, et il lui est arrivé de le montrer et de vouloir faire des mots. Au reste, son dialogue demeure vif, piquant et très enjoué.

Une de ses originalités a été de s'attacher, plus que ses prédécesseurs, aux sujets populaires et aux « paysanneries » et d'y réussir. *Le Galant Jardinier*, *les Vendanges de Suresnes*, *le Moulin de Javelle*, en sont autant de preuves. Mathurin, Pierrot et Lubin, personnages classiques de l'ancienne farce et du fabliau, ne faisaient guère que passer chez Molière. Ils occupent toute la scène dans certaines bluettes de Dancourt.

Dancourt est d'une étonnante dextérité pour agencer une intrigue ; il a le métier sur le bout des ongles : il sait utiliser les situations et varier les effets par des procédés sûrs — quiproquos, tics, répliques ou coups de théâtre — avec l'habileté technique dont hériteront après lui un Scribe et un Sardou.

Mais il a d'autres et plus sérieux mérites : Dancourt a enrichi de près du double la galerie de types que Molière lui avait léguée. Ajoutons qu'ils s'étaient affirmés surtout depuis la mort de celui-ci. Gens de robe, baillis, tabellions, gens de finance, usuriers, tripoteurs véreux, femmes d'intrigues, marchandes à la toilette ; gens du peuple appartenant aux métiers les plus divers, aubergistes, garçons de cabarets, ménétriers, carillonneurs, jardiniers, vignerons, meuniers, cochers ivrognes et goguenards, jusqu'aux crieurs de funérailles et aux ouvreuses de loges, défilent tour à tour lestement campés en quelques vigoureux traits de brosse.

Mais quelles mœurs, quelle société Dancourt nous a peintes ! Jeunes filles trop rouées, fausses ingénues ; enfants au cœur sec, à l'expérience précoce ; fonctionnaires débauchés et corrompus ; hommes d'affaires véreux ; intrigantes sans scrupules ; valets éhontés ; escrocs, fripons et drôlesses ; amoureuses vieillies dont de jeunes godelureaux exploitent les passions séniles; Dancourt fait s'agiter tout ce vilain monde sans témoigner pour lui le moindre dégoût ou la moindre répulsion. Ce sont les mœurs de la ville et du temps ; il semble qu'elles soient le plus naturelles du monde et qu'il n'y ait qu'à les accepter telles quelles. Jean-Jacques reprochera durement ce cynisme et cette désinvolture à Dancourt, qu'il juge bon seulement à divertir les libertins et les filles perdues. Mais l'auteur de la lettre à Dalembert sur les spectacles traitait déjà inflexiblement l'auteur du *Misanthrope*. Il nous convient de lui montrer plus d'indulgence. Sans doute, on peut relever chez Dancourt une lacune du sens moral qui frappe davantage peut-être chez Regnard, parce que celui-ci étourdissait par sa verve les facultés d'observation, tandis que le premier est plus sèchement ironique et narquois.

Peintre exact et spirituel, il a peint les mauvaises mœurs dont il fut le témoin et dont les *Mémoires* de Saint-Simon ou les *Lettres persanes* nous confirment la description. Il n'a pas prétendu les corriger ou les satiriser. Il est réaliste, et point moraliste. Il est du XVIII^e^ siècle par l'inspiration et l'esprit. Sachons gré à cet habile homme de théâtre et à

cet observateur diligent du tableau qu'il a laissé à l'historien des mœurs d'une société ravagée par l'argent dont la puissance déchaîne une convoitise fébrile. Grâce à lui, nous pénétrons par le menu dans une époque où les préjugés héréditaires craquent de toutes parts sous la poussée des fortunes niveleuses ; où l'indifférence morale rend quotidiennes les effronteries impudentes et justifie presque les pires « capitulations de conscience ». Ce monde vicieux et cynique d'escrocs, d'agioteurs, d'intrigants, de fripons et de drôlesses, Dancourt l'a observé avec pénétration, mais sans en consigner le procès ou exprimer le moindre blâme à son égard, avec une bonne humeur inquiétante et un détachement peut-être excessif.

Et cela ne lui constitue pas un médiocre mérite, d'avoir peint cette fresque « d'une manière vraie et naturelle ». « Car, (ainsi s'exprime La Harpe, souvent malveillant pour notre auteur) par ce caractère de vérité qu'il a su donner à ses personnages, Dancourt peut être regardé en quelque sorte comme le Téniers de la comédie... »

GEORGES ROTH.

BIBLIOGRAPHIE

LISTE DES ŒUVRES DE DANCOURT (1)

Le Notaire obligeant ou les Fonds perdus, 3 actes en prose, 1685. — *Angélique et Médor*, 1 acte en prose, 1685. — *Renaud et Armide*, 1 acte en prose, 1686. — *Le Chevalier à la mode*, 5 actes en prose (avec de Saintras), 24 oct. 1687. — *La Maison de campagne*, 1 acte en prose, 27 août 1688. — *La Dame à la mode ou la Coquette*, 5 actes en prose, 1689 (non imprimé). — *La Folle Enchère*, 1 acte en prose, 1690. — *L'Eté des coquettes*, 1 acte en prose, 1690. — *Le Carnaval de Venise*, comédie héroïque, 5 actes en prose, 1692 (non imprimé). — *La Parisienne*, 1 acte en prose, 1691. — *Le Bon Soldat*, 1 acte en vers (de R. Poisson), arrangé par D., 1691. — *La Femme d'Entigue*, 5 actes en prose, 1692. — *La Gazette de Hollande*, 1 acte en prose, 1692. — *L'Opéra de village*, 1 acte en prose, 1692. — *L'Impromptu de garnison*, 1 acte en prose (auteur anonyme, retouché par D.), 1692. — *Les Bourgeoises à la mode*, 5 actes en prose, avec de Saintras, 15 novembre 1692. — *La Baguette*, 1 acte en prose, 1693 (non imprimé). — *Les Vendanges*, 1 acte en prose, 1694. — *Le Tuteur*, 1 acte en prose, 1695. — *La Foire de Bezons*, 1 acte en prose, 1695. — *Les Vendanges de Suresnes*, 1 acte en prose, 1695. — *La Foire Saint-Germain*, 1 acte en prose, 1696. — *Le Moulin de Javelle*, 1 acte en prose, par Michault, arrangé par Dancourt, 1696. — *Les Eaux de Bourbon*, 1 acte en prose, 1696. — *Les Vacances*, 1 acte en prose, 1696. — *La Loterie*, 1 acte en prose, 1697. — *Le Charivari*, 1 acte en prose, 1697. — *Le Retour des officiers*, 1 acte en prose, 1697. — *Les Curieux de Compiègne*, 1 acte en prose, 1698. — *Le Mari retrouvé*, 1 acte en prose, 1698. — *Les Fées*, 3 actes en prose, avec un prologue en vers libres, 1699. — *La Famille à la mode*, 5 actes en vers libres, 1699 (jouée après quelques représentations sous le titre de *Finette* et reprise en 1704 sous celui des *Enfants de Paris*). — *La Fête de village*, 3 actes en prose, 13 juillet 1700, repris sous le titre : *Les Bourgeoises de qualité*, 1724. — *Les Trois Cousines*, 3 actes en prose, avec un prologue, en collaboration avec Barrau, 1700. — *Le Colin-Maillard*, 1 acte en prose, 1701. — *L'Opérateur Barry*, 1 acte en prose, avec un prologue, 1702. — *Prologue et Divertissements* pour la reprise de *l'Inconnue*, de Thomas Corneille, 1793. — *Prologue et Divertissements* pour la reprise des *Amants magnifiques* de Molière, 1704. — *La Mort d'Alcide*, tragédie, 1704 (non imprimée, autorité contestée). — *Le Galant Jardinier*, 1 acte en prose, 1704. — *Prologue et Divertissements* pour la reprise de *Circé*, de Thomas Corneille, 1705. — *Le Diable boiteux*, 1 acte en prose, avec prologue, 1707. — *Le Second Chapitre du Diable boiteux*, 2 actes en prose, avec prologue, 1707. — *La Trahison punie*, 5 actes en vers, 1707. — *Madame Artus*, 5 actes en vers 1708. — *La Comédie des comédiens ou l'Amour charlatan*, 3 actes

1. Toutes représentées à la Comédie française.

en prose, 1710. — *Les Agioteurs*, 3 actes en prose, 1710. — *Céphale et Procris*, 3 actes en vers libres, avec 1 prologue, 1711. — *Sancho Pança*, 5 actes en vers, 1712. — *L'Impromptu de Suresnes*, comédie-ballet, 1 acte en prose, avec prologue en vers lyriques, 1713. — *Le Vert Galant*, 1 acte en prose, 1714. — *La Guinguette de la finance*, 1 acte en prose, et prologue, 1716 (non imprimée). — *Le Prix de l'arquebuse*, 1 acte en prose, 1717. — Les *Dieux comédiens* ou la *Métempsycose des Amours*, 3 actes en vers libres, avec un prologue, 1717. — *La Déroute du Pharaon*, 1 acte en prose, 1718 (non représenté). — *L'Eclipse*, 1 acte en prose, 1724 (non imprimé). — *La Belle-Mère*, 5 actes en vers de Brueys, retouchée par Dancourt, 1725, non représentée.

PRINCIPALES ÉDITIONS

Les Œuvres de Monsieur Dancourt, Paris, Guillain, 1693. — *Les Œuvres de M. d'Ancourt*, seconde édition, augmentée, Paris, P. Ribon, 7 vol., 1711. 3e édition, en 9 vol. in-12, 1729. — *Les Œuvres de théâtre de M. Dancourt* Paris, aux dépens des libraires associés, 12 vol. petit in-12, 1760.

ÉDITIONS PARTIELLES

Elite des comédies les plus divertissantes de M. d'Ancourt, 2 vol., Bruxelles, 1711-1712. — *Les Chefs-d'Œuvre du théâtre de M. d'Ancourt*, Paris, 1773. — *Les Chefs-d'Œuvre de Dancourt* (dans le choix des pièces du Théâtre-Français, 4 vol., 1783. — *Œuvres choisies de Dancourt*, édition L.-S. Auger, 5 vol., F. Didot, 1810. — *Théâtre choisi*, édition Fr. Sarcey, 1 vol., Laplace et Sanchez, 1884.

A CONSULTER

Les Frères Parfaict, *Histoire du Théâtre-Français*, tome XII à XIX. — Ch. Palissot, *Mélanges de littérature*. — Collé, *Journal historique*. — Lemazurier, *Galeries des acteurs du Théâtre-Français*, 1810. — A. de Léris, *Dictionnaire des théâtres*. — A. Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*. — A. Houssaye, *Portraits du XVIIIe siècle*. — E. Campardon, *Les Comédiens du roi de la Troupe française*, 1879. — Ch. Barthélemy, *La Bourgeoise et le Paysan sur le théâtre du XVIIe siècle. La Comédie de Dancourt* 1883. — J. Lemaître, *La Comédie après Molière et le théâtre de Dancourt*, 1882. — *Notices* de L.-S. Auger, 1810 et de Francisque Sarcey, 1884, en tête des éditions de pièces choisies. — V. Fournel, *La Comédie au XVIIe siècle* : *Un vaudevilliste, Dancourt*, 1884. — Ch. Lenient, *La Comédie en France au XVIIIe siècle* : chap. V, 1888.

LE CHEVALIER A LA MODE

Comédie en cinq actes, en prose

Représentée pour la première fois le 24 octobre 1687.

PERSONNAGES

LE CHEVALIER DE VILLEFONTAINE.
MADAME PATIN, veuve, amoureuse du chevalier.
M. SERREFORT, beau-frère de Madame Patin.
LUCILE, fille de M. Serrefort.
LA BARONNE, vieille plaideuse.
M. MIGAUD, rapporteur de la baronne.
LISETTE, fille de chambre de Madame Patin.
CRISPIN, valet du chevalier.
UN NOTAIRE.
LABRIE, laquais de Madame Patin.
JASMIN, laquais de la baronne.
LE COCHER de Madame Patin.
Plusieurs domestiques de Madame Patin.

La scène est à Paris, chez Madame Patin.

NOTICE

Le Chevalier à la mode, *représenté le 24 octobre 1687 et qui est la troisième pièce de Dancourt, est sans doute aussi son chef-d'œuvre. Du moins est-ce la plus adroite et la plus complète de ses grandes comédies.*

Le sujet devenait illustre; sans parler de Don Juan, *on se rappelle que Baron venait de donner son* Homme à bonnes fortunes *l'année précédente. Le chevalier de Villefontaine est le frère cadet, dégénéré, exacerbé, de Moncade qui, s'il acceptait des présents de ses admiratrices, gardait du moins la pudeur de ne pas vivre totalement à leurs crochets. Le héros de Dancourt a perdu ce scrupule. Il est le véritable ancêtre de tous ces bellâtres « de noblesse effondrée et de conscience muette », dont le roman et le théâtre nous présentent les exploits et qui fondent leur cuisine sur les profits qu'ils tirent de leur agréable prestance* (1).

Un autre personnage, original celui-là, attire l'attention et mérite l'éloge du critique : c'est celui de « Madame Patin » — un M. Jourdain en jupon, avec des traits qui lui constituent une physionomie personnelle, mais qui, comme son prototype, ne veut avoir affaire qu'à des gens de qualité et préférerait être « la marquise la plus endettée de toute la cour que la veuve du plus riche financier de France ». — Tous les personnages sont pittoresques, sinon attachants, dans cette œuvre vivante et bien menée.

Le chevalier à la mode, qui a nom de Villefontaine, exploite les grâces de sa jolie personne. Il a tourné la tête à Madame Patin, veuve d'un partisan qui lui a laissé deux millions — à une baronne, litigante d'un procès qui remonte au règne de François Ier — à une jeune fille, Lucile, de laquelle il n'est connu que sous le titre de marquis des Guérets, et qui, en vraie nièce de sa tante (Mme Patin) aspire, elle aussi, à devenir « femme de qualité ».

1. D'Estrigaud (*la Contagion*, d'Emile Augier) ; Alfred d'Avimar (*Angèle*, d'Alex. Dumas) ; *Monsieur Alphonse*, d'Alex. Dumas fils ; Paul Astier (*la Lutte pour la vie*, d'Alph. Daudet) ; *le Vicomte de Courpières*, d'Abel Hermant, etc.

Au beau chevalier, s'opposent M. Migaud, magistrat, prétendant à la main de M^me^ Patin qui le repousse dédaigneusement ; M. Serrefort, beau-frère de M^me^ Patin et père de Lucile, admirable portrait des riches bourgeois de cette époque ; et la servante Lisette, fille de chambre de la vieille folle, au bon sens obstiné, au franc parler, et qui s'efforce de faire aller droit les choses et les gens.

Entre les trois rivales à qui il a tourné la tête, le chevalier évolue avec souplesse, soutenu par son valet Crispin, homme de ressources qui, indispensable à son maître, vit avec lui sur un pied de camaraderie sans vergogne. Tant va la cruche à l'eau, cependant qu'à la fin.... Lucile et sa tante découvrent qu'elles sont éprises du même homme. Le chevalier, surpris, ne nie même pas, et tourne le dos avec désinvolture à ses victimes. M^me^ Patin consent à épouser M. Migaud, à condition que Lucile épouse le fils de celui-ci, car, explique-t-elle au chevalier « je t'aime à la fureur, scélérat, mais j'aimerais mieux que ma nièce fût morte que de la voir jamais à toi ».

Lucile accepte M. Migaud fils — qu'elle n'aime pas — pour que sa tante ne puisse épouser le beau chevalier.

Et le chevalier se retire après une galante révérence, méditant déjà de futures et lucratives conquêtes... Telle est cette pièce, tout à la fois comédie d'intrigue et de caractère, bâtie avec verve, sur un fonds d'observation fort exact.

*Elle obtint un succès éclatant et légitime : elle est ingénieuse, spirituelle et ne cesse pas d'être vraie. Le dialogue, tout en étant brillant, reste solide, et l'on peut, sans témérité, se rallier au jugement de V. Fournel lorsqu'il estime que « depuis la mort de Molière on n'avait pas vu au théâtre un ouvrage qui rappelât mieux... sa vérité, son naturel, son art de faire sortir du jeu des caractères le développement de l'intrigue, au lieu de la fonder sur des incidents arbitraires, des quiproquos, et des combinaisons romanesques ». Pourtant il est juste de rappeler que l'*Homme à bonnes fortunes *méritait déjà une grande partie des mêmes éloges.*

ÉDITION

Le Chevalier à la mode, Paris, M. Guerout, 1688. — Bib. Nat., 8° Yth 20.263.

LE CHEVALIER A LA MODE

1687

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE (1) : MADAME PATIN, LISETTE.

(*Madame Patin entre avec beaucoup de précipitation et de désordre, suivie de Lisette.*)

LISETTE

Qu'est-ce donc, Madame ? Qu'avez-vous ? Que vous est-il arrivé? Que vous a-t-on fait?

MADAME PATIN

Une avanie... Ah ! j'étouffe. Une avanie... je ne saurais parler.. un siège...

LISETTE, *lui donnant un siège.*

Une avanie ! A vous, Madame, une avanie ! Cela est-il possible?

MADAME PATIN

Cela n'est que trop vrai, ma pauvre Lisette. J'en mourrai. Quelle violence ! En pleine rue, on vient de me manquer de respect.

LISETTE

Comment donc, Madame, manquer de respect à une dame comme vous ! Madame Patin, la veuve d'un honnête partisan (2), qui a gagné deux millions de bien au service du roi ! Et qui sont ces insolents-là, s'il vous plaît?

MADAME PATIN

Une marquise de je ne sais comment, qui a eu l'audace de

1. Les critiques ont été unanimes à louer cette exposition d'une vivacité étonnante, « 'une des plus piquantes et des plus mouvementées qu'il y ait à la scène ». (V. Fournel.)
2. *Partisan* : homme qui fondait des parties, ou sociétés pour affermer les impôts.

faire prendre le haut du pavé à son carrosse, et qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

LISETTE

Voilà une marquise bien impertinente. Quoi ! votre personne qui est toute de clinquant, votre grand carrosse doré qui roule pour la première fois, deux gros chevaux gris pommelés à longue queues, un cocher à barbe retroussée, six grands laquais plus chamarrés de galons que les estafiers d'un carrousel (1), tout cela n'a point imprimé de respect à votre marquise?

MADAME PATIN

Point du tout, c'est du fond d'un vieux carrosse, traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuse de marquise m'a fait insulter par des laquais tout déguenillés.

LISETTE

Ah ! mort de ma vie, où était Lisette ? Que je lui aurais bien dit son fait ! —

MADAME PATIN

Je l'ai pris sur un ton proportionné à mon équipage ; mais elle, avec un « *taisez-vous, bourgeoise* » m'a pensé faire tomber de mon haut.

LISETTE

Bourgeoise ! bourgeoise ! Dans un carrosse de velours cramoisi à six poils, entouré d'une crépine d'or !

MADAME PATIN

Je t'avoue qu'à cette injure assommante (2), je n'ai pas eu la force de répondre ; j'ai dit à mon cocher de tourner, et de m'amener ici à toute bride.

SCÈNE II : MADAME PATIN, LISETTE, LABRIE.

LISETTE

Ah ! vraiment, voilà un de vos laquais en bel équipage !

1. *Estafiers* : valets de pied qui suivaient les cavaliers, et leur tenaient l'étrier. *Carrousel* : cavalcade de seigneurs magnifiquement vêtus et qui se livraient à des jeux équestres.
2. *Assommante* : dont la gravité m'assomme, m'anéantit.

Vous moquez-vous, Labrie? Comment paraissez-vous devant Madame? Quel désordre est-ce là? Dirait-on que vous avez mis aujourd'hui un habit neuf?

LABRIE

Les autres sont plus chiffonnés que moi, et je venais dire à Madame que Lafleur et Jasmin ont la tête cassée par les gens de cette marquise, et qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir aussi.

LISETTE

Et que ne disiez-vous à qui vous étiez?

LABRIE

Nous l'avons dit aussi.

MADAME PATIN

Eh bien?

LABRIE

Eh bien ! Madame, je crois que c'est à cause de cela qu'ils nous ont battus.

LISETTE

Les lourdauds !

MADAME PATIN

Va-t'en dehors, mon enfant.

LABRIE

Mais Lafleur et Jasmin sont chez le chirurgien.

MADAME PATIN

Eh bien ! qu'ils se fassent panser, et qu'on ne m'en rompe pas la tête davantage.

SCÈNE III : MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE

Au moins, Madame, il faut prendre cette affaire-là du bon côté. Ce n'est pas à votre personne qu'ils ont fait insulte, c'est à votre nom. Que ne vous dépêchez-vous d'en changer?

MADAME PATIN

J'y suis bien résolue, et j'enrage contre ma destinée, de ne m'avoir pas fait tout d'abord (1) une femme de qualité.

LISETTE

Eh ! vous n'avez pas tout à fait sujet de vous plaindre ; et si vous n'êtes pas encore femme de qualité, vous êtes riche, au moins ; et comme vous savez, on achète facilement de la qualité avec de l'argent ; mais la naissance ne donne pas toujours du bien.

MADAME PATIN

Il n'importe ; c'est toujours quelque chose de bien charmant qu'un grand nom.

LISETTE

Bon ! bon ! Madame, vous seriez, ma foi, bien embarrassée si vous vous trouviez comme certaines grandes dames de par le monde, à qui tout manque, et qui, malgré leur grand nom, ne sont connues que par un grand nombre de créanciers, qui crient à leurs portes depuis le matin jusqu'au soir.

MADAME PATIN

C'est là le bon air. C'est ce qui distingue les gens de qualité.

LISETTE

Ma foi, Madame, avanie pour avanie, il vaut mieux, à ce qu'il me semble, en recevoir d'une marquise que d'un marchand ; et, croyez-moi, c'est un grand plaisir de pouvoir sortir de chez soi par la grande porte sans craindre qu'une troupe de sergents vienne saisir le carrosse et les chevaux. Que diriez-vous si vous vous trouviez réduite à gagner à pied votre logis, comme quelques-unes à qui cela est arrivé depuis peu?

MADAME PATIN

Plût au ciel que cela me fût arrivé, et que je fusse marquise.

LISETTE

Mais, Madame, vous n'y songez pas.

MADAME PATIN

Oui, oui, j'aimerais mieux être la marquise la plus endettée

1. *Tout d'abord* : dès le début.

de toute la cour, que de demeurer veuve du plus riche financier de France. La résolution en est prise, il faut que je devienne marquise, quoi qu'il en coûte ; et, pour cet effet, je vais absolument rompre avec ces petites gens, dont je me suis encanaillée. Commençons par Monsieur Serrefort.

LISETTE

M. Serrefort, Madame ! votre beau-frère !

MADAME PATIN

Mon beau-frère ! mon beau-frère ! Parlez mieux, s'il vous plaît.

LISETTE

Pardonnez-moi, Madame, j'ai cru qu'il était votre beau-frère parce qu'il était frère de feu monsieur votre mari.

MADAME PATIN

Frère de feu mon mari, soit ; mais, mon mari étant mort, Dieu merci, Monsieur Serrefort ne m'est plus rien. Cependant, il semble à ce crasseux-là qu'il me soit de quelque chose; il se mêle de censurer ma conduite, de contrôler toutes mes actions. Son audace va jusqu'à vouloir me faire prendre de petites manières comme celles de sa femme, et faire des comparaisons d'elle à moi. Mais est-il possible qu'il y ait des gens qui se puissent méconnaître jusqu'à ce point-là?

LISETTE

Oui, oui, je commence à comprendre qu'il a tort et que vous avez raison, vous. C'est bien à lui et à sa femme à faire des comparaisons avec vous ! Il n'est que votre beau-frère, et elle n'est que votre belle-sœur, une fois (1).

MADAME PATIN

Il n'y a pas jusqu'à sa fille qui ne se donne aussi des airs. Allons-nous en carrosse ensemble, elle se place dans le fond à mes côtés. Sommes-nous à pied, elle marche toujours sur la même ligne, sans observer aucune distance entre elle et moi.

LISETTE

La petite ridicule ! Une nièce vouloir aller de pair avec sa tante !

---

1. *Une fois* : encore une fois.

MADAME PATIN

Ce qui m'en déplaît encore, c'est qu'avec ses minauderies, elle attire les yeux de tout le monde, et ne laisse pas aller sur moi le moindre petit regard.

LISETTE

Que le monde est fou ! Parce qu'elle est jeune et jolie, on la regarde plus volontiers que vous.

MADAME PATIN

Cela changera ou je ne la verrai plus.

LISETTE

Vous la corrigerez aisément ; et en devenant sa belle-mère, Madame, vous aurez des droits sur elle, que la qualité de tante ne vous donne pas.

MADAME PATIN

Comment donc sa belle-mère? Tu crois qu'après ce qui vient de m'arriver, je me piquerai de tenir parole à Monsieur Migaud, que je l'épouserai?

LISETTE

Oui, Madame. Et qu'a de commun ce qui vient de vous arriver avec les deux mariages que l'on a conclus, de vous avec Monsieur Migaud, et du fils de Monsieur Migaud avec Lucile, votre nièce ?

MADAME PATIN

Vraiment, je serais bien avancée. C'est un beau nom que celui de Madame Migaud ! J'aimerais autant demeurer Madame Patin.

LISETTE

Oh ! Il y a bien de la différence. Le nom de Migaud est un nom de robe, et celui de Patin n'est qu'un nom de financier.

MADAME PATIN

Robe ou finance, tout m'est égal ; et depuis huit jours, je me suis résolue d'avoir un nom de cour, et de ceux qui emplissent le plus la bouche.

LISETTE, *à part.*

Ah ! ah ! ceci ne vaut pas le diantre pour Monsieur Migaud.

MADAME PATIN

Que dis-tu?

LISETTE

Je dis, Madame, qu'un nom de cour vous siéra à merveille ; mais que ce n'est pas assez d'un nom, à ce qu'il me semble, que je crois qu'il vous faut un mari, et que vous devez bien prendre garde au choix que vous en ferez.

MADAME PATIN

Je me connais en gens, et j'ai en main le plus joli homme du monde.

LISETTE

Comment ! ce choix est déjà fait, et je n'en savais rien !

MADAME PATIN

Le chevalier n'a pas voulu que je te le dise.

LISETTE

Quel chevalier? Le chevalier de Villefontaine?

MADAME PATIN

Lui-même.

LISETTE

Quoi ! c'est le chevalier de Villefontaine que vous voulez épouser?

MADAME PATIN

Justement.

LISETTE

Vous n'y songez pas, Madame. Ce chevalier n'a pas un sou de bien.

MADAME PATIN

J'en ai suffisamment pour tous deux, et il y a même quelque justice à ce que je fais. Monsieur Patin n'a pas gagné trop légitimement son bien en Normandie ; et c'est une espèce de restitution que de relever avec ce qu'il m'a laissé une des meilleures maisons de la province.

LISETTE

Ah ! puisque c'est un mariage de conscience, je n'ai plus

rien à vous dire. Que Monsieur Migaud sera surpris quand vous lui apprendrez votre dessein.

MADAME PATIN

Je n'ai garde de l'en informer, il ne manquerait pas d'en aller faire ses plaintes à Monsieur Serrefort. Monsieur Serrefort viendrait à son ordinaire m'étourdir de ses sots raisonnements. Pour m'épargner l'embarras d'y répondre, je ve veux point que l'un ni l'autre sache cette affaire, qu'elle ne soit tout à fait conclue.

LISETTE

Mais, Madame, il me semble qu'avant d'épouser le chevalier de Villefontaine, il faudrait vous défaire honnêtement de Monsieur Migaud?

MADAME PATIN

C'est mon dessein, vraiment, et je veux lui faire une querelle d'Allemand dès que je le verrai. Pour peu qu'il ait d'intelligence, il entendra bien ce que cela veut dire.

LISETTE

Une querelle d'Allemand? Vous avez raison ; voilà une manière tout à fait honnête pour vous en défaire. Mais, le voici.

SCÈNE IV : MONSIEUR MIGAUD, MADAME PATIN, LISETTE.

MONSIEUR MIGAUD

Madame, j'entre peut-être indiscrètement ; mais, je viens moi-même vous apporter la réponse du billet que vous m'écrivîtes hier au soir.

MADAME PATIN

Moi ! je vous ai écrit, Monsieur?

MONSIEUR MIGAUD

Oui, Madame ; une vieille baronne, qui a un procès dont je suis rapporteur, m'apporta hier une recommandation de votre part.

MADAME PATIN

Ah ! je m'en souviens ; oui, oui, c'est une vieille importune

qui me fatigue depuis huit jours pour vous parler en sa faveur, et je vous écrivis hier pour m'en débarrasser.

MONSIEUR MIGAUD

Je suis bien aise, Madame, que vous ne preniez pas grande part à son affaire ; il y a dans sa cause plus de chimère que de raison ; et, en vérité, il y a peu d'honneur à se mêler...

MADAME PATIN

Comment, Monsieur, vous ne lui ferez pas gagner son procès?

MONSIEUR MIGAUD

Moi ! Madame ; cela ne dépend pas de moi seulement, et la justice...

MADAME PATIN

La justice ! la justice ! Vraiment, si la justice était pour elle, on aurait bien à faire de vous solliciter. Quelle obligation prétendriez-vous que je vous eusse?

MONSIEUR MIGAUD

Mais, Madame...

MADAME PATIN

Mais, Monsieur ! je ne prétends pas qu'on dise dans le monde qu'une recommandation comme la mienne n'a servi de rien ; et je ne suis pas assez laide, ce me semble, pour avoir la réputation de n'avoir pu mettre un juge dans les intérêts des personnes que je protège.

MONSIEUR MIGAUD

En vérité, Madame, je ne vois pas la raison qui vous oblige à vouloir que je m'intéresse dans une cause où il n'y a que de la honte à recevoir.

MADAME PATIN

En vérité, Monsieur, je ne vois pas la raison qui vous oblige, lorsque je vous en prie, de vouloir refuser de donner un bon tour à une méchante affaire. Eh fi ! Monsieur, il semble que vous ayez encore la pudeur d'un jeune conseiller (1).

MONSIEUR MIGAUD

Sérieusement, Madame...

1. Trait satirique contre la corruption des magistrats établis.

MADAME PATIN

Ah ! Monsieur, point de réplique, je vous prie. Je me fais entendre, si je ne me trompe : c'est à vous de prendre vos mesures là-dessus. Lisette, si la personne dont je vous ai parlé vient ici, qu'on me fasse avertir chez Araminte, où je vais jouer au reversis (1). Monsieur, je vous donne le bonjour.

SCÈNE V : MONSIEUR MIGAUD, LISETTE.

MONSIEUR MIGAUD

Lisette?

LISETTE

Monsieur?

MONSIEUR MIGAUD

Que veut dire cette manière? Quel accueil me fait ta maîtresse !

LISETTE

Vous n'en êtes pas fort content, à ce que je vois?

MONSIEUR MIGAUD

Trouves-tu que j'aie sujet de l'être?

LISETTE

Il me semble que non, franchement.

MONSIEUR MIGAUD

Comment faut-il que j'explique tout ceci?

LISETTE

Pour peu que vous ayez d'intelligence, vous entendez bien ce que cela signifie.

MONSIEUR MIGAUD

Je m'y perds, plus je l'examine.

LISETTE

Il me semble pourtant que cela n'est pas bien difficile à comprendre.

---

1. *Reversis* : jeu de cartes.

MONSIEUR MIGAUD

Aide-moi, je te prie, à le pénétrer.

LISETTE

Vous aimez Madame Patin, ma maîtresse, et vous avez cru jusqu'ici que Madame Patin vous aimait.

MONSIEUR MIGAUD

Nos affaires sont assez avancées pour me le faire présumer ; et ce qui me surprend, c'est qu'aux termes où nous en sommes, elle prenne des airs si brusques.

LISETTE

Cela serait un peu surprenant, si vous ne la connaissiez pas ; mais, vous savez ce qu'il en faut croire.

MONSIEUR MIGAUD

Sans le respect que j'ai pour elle, je croirais...

LISETTE

Eh ! laissez là le respect, Monsieur, et dites librement que vous la croyez un peu folle : je me connais trop bien en gens pour vous en dédire.

MONSIEUR MIGAUD

Écoute, Lisette, puisque tu me parles franchement, je t'avouerai de bonne foi que le caractère de Madame Patin m'a toujours fait peur, et que, sans certains intérêts de mon fils, je n'aurais jamais songé à l'épouser. Monsieur Serrefort, comme tu sais, appréhende que sa belle-sœur ne dissipe les grands biens que son mari lui a laissés en mourant ; et c'est pour s'assurer cette succession, qu'en donnant Lucile à mon fils, il ne consent à ce mariage qu'à condition que j'épouserai Madame Patin.

LISETTE

Et vous aurez la complaisance de vouloir bien souscrire à cette condition.

MONSIEUR MIGAUD

J'assure par là plus de quarante mille livres de rente à ma famille.

LISETTE

Cela vaut bien que vous vous exposiez à enrager le reste de vos jours.

MONSIEUR MIGAUD

J'aurai moins à souffrir que tu ne penses, et je suis, grâce au ciel, d'une profession et d'un caractère à mettre aisément une femme à la raison.

LISETTE

Commencez donc dès à présent à y mettre Madame Patin ; car je vous avertis que si vous attendez pour la rendre sage que vous soyez son mari, vous courez risque de la voir mourir folle.

MONSIEUR MIGAUD

Que me dis-tu là?

LISETTE

Je me suis senti de l'inclination à vous rendre service ; et il me semble que Monsieur votre fils, qui est un garçon si sage et si honnête, fera bien un meilleur usage des quarante mille livres de rente à qui vous en voulez, que le petit fat à qui Madame Patin les destine.

MONSIEUR MIGAUD

Explique-moi cette énigme-là : ta maîtresse aurait-elle changé de pensée?

LISETTE

Elle s'est mis la cour en tête ; et, pour y paraître avec éclat, elle prétend épouser le chevalier de Villefontaine.

MONSIEUR MIGAUD

Cela ne se peut pas !

LISETTE

Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que cela est.

MONSIEUR MIGAUD

Le chevalier de Villefontaine ! Tu te moques, mon enfant, cet homme-là n'est point fait pour épouser. C'est un aventurier qui n'en a pas le temps, un jeune extravagant qui n'a pas

cent pistoles de revenu, qu'on ne connaît à la cour que par le ridicule qu'il s'y donne, et qui n'a, pour tout mérite, que celui de boire et de prendre du tabac.

LISETTE

Eh bien ! Monsieur, boire et prendre du tabac, c'est ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plupart des jeunes gens !

MONSIEUR MIGAUD

Je ne saurais croire ce que tu me dis.

LISETTE

Non, ne croyez pas ; mais, avertissez-en toujours Monsieur Serrefort par précaution, et prenez vos mesures comme si vous en étiez persuadé ; la suite vous convaincra du reste. Voici notre chevalier, adieu ! Ne perdez point de temps, et comptez que ce n'est pas peu que je me mêle de vos affaires.

MONSIEUR MIGAUD

L'étrange chose que la tête d'une femme !

SCÈNE VI : LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER

Bonjour, ma pauvre Lisette. Ah ! ah ! tu as du dessein (1) aujourd'hui. Te voilà plus parée que de coutume, et toujours plus belle que tout ce que j'ai vu de plus beau. Quel charmant embonpoint !

LISETTE

Est-ce à moi que vous parlez, Monsieur?

LE CHEVALIER

Et à qui donc?

LISETTE

J'ai cru que c'était un compliment pour quelque dame, que vous répétiez comme une leçon. Madame vous a attendu long-temps, Monsieur.

---

1. *Du dessein* : des desseins, des projets.

LE CHEVALIER

En vérité? Tu es une des plus aimables filles que je connaisse. Mais, qui te fait tes manteaux? Je veux mettre ton ouvrière en crédit. Par ma foi, voilà le plus galant négligé qu'on ait jamais vu ! Comme elle se coiffe, la friponne !

LISETTE

Vous voulez bien, Monsieur, que j'aille dire à Madame que vous êtes ici? Elle n'est qu'à dix pas, chez une de ses amies.

LE CHEVALIER

Attends, attends, Lisette : un moment plus ou moins (1) ne fera rien à la chose.

LISETTE

Pardonnez-moi, Monsieur, je serai bien aise qu'on l'avertisse de votre impatience ; aussi bien, voilà Crispin qui a quelque chose à vous dire.

SCÈNE VII : LE CHEVALIER, CRISPIN

CRISPIN

Ah ! vous voilà, Monsieur ! je vous cherchais partout pour vous dire que la baronne...

LE CHEVALIER

Paix ! paix ! tais-toi ! Ne vois-tu pas où nous sommes?

CRISPIN

Oui, Monsieur, mais la baronne...

LE CHEVALIER

Eh ! ventrebleu ! maraud, ne t'ai-je pas dit que quand je suis chez une femme, je ne veux point que tu me viennes parler d'aucune autre.

CRISPIN

Cela est vrai. Mais, Monsieur, cette baronne...

---

1. *Plus ou moins* : de plus ou de moins.

LE CHEVALIER

Mais, Monsieur le fat, taisez-vous, encore une fois ; et ne venez point gâter une affaire qui est peut-être la meilleure qui me puisse arriver.

CRISPIN

Oh ! oh ! Quoi, Monsieur, la maîtresse du logis parle-t-elle de mariage et songez-vous à l'épouser? L'aimez-vous ?

LE CHEVALIER

Moi, l'aimer? Pauvre sot !

CRISPIN

De quelle affaire parlez-vous donc?

LE CHEVALIER

Je l'épouserai si je veux ; mais je la hais comme la peste et ce ne serait pas elle que j'épouserais.

CRISPIN

Non? Le diable m'emporte si je vous entends !

LE CHEVALIER

Ce serait quarante mille livres de rente qu'elle possède, dont je pourrais être amoureux.

CRISPIN

C'est-à-dire que ce sont les quarante mille livres de rente que vous épouseriez en l'épousant?

LE CHEVALIER

Et quoi donc? Si j'avais à aimer, ce ne serait pas Madame Patin, Dieu me damne.

CRISPIN

Ce ne serait pas aussi la vieille baronne; car vous lui promettez tous les huit jours de l'épouser dans la semaine, et il y a près d'un an que vous l'amusez.

LE CHEVALIER

Si la baronne avait gagné ses procès, je la préférerais à Madame Patin ; et quoiqu'elle ait quinze ou vingt années davan-

tage, ses procès gagnés lui donneraient quinze ou vingt mille livres de rente de plus que n'a Madame Patin.

CRISPIN

C'est-à-dire que, s'il en venait encore quelqu'autre plus riche que ces deux-là, vous prendriez parti avec la dernière?

LE CHEVALIER

Je les ménagerai toutes, autant qu'il s'en présentera, le plus longtemps que je pourrai, et je me déterminerai pour celle qui accommodera le mieux mes affaires.

CRISPIN

Et pour accommoder les miennes, j'ai envie d'en prendre quelqu'une de celles dont vous ne voudrez point ; car, entre nous, Monsieur, je n'aime point les soubrettes, voyez-vous. A propos d'aimer, je crois que vous n'aimez rien, vous, que votre profit ?

LE CHEVALIER

Je ne sais si je n'aimerais point une petite brune, qui est la plus charmante du monde ; et si elle était aussi riche qu'elle voudrait me le faire croire, je n'hésiterais point à lui sacrifier toutes les autres.

CRISPIN

Quelle petite brune? Comment l'appelez-vous?

LE CHEVALIER

Je n'ai pu encore savoir son nom.

CRISPIN

Je m'étonnais aussi, car il n'y a point de petite brune sur mon mémoire.

LE CHEVALIER

Ce n'est que depuis quatre jours que je la vois tous les soirs aux Tuileries. Je lui ai fait croire qu'on m'appelait le marquis des Guérets. Parbleu ! c'est une conquête aussi difficile que j'en connaisse. Je ne suis pourtant pas mal auprès d'elle.

CRISPIN

En quatre jours ! Voilà une conquête bien difficile, vous avez raison.

LE CHEVALIER

Elle a un père extrêmement bizarre, à ce qu'elle m'a dit ; et ce n'est que sous le prétexte d'aller voir une certaine tante qu'elle trouve moyen de venir les soirs à la promenade.

CRISPIN

Toute jeune et toute petite personne qu'elle est, elle ment déjà à la perfection, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER

Elle a de l'esprit au delà de l'imagination. Une vivacité... La charmante petite créature !

CRISPIN

Diable !

LE CHEVALIER

Ne m'en parle plus, Crispin, ne m'en parle plus, je t'en prie. Vois-tu? j'ai des entêtements de fortune, et je craindrais de me faire avec cette petite personne une affaire de cœur qui me mènerait peut-être trop loin.

CRISPIN

Vous avez raison.

LE CHEVALIER

Songeons au solide, mon ami, nous donnerons ensuite dans la bagatelle.

CRISPIN

C'est bien dit. Or ça, je vois bien que c'est la dame d'ici qui est la meilleure à ménager, et je m'en vais renvoyer Madame la baronne avec ses présents.

LE CHEVALIER

Comment, que parles-tu de présents?

CRISPIN

C'est ce que je vous ai voulu dire d'abord, que Madame la baronne vous attend chez vous avec des présents ; mais je vais les renvoyer.

LE CHEVALIER

Attends, attends un peu. Et qu'est-ce que c'est que ces présents?

CRISPIN

Eh ! Monsieur, c'est, par exemple, un fort beau carrosse qu'elle a fait mettre sous une de vos remises, deux gros chevaux dans votre écurie, un cocher et un gros barbet (1) qui ont amené tout cela, et que je vais renvoyer, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER

Non, non, demeure. Cette pauvre femme ! Elle m'aime dans le fond, et je ne veux pas la fâcher.

CRISPIN

Vous avez raison ; mais vous ne songez pas que Madame Patin...

LE CHEVALIER

Je songe que Madame Patin aime le grand air et le grand équipage. Le carrosse est beau?

CRISPIN

Il est des plus beaux qui se portent.

LE CHEVALIER

Cette pauvre baronne! Et les chevaux?

CRISPIN

Les chevaux sont des chevaux qui ont l'air aisé. Vous n'en avez jamais encore eu comme ceux-là.

LE CHEVALIER

La pauvre femme! Va, va lui dire que je la remercie, et que j'aurai l'honneur de la voir cette après-dînée.

CRISPIN

Oh ! sans vous, il n'y a rien à faire ; et je m'en vais gager qu'elle emmènera les chevaux, le carrosse et le barbet, si vous ne venez les recevoir vous-même ; et encore faut-il vous dépêcher, car elle a des affaires, et il me semble qu'elle m'a dit qu'un de ses procès se jugeait demain sans faute.

LE CHEVALIER

Eh bien ! dis-lui seulement que je la verrai aujourd'hui sans y manquer.

---

1. Il était de mode que les cochers eussent entre les jambes un gros barbet blanc sur le siège.

CRISPIN

Vous lui avez manqué vingt fois de parole. Voulez-vous qu'elle se fie à la mienne?

LE CHEVALIER

Voilà Madame Patin. Va vite faire ce que je dis.

CRISPIN

Parbleu ! vous viendrez, puisque vous voulez garder l'équipage.

LE CHEVALIER

Tais-toi donc, maraud, et laisse-moi sortir honnêtement d'avec celle-ci.

SCÈNE VIII : MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

MADAME PATIN

Je vous ai fait attendre, Monsieur le chevalier ; mais vous me devez savoir gré de ne pas me trouver chez moi. Comme je n'y veux être que pour vous, je suis bien aise de me dérober aux importunités de quelques gens qui se croient en droit de me parler à toute heure, et à qui mes gens n'osent fermer la porte au nez, quoique je leur aie commandé plus de mille fois de le faire.

LE CHEVALIER

On est trop payé, Madame d'avoir attendu, quand on a le bonheur de vous voir un moment, et j'attendrai toujours volontiers, quand je serai sûr de ne pas attendre inutilement.

MADAME PATIN

Qu'il est obligeant ! et qu'il dit les choses de bonne grâce ! Au moins, Monsieur le chevalier, Lisette m'a rendu compte de votre honnêteté (1) ; vous ne vouliez pas qu'elle me vînt avertir, de peur de me détourner ; mais, j'aurais été bien fâchée contre elle.

---

1. *Honnêteté* : galanterie, savoir-vivre.

LE CHEVALIER

Je craignais de donner du chagrin à la compagnie que vous venez de quitter.

MADAME PATIN

Il n'y avait que des femmes au moins ; et vous n'avez point de rivaux à craindre.

CRISPIN, *bas au chevalier.*

Le carrosse s'ennuiera sous la remise.

LE CHEVALIER

Paix !

MADAME PATIN

Que dit Crispin?

CRISPIN

Rien, Madame.

MADAME PATIN

Passons dans mon cabinet, nous y serons mieux qu'ici.

CRISPIN, *bas au chevalier.*

Les chevaux s'impatienteront, vous dis-je ?

LE CHEVALIER

Te tairas-tu?

MADAME PATIN

Allons, Monsieur le chevalier.

CRISPIN

Adieu l'équipage.

MADAME PATIN

A qui en a-t-il? Que parle-t-il d'équipage?

LE CHEVALIER

Je ne sais, Madame, ce qu'il marmotte entre ses dents : de carrosse, de chevaux, d'équipage. C'est mon sellier qui m'attend, n'est-ce pas?

CRISPIN

Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER

M'a-t-on amené ces deux chevaux neufs?

CRISPIN

Oui, Monsieur, et ils vous attendent, comme je vous ai dit.

LE CHEVALIER

Je vous demande pardon, Madame, c'est un nouveau carrosse que je me donne. Je sais que je vous fais plaisir de me bien mettre en équipage, et je meurs d'impatience de voir si vous devez être contente de celui-ci.

MADAME PATIN

Je vais le voir avec vous; et puisque c'est pour me plaire que vous faites cette dépense, je serai bien aise d'être la première à vous en dire mon sentiment. Allez.

LE CHEVALIER

Ah ! Madame, songez de grâce...

MADAME PATIN

A quoi? Monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER

Eh ! Madame...

MADAME PATIN

Comment?

LE CHEVALIER

Que dirait-on, Madame, dans le monde, des petits soins qu'on vous verrait prendre? Cela seul suffirait pour découvrir ce que nous avons intérêt de cacher ; et je serais au désespoir que quelques soupçons nous attirassent de chagrinantes remontrances de votre famille et de la mienne.

CRISPIN

Assurément, Madame, et il ne serait pas honnête que mon maître essayât son carrosse devant vous. La femme de son sellier est une causeuse...

LE CHEVALIER

Oui, Madame, il y a des suites à craindre, que je prévois

et que je ne saurais vous dire. Adieu, Madame, je reviendrai dans un instant, si vous voulez me le permettre...

MADAME PATIN

Adieu donc, chevalier. Ne tardez pas, je vous prie, et passez chez votre notaire pour ce que vous savez.

SCÈNE IX : MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE

Ma foi, Madame, ce n'était pas la peine de quitter le jeu pour être sacrifiée par Monsieur le chevalier à l'impatience de voir son carrosse.

MADAME PATIN

Que tu es folle, Lisette ! Je lui sais bon gré de cette impatience. C'est pour me faire plaisir qu'il a fait faire ce carrosse. Je gage qu'il y aura fait mettre des chiffres.

LISETTE

Je ne sais, mais je crains bien que ce Monsieur le chevalier ne vous donne bien des chagrins. Les gens de la cour, et les jeunes gens surtout, sont d'étranges personnages. Celui-ci, encore qu'il soit votre amant (1), vous voyez avec quelle brusquerie il vous quitte pour aller voir un carrosse neuf. S'il est jamais votre mari, il se lèvera d'auprès de vous, dès quatre heures du matin, pour voir panser ses chevaux. Le beau régal pour une femme !

MADAME PATIN

Tu ne sais ce que tu dis.

LISETTE

Vous m'en direz des nouvelles.

1. *Amant* : amoureux, soupirant.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : Monsieur SERREFORT, LISETTE.

LISETTE

Au moins, Monsieur, dites-lui bien que vous êtes entré malgré moi; elle n'y veut pas être, comme je vous dis, et vous me feriez quereller infailliblement.

MONSIEUR SERREFORT

Ne te mets pas en peine, je la chapitrerai de manière qu'elle n'aura pas la hardiesse de quereller de plus de huit jours. L'extravagante ! Elle se fait de belles affaires ! S'il faut malheureusement que celle-ci éclate à la cour, nous ne pourrons jamais nous parer de quelque grosse taxe.

LISETTE

De quelle affaire parlez-vous là?

MONSIEUR SERREFORT

Est-ce que tu n'étais pas avec elle ce matin, quand elle a eu bruit avec cette femme de qualité?

LISETTE

Vous savez déjà cette aventure?

MONSIEUR SERREFORT

Je l'ai sue un quart d'heure après qu'elle est arrivée ; et comme on achevait de me la conter, M. Migaud est venu m'avertir du dessein où elle est d'épouser un certain chevalier de Villefontaine.

LISETTE

Franchement, Monsieur, vous avez là une belle-sœur qui vous donnera de la peine à la réduire, je doute que vous en veniez à bout.

MONSIEUR SERREFORT

J'y brûlerai mes livres (1).

1. *Brûler ses livres* : employer les dernières ressources

LISETTE

Surtout, ne manquez pas de crier bien fort, et de prendre un ton d'autorité avec elle ; car, voyez-vous, quoiqu'elle vous méprise quand vous n'y êtes pas, elle vous craint quand elle vous voit, et elle n'ose pas vous contredire en face.

MONSIEUR SERREFORT

Laisse-moi faire.

LISETTE

La voici.

SCÈNE II : Monsieur SERREFORT, Madame PATIN, LISETTE

LISETTE

Monsieur a voulu demeurer malgré moi, Madame.

MADAME PATIN

Ah ! Monsieur Serrefort, quel dessein vous amène? Vous m'auriez fait plaisir de me souffrir seule aujourd'hui ; mais, puisque vous voilà, finissons, je vous en prie. De quoi s'agit il?

MONSIEUR SERREFORT

Qu'est-ce donc, Madame ma belle-sœur, de quel ton le prenez-vous là, s'il vous plaît? Ecoutez, vous vous donnez des airs qui ne vous conviennent point ; et sans parler de ce qui me regarde, vous prenez un ridicule dont vous vous repentirez quelque jour.

MADAME PATIN

Un fauteuil, Lisette. Je prévois que Monsieur va m'endormir.

MONSIEUR SERREFORT

Non, Madame ; et si vous êtes sage, ce que j'ai à vous dire vous réveillera terriblement, au contraire.

MADAME PATIN

Ne prêchez donc pas longtemps, je vous prie.

MONSIEUR SERREFORT

Si vous pouviez profiter de mes sermons, il ne vous arrive-

rait pas tous les jours de nouvelles affaires, qui vous perdront entièrement à la fin.

MADAME PATIN

Ah ! ah ! vous vous intéressez étrangement à ma conduite.

MONSIEUR SERREFORT

Et qui s'y intéressera, si je ne le fais pas? Vous êtes la tante de ma fille, veuve de maître Paul Patin, mon frère, et je ne veux point que l'on dise dans le monde que la veuve de mon frère, la tante de ma fille, est une folle achevée.

MADAME PATIN

Comment, une folle? Vous perdez le respect, Monsieur Serrefort ; et il faut que je trouve les moyens de me défaire de vous, pour ne plus entendre des sottises à quoi je ne sais point répondre.

MONSIEUR SERREFORT

Eh ! ventrebleu ! Madame Patin, vous devriez vous défaire de toutes vos manières et de vos airs de grandeur, surtout pour ne plus recevoir d'avanie pareille à celle d'aujourd'hui.

MADAME PATIN

Vous devriez, Monsieur Serrefort, ne me point reprocher des choses où je ne suis exposée que parce qu'on me croit votre belle-sœur ; mais voilà qui est fait, Monsieur Serrefort, je ferai afficher que je ne la suis plus depuis mon veuvage, je vous renonce pour mon beau-frère, Monsieur Serrefort ; et, puisque jusqu'ici mes dépenses, la noblesse de mes manières, et toute ce que je fais tous les jours, n'ont pu me corriger du défaut d'avoir été la femme d'un partisan, je prétends...

MONSIEUR SERREFORT

Eh ! têtebleu ! Madame Patin, c'est le plus bel endroit de votre vie que le nom de Patin ! Et sans l'économie et la conduite du pauvre défunt, vous ne seriez guère en état de prendre des airs si ridicules. Je voudrais bien savoir...

MADAME PATIN

Courage, courage, Monsieur Serrefort, vous faites bien de jouer de votre reste.

MONSIEUR SERREFORT

Je voudrais bien savoir, vous dis-je, si vous ne feriez pas

mieux d'avoir un bon carrosse, mais doublé de drap couleur d'olive, avec un chiffre entouré d'une cordelière, un cocher maigre, vêtu de brun, un petit laquais seulement pour ouvrir la portière, et des chevaux modestes, que de promener par la ville ce somptueux équipage qui fait demander qui vous êtes, ces chevaux fringants qui éclaboussent les gens de pied, et tout cet attirail, enfin, qui vous fait ordinairement mépriser des gens de qualité, envier de vos égaux, et maudire par la canaille. Vous devriez, Madame Patin, retrancher tout ce faste qui vous environne.

LISETTE

Mais, Monsieur...

(*à Madame Patin, qui tousse, crache et se mouche.*)
Qu'avez-vous, Madame?

MADAME PATIN

Je prends haleine. Monsieur ne va-t-il pas passer au second point?

MONSIEUR SERREFORT

Non, Madame, et j'en reviens toujours à l'équipage.

MADAME PATIN

Le fatigant homme !

MONSIEUR SERREFORT

Que faites-vous, entre autres choses, de ce cocher à barbe retroussée? Quand ce serait celui de la reine de Saba...

LISETTE

Mais, est-ce que vous voudriez, Monsieur, que Madame allât faire la barbe à son cocher?

MONSIEUR SERREFORT

Non ; mais quelle en prenne un autre.

MADAME PATIN

Oh bien ! Monsieur, en un mot comme en mille, je prétends vivre à ma manière ; je ne veux point de vos conseils, et me moque de vos remontrances. Je suis veuve, Dieu merci. Je ne dépends de personne que de moi-même. Vous venez ici

me morigéner, comme si vous aviez quelque droit sur ma conduite ; c'est tout ce que je pourrais souffrir à un mari (1).

MONSIEUR SERREFORT

Quand Monsieur Migaud sera le vôtre, il fera comme il l'entendra, Madame ; car je crois que vous ne manquerez pas de parole ; et si vous aimez la dépense, ce mariage, au moins, vous donnera quelque titre qui rendra vos grands airs plus supportables.

MADAME PATIN

Oui, Monsieur, quand Monsieur Migaud sera mon mari, je prendrai ses leçons, pourvu qu'il ne suive pas les vôtres. Il s'accommodera de mes manières, ou je me ferai aux siennes. Est-ce fait? Avez-vous tout dit? Sortez-vous, ou voulez-vous que je sorte?

MONSIEUR SERREFORT

Non, Madame, demeurez ; je ne me mêlerai plus de vos affaires ; je vous assure ; mais qu'une tête bien sensée en ait au plus tôt la conduite, et que ce double mariage, que nous avons résolu, se termine avant la fin de la semaine, je vous prie.

MADAME PATIN

Ne vous mettez pas en peine.

SCÈNE III : MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE

Voilà un sot homme, de ne pas dire d'abord les choses. Il était bien besoin de tout ce préambule, pour en venir à l'affaire de Monsieur Migaud. Que ne s'expliquait-il dès en entrant, vous lui auriez dit oui tout aussitôt, et il ne vous aurait pas tant ennuyée.

MADAME PATIN

Eh ! ne faut-il pas bien qu'il me fatigue? Il semble qu'il ne soit fait que pour cela.

---

1. *Souffrir à* : Souffrir de, tolérer de.

LISETTE

Franchement, Madame, il m'ennuie quelquefois, pour le moins autant que vous.

MADAME PATIN

Que je le hais ! Je ne serai point satisfaite, qu'il ne lui soit arrivé quelque aventure désespérante.

LISETTE

Il le mérite bien ; et quand vous serez une fois belle-mère de sa fille, vous aurez bien des occasions de le désespérer.

MADAME PATIN

La belle-mère de sa fille ! Moi? Tu n'y songes pas, Lisette. Ne t'ai-je pas tantôt fait confidence de l'affaire du chevalier?

LISETTE

Ah ! par ma foi, Madame, je vous demande pardon : je ne m'en souvenais pas ; et je croyais que vous l'aviez oublié, à cause de ce que vous venez de dire à Monsieur Serrefort.

MADAME PATIN

Que tu es bête, ma pauvre Lisette ! J'aurais promis à Monsieur Serrefort, tout ce qu'il aurait voulu pour après-demain.

LISETTE

Oui, Madame?

MADAME PATIN

Oui, vraiment ; car, dès demain, je me mettrai hors d'état de lui pouvoir tenir parle.

LISETTE

Cela est bien adroit.

MADAME PATIN

Nous avons pris, le chevalier et moi, toutes les mesures qu'il faut pour nous marier cette nuit, à cinq heures du matin.

LISETTE

Vous avez des précautions admirables. Mais, voici votre petite nièce bien échauffée.

MADAME PATIN

Quoi ! je serai toujours obsédée, ou par le père ou par la fille? La mère ne viendra-t-elle point encore?

SCÈNE IV : Madame PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE

J'attendais avec impatience que mon père sortît, ma tante, pour vous dire une nouvelle qui vous fera voir que je suis autant dans vos intérêts que mon père vous est contraire.

MADAME PATIN

Que vous soyez dans mes intérêts, ou qu'il n'y soit pas, c'est pour moi la même chose.

LUCILE

Oh ! ma tante, je crois que vous ne serez pas fâchée pourtant de savoir ce qu'on a dit à mon père.

MADAME PATIN

Et qu'a-t-on pu dire à votre père?

LUCILE

Que vous vouliez épouser un homme de la cour ; et il a résolu je ne sais combien de choses pour vous en empêcher.

MADAME PATIN

Et qui peut avoir dit cette nouvelle, Lisette?

LISETTE

Je ne sais, Madame. Le chevalier a causé, peut-être. Les chevaliers sont de grands causeurs ordinairement.

LUCILE

Le moyen de rompre ses mesures, c'est de faire vos affaires tout doucement, ma tante, et de vous marier en cachette.

MADAME PATIN

Je sais ce qu'il faut que je fasse. Les gens qui ont dit cette nouvelle sont des bêtes, et votre père aussi.

LUCILE

Je vous demande pardon, ma tante ; mais, j'ai une démangeaison furieuse de vous voir femme de qualité.

MADAME PATIN

Vous aurez bientôt ce plaisir-là ; et je vous conseille par avance de commencer de bonne heure à garder avec moi certain respect où vous devez être, et où vous auriez peut-être peine à vous accoutumer dans la suite.

LUCILE

Comment donc, ma tante?

MADAME PATIN

Défaites-vous surtout de *ma tante*, et servez-vous du mot de *Madame*, je vous prie, ou demeurez chez votre père.

LUCILE

Mais, ma tante, puisque vous êtes ma tante, pourquoi faut-il que je vous appelle autrement?

MADAME PATIN

C'est qu'étant femme de qualité et vous ne l'étant pas, je ne pourrais pas honnêtement être votre tante, sans déroger en quelque façon.

LUCILE

Oh ! que cela ne vous embarrasse pas, ma tante ; je deviendrai bientôt aussi femme de qualité.

MADAME PATIN

Que dites-vous?

LUCILE

Il ne tiendra qu'à moi d'être pour le moins aussi grande dame que vous.

MADAME PATIN

Plaît-il?

LUCILE

Je connais un seigneur tout des plus jolis, que j'ai vu plusieurs fois aux Tuileries (1), qui m'épousera dès que je voudrai : ne vous mettez pas en peine.

1. Les *Tuileries* étaient alors la promenade à la mode de Paris.

MADAME PATIN

Ah ! ah ! Et comment s'appelle-t-il, ce seigneur?

LUCILE

On l'appelle Monsieur le marquis des Guérets. Il est fort riche et fort de qualité, car il me l'a dit.

MADAME PATIN

Vraiment, je suis bien aise, ma nièce, que malgré la mauvaise éducation que votre père vous a donnée, vous preniez des sentiments dignes de l'honneur que je vous fais, de vouloir être votre parente. Voilà de quoi vous avez profité à me voir, et vous m'avez cette obligation.

LUCILE

Il faut que je vous en aie encore une autre, ma tante.

MADAME PATIN

Que faut-il faire?

LUCILE

Vous marier au plus tôt, s'il vous plaît, avec ce Monsieur que vous aimez, afin que cela m'autorise à épouser celui que j'aime aussi, et que quand mon père voudra me quereller, je puisse lui répondre : *Je n'ai pas fait pis que ma tante.*

LISETTE

Vous avez raison. C'est une terrible chose que l'exemple.

LUCILE

Mais il faudrait que ma tante se dépêchât, car Monsieur le marquis des Guérets, qui m'aime, a furieusement d'impatience.

MADAME PATIN

Oh bien ! ma nièce, puisque vous êtes dans de si bonnes dispositions, je veux bien vous faire une confidence que je n'ai encore faite à personne qu'à vous. Je me marie demain, à cinq heures du matin.

LUCILE

A cinq heures du matin !

MADAME PATIN

Oui, ma nièce, à cinq heures. Si l'exemple vous encourage, c'est à vous de voir à quoi vous vous déterminez.

LUCILE

Je vais écrire à mon amant, et lui mander qu'il prenne toutes ses précautions, afin que nous nous dépêchions aussi. Adieu, ma tante.

MADAME PATIN

Adieu, ma nièce.

SCÈNE V : Madame PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN

Ah ! Lisette, que voilà bien de quoi me venger de Monsieur Serrefort ! sa fille est entêtée (1) d'un homme de cour, un homme de cour la veut épouser, et elle meurt d'être épousée. Si le père et la mère en pouvaient mourir de chagrin, nous serions débarrassés de deux ennuyeux personnages !

LISETTE

Mais, Madame, est-ce que vous donnerez les mains aux desseins de votre nièce?

MADAME PATIN

Assurément, et je n'ai garde de manquer une si belle occasion de désespérer Monsieur Serrefort.

LISETTE

Cela est bien charitable, vraiment. Mais voici Monsieur le chevalier.

SCÈNE VI : LE CHEVALIER, Madame PATIN, LISETTE.

LE CHEVALIER

Eh bien ! Madame, n'ai-je pas fait diligence?

MADAME PATIN

Quelque peu que vous ayez tardé, chevalier, je trouve les moments bien longs, quand je ne vous vois point, et mon impatience...

1. *Entêtée* : éprise avec obstination. On dit encore : avoir quelque chose en tête.

LE CHEVALIER

Jugez de la mienne par la vôtre, Madame ; faites-moi, je vous prie, la justice de croire que je ne vis qu'autant que je suis auprès de vous.

MADAME PATIN

Cela est tout à fait obligeant.

LISETTE, *bas.*

Je crains la conversation qu'ils vont avoir ensemble, et je voudrais bien que quelqu'un vînt les interrompre.

MADAME PATIN

Lisette, dites là-bas que je n'y veux être pour personne, et mettez-nous, je vous prie, cette après-dînée, à couvert des importuns.

LISETTE

Oui, Madame. (*Bas en s'en allant*). S'il n'en vient point, j'en irai chercher moi-même.

SCÈNE VII : MADAME PATIN, LE CHEVALIER

MADAME PATIN

Eh bien ! chevalier, êtes-vous bien content de votre équipage ?

LE CHEVALIER

Il marchera ce soir ; et, s'il est de votre goût, Madame, il ne lui manquera aucune chose pour être parfaitement au mien.

MADAME PATIN

Puisque cela est, je l'admire par avance, et je le trouve des mieux entendus. Vous y avez fait mettre vos armes.

LE CHEVALIER

Non, Madame.

MADAME PATIN

Des chiffres? Je l'ai deviné dès tantôt.

LE CHEVALIER

En vérité, Madame, je ne sais ce que le peintre s'est avisé d'y mettre.

MADAME PATIN

Allez, allez, je vous le pardonne.

LE CHEVALIER

Quoi, Madame?

MADAME PATIN

Le chiffre doit être fort beau, l'N et l'U font un assemblage fort agréable.

LE CHEVALIER

Comment donc, Madame?

MADAME PARIN

Comme je m'appelle Nanette, l'N y domine apparemment?

LE CHEVALIER

Madame.

MADAME PATIN

Vous faites le discret, chevalier ; mais, vous êtes un badin, et dans les termes où nous en sommes, toutes ces façons-là ne sont pas permises.

LE CHEVALIER, *bas.*

J'enrage ; le chiffre du carrosse est apparemment celui de la baronne.

MADAME PATIN

Avez-vous passé chez le notaire?

LE CHEVALIER

Oui, Madame. Je ne l'ai point trouvé, et je lui ai laissé un billet.

SCÈNE VIII : LA BARONNE, LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE, *repoussant la baronne.*

Mais, Madame...

LA BARONNE

Vous êtes une sotte, ma mie, votre maîtresse y est toujours pour moi.

LE CHEVALIER

Vous êtes mal obéie, Madame, et voici quelqu'un qui vous demande.

MADAME PATIN

Ah ! juste ciel ! C'est une importune plaideuse, dont nous ne serons débarrassés d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER, *bas.*

Comment, morbleu ! c'est ma baronne ! Voici bien un autre embarras. Par où diantre me tirer d'intrigue?

LISETTE

Il nous a été impossible de faire tête à Madame, et le portier ni moi n'avons pu lui persuader que vous n'y étiez pas.

MADAME PATIN

Et pourquoi lui dire que je n'y suis pas? Est-ce pour des personnes comme elle qu'on n'y veut pas être? Je vous demande pardon, Madame.

LA BARONNE

Je vous le disais bien, ma mie, vous êtes une bête, comme vous voyez. Ah ! ah ! Monsieur le chevalier... que faites-vous ici?

LE CHEVALIER

Mais vous, Madame, par quelle aventure...

MADAME PATIN, *à Lisette.*

Le chevalier connaît la baronne !

LA BARONNE

Je venais ici, Madame, pour solliciter encore vos recommandations pour mon procès ; mais je ne m'attendais pas d'y trouver Monsieur le chevalier. Qu'y vient-il faire, Madame?

MADAME PATIN, *bas à Lisette.*

Elle y prend un grand intérêt. (*Haut*), Madame, je ne sais...

LE CHEVALIER, *à Madame Patin.*

Ah ! Madame, regardez, je vous prie, les affaires de Madame la baronne comme les miennes propres, vous ne me sauriez

faire plus de plaisir. (*A la baronne.*) Vous voyez comme je m'intéresse pour vous, Madame.

MADAME PATIN, *bas.*

Voilà un embrouillamini où je ne comprends rien.

LA BARONNE, *bas.*

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

MADAME PATIN

En vérité, Madame, je ne comprends point d'où vient votre curiosité sur le chapitre de Monsieur le chevalier, ni par quel motif...

LA BARONNE

Comment, Madame, par quel motif?

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Eh ! Madame, de grâce. (*A Madame Patin.*) Que tout ceci ne vous étonne point. Madame est une personne de qualité (c'est ma cousine germaine), qui m'estime cent fois plus que je ne mérite (je suis son héritier) ; elle a pour moi quelque bonté. (Ne parlez pas de notre mariage.) J'en ai toute la reconnaissance imaginable. (Elle y mettrait obstacle.) Et comme elle a de certaines vues pour mon établissement et pour ma fortune, elle craint que je ne prenne des mesures contraires aux siennes.

LA BARONNE

Oui, Madame, voilà pour quel motif.

MADAME PATIN

Je vous demande pardon, Madame.

LA BARONNE

Vous vous moquez, Madame. Mais, dites-moi seulement, je vous prie, quel commerce Monsieur le chevalier...

MADAME PATIN

Commerce, Madame ! Qu'est-ce que cela veut dire, commerce?

LE CHEVALIER

Comment Madame la baronne? Ignorez-vous que la maison de Madame est le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'illustre à

Paris? (C'est une ridicule.) Que pour être en réputation dans le monde, il faut être connu d'elle? (Ne lui dites rien de notre dessein.) Que sa bienveillance pour moi est ce qui fait tout mon mérite? (C'est une babillarde qui le dirait.) Et qu'enfin je fais tout mon bonheur de lui plaire, et que c'est cela ce qui m'amène ici?

MADAME PATIN

Oui, Madame, voilà tout le commerce que nous avons ensemble.

LA BARONNE

Pardonnez-moi, Madame.

LE CHEVALIER

Eh ! de grâce ! Mesdames, n'entrez point dans des éclaircissements qui ne sont bons à rien. Soyez amies pour l'amour de moi, je vous en conjure; et que celle de vous deux qui m'estime le plus embrasse l'autre la première.

(*La baronne et Madame Patin courent s'embrasser avec empressement.*)

LA BARONNE

Madame, je suis votre servante.

MADAME PATIN

C'est moi qui suis la vôtre, Madame.

LE CHEVALIER

Parlons, parlons de votre procès, Madame, je vous prie.

MADAME PATIN

Au moins, je n'ai pas attendu vos recommandations, Monsieur le chevalier, pour parler de l'affaire de Madame ; mais on trouve sa cause fort mauvaise.

LA BARONNE

Madame, on a menti ; je la maintiens bonne. Demandez à Monsieur le chevalier ; il la sait sur le bout de son doigt. Contez, contez-la un peu à Madame.

LE CHEVALIER

Vous avez tant d'affaires, Madame, que je ne sais pas de laquelle il est question. Je sais seulement qu'elles sont toutes

aussi claires que le jour, et accompagnées de certaines circonstances dont je ne me souviens pas bien, mais qui sont les plus justes du monde, sans contredit.

LA BARONNE

Je vous en fais juge vous-même, Madame ; écoutez seulement. C'est un procès intenté avant la bataille de Pavie. Mon bisaïeul y commandait un régiment ; il fut tué à cette bataille. Ah ! s'il était encore de ce monde, je serais bien sûre de gagner ma cause. N'est-il pas vrai, Monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER

Je crois que oui, Madame.

LA BARONNE

Vous voyez bien, Madame... (*Elle voit rire Lisette.*) Qu'avez-vous à rire, ma mie? Vous avez là une chambrière bien impertinente, Madame. Elle ne fait pas la révérence quand je parle de mes aïeux.

LISETTE

Je vous demande pardon, Madame ; mais je n'ai pas l'honneur de les connaître.

LA BARONNE

N'était la considération de votre maîtresse...

MADAME PATIN

Laissez-nous, Lisette. Revenons à notre procès, Madame, et finissons, je vous prie.

LA BARONNE

Je ne sais où j'en suis, Madame. Remettez-moi un peu, Monsieur le chevalier.

SCÈNE IX : MADAME PATIN, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN

Lisette, dis un peu à mon maître qu'il vienne me parler, j'ai quelque chose à lui dire.

LISETTE, *s'en allant.*

Va lui dire toi-même.

LA BARONNE

Ah ! m'y voilà ; voici le fait : j'ai un moulin à vent, Madame ; il est à moi, ce moulin à vent ; on m'empêche de le faire tourner ! Je demande la paisible possession de mon moulin ; cela n'est-il pas juste?

MADAME PATIN

Hé ! ne l'avez-vous pas, Madame?

LA BARONNE

Eh ! non, je ne l'ai pas. Il y a environ cent cinquante ans, oui, il y a environ cent cinquante ans que le grand-père de ma partie fit planter, proche de ma maison, un bois qui fait à présent tout l'ornement de la sienne.

LE CHEVALIER, *bas.*

Crispin me fait signe. (*Haut*). Qu'est-ce que cela veut dire?

LA BARONNE

Cela veut dire qu'il fit planter ce bois par malice, pour me boucher la vue et qu'il prévoyait bien qu'avec le temps, ce bois deviendrait haute futaie.

MADAME PATIN

Vous croyez, Madame, qu'il a fait planter ce bois par malice?

LA BARONNE

Assurément, Madame, et moi, pour lui faire pièce par représailles, j'ai fait relever un vieux moulin abandonné.

CRISPIN, *bas au chevalier.*

J'ai à vous parler.

LA BARONNE

Et comme ce moulin est plus ancien que le bois de ma partie, et que ce bois, écoutez bien ceci, s'il vous plaît, et que ce bois...

MADAME PATIN

En vérité, Madame, je ne comprends rien dans les affaires ; mais je parlerai encore de la vôtre à Monsieur Migaud, je vous assure.

LA BARONNE

Oh ! je vous prie, Madame, j'ai là-bas mon carrosse, allons ensemble chez lui, tout à l'heure, s'il vous plaît.

MADAME PATIN

Je ne puis sortir d'aujourd'hui, Madame.

LA BARONNE

Mais mon procès se juge demain, Madame.

LE CHEVALIER, *bas.*

Prenons cette occasion aux cheveux. (*Haut.*) Eh ! Madame, je vous conjure de mener Madame la baronne chez Monsieur Migaud. (*Bas.*) Si vous ne l'emmenez d'ici, nous ne nous en déferons d'aujourd'hui.

MADAME PATIN

Vous m'attendrez donc ici, chevalier?

LE CHEVALIER

Oui, Madame.

MADAME PATIN

Allons, Madame, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER

Allez, Mesdames.

LA BARONNE

Ne venez-vous pas avec nous, Monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER

Dispensez-m'en, je vous prie, Madame; je ne sais point parler de procès.

LA BARONNE, *au chevalier.*

Que je vous retrouve donc chez moi...

LE CHEVALIER

Je n'y manquerai pas.

MADAME PATIN

Venez-vous, Madame?

LA BARONNE

Oui, Madame, je vous suis.

SCÈNE X : LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

Que veut Crispin à son maître? Observons d'ici ce que ce peut être.

LE CHEVALIER

Les voilà parties, Dieu merci ! Ah ! mon pauvre garçon, qu'il faut d'esprit pour se retirer d'une méchante affaire ! Mais que me veux-tu? Qu'as-tu à me dire? D'où vient ton empressement?

CRISPIN

Je ne sais, Monsieur.

LE CHEVALIER

Comment ! tu ne sais, maraud?

CRISPIN

Monsieur, Monsieur, ne vous fâchez pas ! J'ai une lettre qui vous expliquera toutes choses. Le porteur m'a dit que ce n'était point de la bagatelle, et qu'il y allait de votre fortune.

LE CHEVALIER

Voyons donc? Donne-la-moi. L'est-ce là?

CRISPIN

Non, Monsieur.

LE CHEVALIER

Qu'est-ce donc?

CRISPIN

C'est la liste de vos maîtresses, que nous fîmes l'autre jour, Jeanneton et moi, à la porte des Tuileries.

LE CHEVALIER

Le fat ! Veux-tu déchirer ces sottises-là !

CRISPIN

Dieu m'en garde, Monsieur. Quand vous reprendrez du goût pour la bagatelle, vous serez bien aise peut-être de relire ce petit mémoire.

LE CHEVALIER

Donne donc la lettre.

CRISPIN

La voici.

LE CHEVALIER

Voyons.

CRISPIN

Non, non, ce sont les vers que vous fîtes faire l'autre jour pour la baronne par ce misérable poète à qui vous donnâtes ce vieux justaucorps qui vous avait tant servi à la chasse.

LE CHEVALIER

Je n'aurai donc la lettre d'aujourd'hui.

CRISPIN

Pardonnez-moi, Monsieur, la voici. Elle vous est adressée sous le nom de Monsieur le marquis des Guérets. Comme vous m'avez fait confidence de ce nom, je n'ai pas manqué à la recevoir.

LE CHEVALIER

C'est ma petite brune des Tuileries. Lisons.

« *Vous avez témoigné tant d'envie de me connaître, que je me suis résolue à satisfaire votre curiosité. Je vous attends dans les Tuileries où j'ai mille choses à vous dire. Ne manquez pas de vous y rendre. Adieu.* »

CRISPIN

Le porteur m'a menti, Monsieur ; ce billet-là sent la bagatelle.

LE CHEVALIER

Pas tant bagatelle, Crispin. Je cours trouver la petite brune.

CRISPIN

Et Madame Patin, que vous avez promis d'attendre?

LE CHEVALIER

Tu as raison, mais il n'importe. Je serai de retour avant elle. En tous cas, il faut lui écrire. N'as-tu pas là ces vers que j'envoyai à la baronne?

CRISPIN

Oui, Monsieur, les voilà.

LE CHEVALIER

Donne, ils serviront pour Madame Patin.

CRISPIN

Mais, Monsieur, vous allez les rendre bien circulaires. Vous les avez déjà fait servir à plus de huit personnes différentes.

LE CHEVALIER

Bon ! Qu'est-ce que cela fait? S'il fallait de nouveaux vers pour toutes celles à qui l'on écrit...

CRISPIN

Diable, votre garde-robe serait bientôt dégarnie de justaucorps.

LE CHEVALIER

Que dis-tu?

CRISPIN

Rien, écrivez seulement. Si le poète a vendu ces vers autant de fois que vous les avez envoyés il n'y a point de fille de bonne maison qui n'en doive avoir.

LE CHEVALIER

Tiens, attends Madame Patin, et tu lui donneras mes tablettes (1).

CRISPIN

Mais, Monsieur, vos tablettes sont-elles sages, au moins?

LE CHEVALIER

Que veux-tu dire?

CRISPIN

N'y a-t-il point dedans quelques chansons un peu libertines?

LE CHEVALIER

Comment?

CRISPIN

Quelques adresses scandaleuses?

LE CHEVALIER

Que tu es extravagant ! Je n'ai ces tablettes que d'hier ; ce fut la baronne qui me les donna.

CRISPIN

C'est que les tablettes de vos pareils sont ordinairement de

1. *Tablettes* : sorte de carnet de poche.

mauvais livres, et il y aurait conscience... mais voici Lisette qui nous écoute, je crois.

LE CHEVALIER

Je la croyais avec Madame Patin. N'a-t-elle rien entendu?

CRISPIN

Ma foi, je ne sais. Mais, puisque la voici, je vais lui laisser ces tablettes ; elle les donnera à sa maîtresse.

LE CHEVALIER

Non, demeure ici ; je veux que tu les donnes toi-même.

CRISPIN

Ma foi, Monsieur, je serais bien aise d'aller voir un peu ce que c'est que votre petite brune. Je suis curieux, voyez-vous !

LE CHEVALIER

Tais-toi donc, maroufle ! Ma pauvre Lisette, je viens de me souvenir que j'ai une affaire de conséquence, qui ne me permet pas d'attendre. Si ta maîtresse revient avant moi, donne-lui ces tablettes, je t'en prie.

LISETTE

C'est assez, Monsieur, je n'y manquerai pas.

CRISPIN

Tu n'as que faire de les ouvrir, il n'y a encore rien de drôle ; et mon maître ne les a que depuis peu.

LISETTE

Eh ! va, va, je n'ai point de curiosité, et j'en sais plus que toutes les tablettes du monde n'en pourraient apprendre.

SCÈNE XI : LISETTE, *seule.*

Tout ceci ne réjouira pas mal madame Patin, et j'ai entendu de certaines choses... Mais, qu'est-ce que ce papier? Ah ! ah ! « *Liste des maîtresses de mon maître, avec leurs noms, demeures et qualités...* » Vraiment, voilà un surcroît de réjouissance pour Madame ; et rien ne pouvait venir plus à propos pour confirmer ce que j'ai à lui dire, et pour la détromper de son chevalier. Profitons de cette occasion, et donnons-lui ce petit régal aussitôt qu'elle sera revenue.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : Monsieur MIGAUD, LISETTE.

LISETTE

Non, Monsieur, Madame Patin n'est pas seule entêtée d'un homme de cour ; Lucile, sa nièce, et votre prétendue bru, suit l'exemple de sa tante. Elle donne dans les gens du bel air, et traite un mariage incognito avec un galant du caractère du chevalier ; elle en est éperdument amoureuse.

MONSIEUR MIGAUD

Ouais ! Voilà une étrange famille ! Et il faut être bien ennemi de son repos pour vouloir épouser et la tante et la nièce.

LISETTE

Oui, mais quarante bonnes mille livres de rente sont quelque chose de bon, et cela fait passer sur bien des petites choses.

MONSIEUR MIGAUD

Tu as raison, et cet entêtement où est Madame Patin pour ce chevalier m'embarrasse un peu, je te l'avoue, à cause des quarante mille livres de rente.

LISETTE

Toute la question est de lui faire perdre cet entêtement ; car, après cela, vous ne vous ferez pas une affaire de la mettre à la raison.

MONSIEUR MIGAUD

D'accord, mais je crains que mon fils ne vienne pas si facilement à bout de Lucile.

LISETTE

Oh ! pour Lucile, dès que Monsieur Serrefort saura la chose, il la mettra sur le bon pied, je vous en réponds. Il n'y a seulement qu'à rompre le cours d'une intrigue naissante ; elle n'est encore guère avancée, Dieu merci ; et pourvu qu'on fasse diligence, il n'y a rien, ce me semble, à risquer pour Monsieur votre fils.

MONSIEUR MIGAUD

Oh ! ma pauvre Lisette, ce sont les suites qui me paraissent

à craindre. Une jeune femme dont on force les volontés tombe souvent dans de terribles irrégularités, surtout quand son mari a du faible pour elle, et qu'elle a du penchant pour un autre.

LISETTE

Ce n'est pas à moi de disputer contre vous sur ces sortes de choses, et vous devez mieux savoir ce qui en est ; mais, en tout cas, vous êtes un bon père de famille, et vous aurez l'œil à tout. Ne songeons présentement qu'à guérir Madame Patin de son entêtement, c'est le principal, comme je vous ai dit, et j'ai en main de quoi lui donner de furieux soupçons de son chevalier. Elle est prompte à prendre la chèvre (1), et elle y fera réflexion, je m'assure.

MONSIEUR MIGAUD

Et, pour confirmer ces soupçons, je vais mêler adroitement le chevalier dans une affaire, dont je viens donner avis à ta maîtresse. Il est bon de lui brouiller la cervelle de plusieurs manières, et de plusieurs choses.

LISETTE

La voici, je l'entends. Retirez-vous un moment, je lui dirai que vous êtes là.

SCÈNE II : MADAME PATIN, MONSIEUR MIGAUD, LISETTE.

MADAME PATIN

Où est le chevalier, Lisette? Qu'a-t-il dit en mon absence? Qu'a-t-il fait?

LISETTE

Il a fait haut le pied (2), Madame, dès que vous avez eu le dos tourné.

MADAME PATIN

Quoi! je ne sors que pour l'obliger, il me promet de m'attendre, et je ne le trouve pas?

LISETTE

Bon ! Madame, est-ce que les gens comme Monsieur le che-

1. *Prendre la chèvre* : s'irriter, on dit aujourd'hui prendre la mouche.
2. *Faire haut le pied* : s'enfuir, prendre ses jambes à son cou.

valier sont faits pour attendre ; et peuvent-ils demeurer en place? Cela est bon pour des gens raisonnables, comme Monsieur, par exemple, qui veut vous parler, et qui n'a point voulu sortir que vous ne fussiez rentrée.

MADAME PATIN, *bas.*

J'aimerais bien mieux que celui-là se fût impatienté que l'autre. (*Haut.*) Je viens de chez vous, Monsieur ; et cela est fort mal de ne vous y être pas trouvé.

MONSIEUR MIGAUD

Je vous aurais attendue, Madame, si j'avais pu prévoir l'honneur que vous m'avez fait, mais j'ai passé chez une marquise...

MADAME PATIN

Chez une marquise, Monsieur, chez une marquise ! Quand on aura affaire à vous, il faudra vous aller chercher chez des marquises? Il me semble que des personnes comme vous, dévouées au public, ne doivent être que chez elles ou au Palais, occupées uniquement à leurs affaires ou à celles de leurs parties.

MONSIEUR MIGAUD

Nos affaires et celles de nos parties ne nous occupent pas toujours. Nous préférons souvent celles de nos amis, et je veux bien vous avouer que quelques avis qu'on m'a donnés, sur quelque chose qui vous regarde, m'ont fait remettre à deux ou trois jours le jugement de ce procès dont vous m'avez écrit.

MADAME PATIN

C'est pour la même affaire que j'allais chez vous ; mais quels avis, Monsieur, vous a-t-on donnés, où vous preniez tant d'intérêt?

MONSIEUR MIGAUD

Puisque l'affaire vous touche, il n'est pas extraordinaire que je m'y trouve intéressé. Vous avez eu quelque démêlé de carrosse à carrosse avec une marquise qu'on nomme Dorimène?

MADAME PATIN

Ah ! ah ! qui vous a conté cette histoire? Vous connaissez cette marquise-là, Monsieur?

MONSIEUR MIGAUD

Oui, Madame.

MADAME PATIN

Et c'est de chez elle que vous venez?

MONSIEUR MIGAUD

Oui, Madame.

MADAME PATIN

Eh bien ! Monsieur, vous n'avez qu'à y retourner, s'il vous plaît. C'est une bonne impertinente que votre marquise Dorimène, et je vous trouve bien plaisant d'aller chez elle, et de me le venir dire à mon nez, vous-même !

MONSIEUR MIGAUD

Je ne lui ai rendu visite que pour vous obliger, Madame. Je la connais ; elle est d'une humeur violente ; elle se croit offensée et elle est femme à vous barbouiller (1) terriblement dans le monde.

MADAME PATIN

Plaît-il, Monsieur? Que voulez-vous dire? Eh ! sont-ce des femmes comme moi qu'on barbouille?

MONSIEUR MIGAUD

Eh ! Madame, il n'est rien de plus facile aujourd'hui que de donner des ridicules, et même aux gens qui en ont le moins. Mais quand vous seriez au-dessus de tout cela, vous voulez bien que je vous dise qu'il y a certaines choses que vous devez craindre plus encore que le ridicule?

MADAME PATIN

Et qu'ai-je à craindre, s'il vous plaît?

MONSIEUR MIGAUD

Tout, Madame. Vous avez l'âme parfaitement belle ; vous êtes la personne du monde la plus magnifique, et cela vous fait des jaloux. Votre magnificence est soutenue d'un fort gros bien, que mille gens enragent de vous voir posséder si tranquillement. On pourrait troubler cette paisible jouissance par quelques recherches, et ces sortes de recherches sont ordinairement suivies d'une chute presque infaillible.

---

1. *Barbouiller* : dénigrer.

MADAME PATIN

Oh ! pour cela, Monsieur, je ne crains point que votre marquise me fasse tomber aussi facilement qu'elle a fait reculer mon carrosse.

MONSIEUR MIGAUD

Je me suis déjà servi du petit pouvoir que j'ai auprès d'elle pour l'obliger à se taire.

MADAME PATIN

Qu'elle parle, qu'elle parle, je ne serai pas muette.

MONSIEUR MIGAUD

Je le crois ; mais elle est une de ces parleuses qui disent peu de paroles qui ne portent coup. Je l'ai trouvée dans le dessein de faire un étrange éclat. Son courroux a un peu perdu de sa violence à ma prière, mais je ne l'ai que suspendu ; c'est à vous, Madame, de l'étouffer tout à fait.

MADAME PATIN

Mais encore ! que faudrait-il que je fisse pour cela?

MONSIEUR MIGAUD

Il faudrait lui rendre visite, lui faire quelques civilités.

MADAME PATIN

Moi ! lui rendre visite... lui faire des civilités? moi ! moi !

MONSIEUR MIGAUD

Faites-lui au moins parler par quelque personne qui puisse la persuader mieux que je n'ai fait. La chose est de conséquence, Madame.

MADAME PATIN

Mais je ne connais point les amis de cette femme-là, et je ne veux point me donner de peine pour les connaître.

MONSIEUR MIGAUD

Cela n'est point si difficile ; et si l'on pouvait seulement trouver quelque habitude auprès d'un certain chevalier de Villefontaine...

MADAME PATIN

Le chevalier de Villefontaine, dites-vous?

MONSIEUR MIGAUD

Oui, Madame, c'est un homme qui la gouverne absolument.

MADAME PATIN

Ce chevalier est amoureux de cette marquise?

MONSIEUR MIGAUD

Non pas, Madame, c'est la marquise qui est amoureuse du chevalier ; et le chevalier a la bonté de souffrir qu'elle l'aime, parce qu'il y trouve son compte.

MADAME PATIN

Lisette, qu'est-ce ceci?

MONSIEUR MIGAUD

Faites parler cet homme-là, Madame ; il n'est pas que quelque femme de vos amis ne soit des siennes, et il a la réputation de connaître bien des dames.

MADAME PATIN

J'aurai soin de m'en informer.

MONSIEUR MIGAUD

Il en a cinq ou six entre autres avec qui il a quelque espèce d'engagement, pour quelque façon de mariage, à ce que j'ai ouï dire.

MADAME PATIN

Ma pauvre Lisette !

MONSIEUR MIGAUD

C'est un caractère d'homme fort particulier. . Il a, comme je vous ai dit, ordinairement cinq ou six commerces avec autant de belles. Il leur promet tour à tour de les épouser, suivant qu'il a plus ou moins affaire d'argent. L'une a soin de son équipage, l'autre lui fournit de quoi jouer, celle-ci arrête les parties de son tailleur, celle-là paie ses meubles et son appartement ; et toutes ses maîtresses sont comme autant de fermes qui lui font un gros revenu.

MADAME PATIN

Voilà, comme vous dites, un étrange caractère, et je ne sais s'il n'y a point de risque à connaître un homme comme celui-là. Cela ne fait point d'honneur dans le monde.

MONSIEUR MIGAUD

C'est pourtant le seul qui peut apaiser la marquise et vous épargner les démarches qui vous font tant de répugnance. Adieu, Madame. Ne négligez point cette affaire, je vous en conjure ; elle est plus importante que vous ne pouvez vous l'imaginer.

SCÈNE III : MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE

Ce Monsieur Migaud regarde toujours vos affaires comme les les siennes. Le pauvre homme ! Il s'attend à devenir votre époux au premier jour.

MADAME PATIN

Serait-il possible, Lisette, que le chevalier fût fourbe au point qu'il a voulu me le persuader?

LISETTE

Bon ! Madame, fourbe, cela ne s'appelle point fourberie : en termes de cour, à ce que j'ai ouï dire, c'est gentillesse, tout au plus.

MADAME PATIN

Monsieur Migaud ne sait point que je le connais.

LISETTE

Il n'y a pas d'apparence.

MADAME PATIN

Et ce qu'il m'en a dit est assurément sans dessein.

LISETTE

Vraiment, s'il vous avait crue de ses amies, il n'en aurait pas parlé si librement.

MADAME PATIN

Ah ! Lisette, le chevalier me trompe assurément ; et je suis peut-être une de ces cinq ou six à qui il promet tour à tour !

LISETTE

Voilà des tablettes qu'il m'a chargée de vous donner, et je n'ai pas voulu vous les rendre en présence de Monsieur Migaud.

MADAME PATIN

Tu as bien fait. Que veut-il que je fasse de ces tablettes?

LISETTE

Il a écrit quelque chose dessus, et ce sont peut-être les raisons qui l'ont empêché de vous attendre.

MADAME PATIN

Voyons ! Ah ! ah ! vraiment le chevalier n'est point si coupable. Il n'est sorti, apparemment, que pour avoir un prétexte de me faire cette galanterie.

LISETTE

Comment donc, Madame?

MADAME PATIN

Ce sont des vers les plus tendres du monde ; et si son cœur les a dictés, j'ai bien lieu d'en être contente. Monsieur Migaud est un médisant, le chevalier est un honnête homme.

LISETTE

Oui, Madame, assurément ; et, pour moi, je jurerais quasi qu'il vous aime.

MADAME PATIN

Il m'en a fait lui-même un million de serments.

LISETTE

Ne vous dis-je pas...

MADAME PATIN

Quel papier as-tu là?

LISETTE

C'est un papier que j'ai trouvé ici. Il faut que ce soit ce fou de Crispin qui l'ait laissé tomber de sa poche. Il y a quelque chose de tout à fait drôle, Madame, et je l'ai gardé pour vous en donner le divertissement.

MADAME PATIN

Voyons ce que c'est. « *Liste des maîtresses de mon maître, avec leurs noms, demeures et qualités.* » Et vous croyez, Lisette, que cela doit me divertir?

LISETTE

Oui, Madame. Lisez, lisez seulement le reste ; cela vous donnera du plaisir, je vous en réponds.

MADAME PATIN

Ce commencement ne m'en fait point du tout. « *Dorimène la médisante, rue des Mauvaises-Paroles.* » Dorimène ! Dorimène ! Ah ! voilà ma marquise justement ; Monsieur Migaud avait raison, le chevalier est un scélérat ! Un siège, je n'en puis plus !

LISETTE

Madame, Madame. Oh ! par ma foi, je ne croyais pas que vous vous fâcheriez de ces petites bagatelles ! N'achevez pas, Madame, puisque vous êtes si sensible.

MADAME PATIN

Non, non, je veux connaître toutes ses intrigues, pour le haïr mortellement.

LISETTE

Si vous êtes dans ce dessein-là, vous n'avez qu'à continuer.

MADAME PATIN

« *La Sotte Comtesse, rue Bétisy, à l'hôtel de Picardie.* » Le traître !

« *La Magnifique Marchande, rue des Cinq-Diamants, à la Folie des Bourgeoises.* » Que je me veux de mal de l'avoir aimé !

« *Lucinde, la Coquette, en cour, au Grand-Commun.* » Que je le hais !

« *Silvanire, la Précieuse, rue Montorgueil.* » Je le déteste !

« *Mademoiselle du Hasard, rue des Bons-Enfants, au Repentir.* » C'est un monstre !

« *La Grosse Marquise au teint luisant, rue du Plâtre, proche les Enfants-Rouges.* » C'en est fait, je ne veux plus le voir !

LISETTE

Mais, Madame...

MADAME PATIN

Non, je ne veux plus le voir, résolument (1).

LISETTE

Je crois que je l'entends.

1. *Résolument* ! je l'ai résolu.

MADAME PATIN

Où vas-tu?

LISETTE

Je cours au-devant de lui, pour lui donner son congé de votre part.

MADAME PATIN

Non, non, Lisette, laisse-le venir. Je veux le confondre, et voir avec quelle effronterie il soutiendra toute cette affaire.

LISETTE

Le voici.

SCÈNE IV : LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN, *au chevalier.*

La baronne vous attend, vous dis-je !

LE CHEVALIER

Nous avons du temps pour tout. Ah ! vous voilà, Madame. Que j'avais d'impatience de vous revoir !

MADAME PATIN

De quel quartier venez-vous, Monsieur? De la rue Montorgueil? Des Enfants-Rouges? Est-ce la Magnifique Marchande que vous venez de quitter?

LE CHEVALIER

Que voulez-vous dire, Madame?

MADAME PATIN

Ce que je veux dire, perfide?

CRISPIN

Haïe ! haïe !

LE CHEVALIER

Je ne vous comprends point du tout, je vous assure.

MADAME PATIN

Crispin m'entendra mieux. Approchez, Monsieur Crispin, approchez.

CRISPIN

Madame?

MADAME PATIN

Approchez, vous dis-je. Connaissez-vous cette écriture?

CRISPIN

Madame... Je vais faire une petite commission que mon maître m'a donnée, je reviens tout à l'heure.

MADAME PATIN

Non, non, il faut m'expliquer tout ceci auparavant.

LE CHEVALIER

Expliquez-vous vous-même, Madame. Qu'est-ce que ce papier, je vous prie?

MADAME PATIN

Il peut vous en dire des nouvelles mieux que moi.

CRISPIN

Monsieur.

LE CHEVALIER

Veux-tu parler, maraud !

CRISPIN

Monsieur, c'est la liste de vos maîtresses, que Madame a achetée au palais.

LE CHEVALIER

La liste de mes maîtresses!

MADAME PATIN

Ah ! scélérat !

LE CHEVALIER

Qui t'a fait écrire ces sottises-là, maroufle?

CRISPIN

Ne vous ai-je pas dit, Monsieur, que c'était l'autre jour en badinant avec Jeanneton.

MADAME PATIN

Quelle est-elle, cette Jeanneton?

LISETTE

C'est une des maîtresses de Monsieur Crispin, apparemment.

CRISPIN

Non, le diable m'emporte ! C'est cette marchande de bouquets, qui est à la porte des Tuileries.

MADAME PATIN

Qui! Cette malheureuse?

CRISPIN

Comment, Madame ! c'est une des plus jolies créatures que nous ayons. Il faut savoir aussi comme elle est employée, et combien de femmes des plus huppées sont ravies d'avoir cette Jeanneton-là dans leurs intérêts. Oh ! diable ! c'est une illustre, vous dis-je, et qui ménage, elle seule, plus d'intrigues que la Guerbois (1) ne vend de lapins en toute une année.

MADAME PATIN

Quel galimatias me fais-tu là, de la Guerbois et de Jeanneton?

CRISPIN

C'est pour vous dire, Madame, que cette Jeanneton est une des amies de mon maître, et que, comme je la trouve drôle, je suis de ses amis ; et que, l'autre jour, comme je vous ai dit, nous nous mîmes à griffonner ensemble cette liste, et nous forgeâmes des noms, des qualités et des demeures, qui ne sont que dans l'imagination de Jeanneton et dans la mienne.

MADAME PATIN

Fort bien, voilà ton maître pleinement justifié. C'est un nom en l'air que celui de Dorimène, je ne la connais pas et tout cela n'est qu'un jeu d'esprit de Monsieur Crispin? N'est-il pas vrai, chevalier?

LE CHEVALIER

Non, Madame, je connais Dorimène, et peut-être toutes celles qui sont sur ce papier. Il y en a même, je crois, beaucoup d'oubliées ; mais ce ne sont point mes maîtresses ; et puisque Monsieur Crispin s'est diverti à mes dépens, et que cette liste vous irrite si fort contre moi, je prétends que ce soit lui qui me justifie...

---

1. *La Guerbois* : restauratrice et pâtissière, très renommée à cette époque en particulier pour ses pâtés de lapin.

Chevalier à la Mode

Cabinet des Estampes. GRAVURE DE N. BONNART.

CRISPIN

Moi, Monsieur?

LE CHEVALIER

Oui, coquin ! Donnez-vous la peine de lire, Madame, et vous, Monsieur le maroufle, à chaque article, expliquez à Madame les raisons qui me faisaient voir toutes ces femmes-là.

CRISPIN

Voilà une bonne diable de commission, Monsieur, vous expliqueriez mieux que moi...

LE CHEVALIER

Non, non, votre imagination a fait la sottise, il faut que ce soit votre bouche qui répare. Parlez, faquin, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

CRISPIN

Mais, que diable voulez-vous que je dise, Monsieur?

LE CHEVALIER

Lisez, lisez seulement, Madame.

MADAME PATIN

Ma pauvre Lisette, il le prend sur un ton qui me fait croire qu'il n'est point coupable.

LISETTE

Et c'est ce ton-là qui me le ferait croire plus scélérat.

LE CHEVALIER

Eh bien ! Madame, que ne l'interrogez-vous? Qui vous retient?

MADAME PATIN

La crainte de vous trouver doublement perfide.

LE CHEVALIER

Ah ! je m'expose à tout, et je n'ai rien à craindre.

MADAME PATIN

Ah ! chevalier, que n'êtes-vous innocent ! Mais je tâche en vain de vous trouver tel. Qu'allez-vous faire, dites-moi, chez cette comtesse qui demeure à l'hôtel de Picardie? Quel charme, quel mérite vous attire chez elle?

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Eclaircis Madame.

CRISPIN

Vous voyez que ce n'est pas moi qu'elle interroge.

LE CHEVALIER

Répondras-tu?

CRISPIN

Que dirais-je !

LE CHEVALIER

Si tu ne parles...

CRISPIN, *à Madame Patin.*

Cette comtesse-là est une folle, et c'est par une espèce de sympathie que mon maître... Que diable ! vous me ferez dire quelque sottise, et puis vous vous fâcherez contre moi.

MADAME PATIN

La sympathie est admirable. Et cette Mademoiselle du Hasard est-ce par sympathie qu'il lui rend visite, ou pour se faire honneur dans le monde?

CRISPIN

Eh fi ! Madame, il ne la va jamais voir, qu'en sortant de chez Rousseau (1). Quand il est un peu en train, sur les trois ou quatre heures du matin, il va faire du bruit chez elle pour se divertir.

LE CHEVALIER

Es-tu fou?

CRISPIN

Non, Monsieur, vous me dites de parler, et je parle, comme vous voyez.

MADAME PATIN

L'heure est fort bonne et fort commode. Et la marquise au teint luisant, quel engagement a-t-il avec elle?

CRISPIN

Ah ! Madame ! il ne voit cette marquise que par admiration.

---

1. ROUSSEAU : sans doute un marchand de vins fins.

MADAME PATIN

Comment, par admiration?

CRISPIN

Oui, Madame. Il y a quarante ans qu'elle en avait trente, et elle n'en a présentement que trente-deux tout au plus. C'est une merveille au moins d'avoir trouvé le secret de vieillir si doucement.

MADAME PATIN

Ah ! chevalier ! votre laquais est bien instruit.

CRISPIN

Madame, je vous dis les choses en conscience.

MADAME PATIN

Il n'importe, je veux bien vous croire innocent, puisque vous tâchez de le paraître; et je vous aurais, je crois, pardonné, si je vous avais trouvé coupable.

LE CHEVALIER

Non, non, Madame, non, je ne prétends point abuser de votre indulgence. Punissez-moi, si je suis criminel. Voyez, examinez toute ma conduite. Les apparences sont terriblement contre moi, je l'avoue. Depuis deux mois entiers, je me refuse à toutes les parties de plaisir qu'on me propose ; je n'en trouve qu'à vous voir, qu'à vous aimer, qu'à vous le dire ; je vous le jure à tous moments ; je surmonte, pour vous le persuader, l'aversion naturelle que les jeunes gens du siècle ont pour le mariage, je renonce à toutes les compagnies; je romps vingt commerces des plus agréables ; je désespère peut-être les plus aimables personnes de France. Tout cela, Madame, est bien scélérat ; je suis un perfide, il est vrai ; mais, en vérité, Madame, ce n'était point à vous à vous en plaindre.

MADAME PATIN

Ah ! chevalier, que vous êtes méchant ! Je sens bien que vous me trompez, et je ne puis m'empêcher d'être trompée.

LISETTE, *à part.*

Voilà le plus impudent petit scélérat que j'aie jamais vu !

SCÈNE V : Madame PATIN, LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE, LABRIE.

Monsieur Guillemin, Madame, un notaire, demande à vous parler.

LE CHEVALIER

Ah ! il faut le renvoyer, Madame, s'il vous plaît ; je lui avais dit de venir, comme nous en étions demeurés d'accord ; mais nous n'avons pas maintenant l'esprit assez libre, pour songer à des affaires si sérieuses. Dis-lui que je le verrai demain matin.

MADAME PATIN

Non, qu'il entre, au contraire. Je serai bien aise, chevalier, de vous confondre à force de tendresse. Je veux vous croire aveuglément, je m'abandonne à votre bonne foi. Si vous êtes assez perfide pour en abuser, vous en serez d'autant plus coupable.

SCÈNE VI : Madame PATIN, LE CHEVALIER, Monsieur GUILLEMIN, LISETTE, CRISPIN.

MADAME PATIN

Approchez, Monsieur, approchez.

LE CHEVALIER

Non, Monsieur Guillemin, retournez chez vous, je vous prie. Je vous avais averti ce matin pour un contrat de mariage ; mais je ne prévois pas que la chose se fasse. Madame a changé de pensée, je suis devenu, en un moment, le plus scélérat de tous les hommes ; et parce que j'ai la réputation d'être trop aimé, je lui parais indigne de l'être.

GUILLEMIN

Comment donc, Madame? Vous avez des sentiments bien étranges.

MADAME PATIN

Passez, passez dans mon cabinet, Monsieur Guillemin ; Monsieur deviendra raisonnable. Venez, Monsieur l'emporté, venez

voir comme on vous croit indigne de la tendresse qu'on a pour vous.

LE CHEVALIER

Non, Madame, je ne veux point entrer dans toutes ces petites discussions.

MADAME PATIN

Mais il faut bien que nous convenions ensemble.

LE CHEVALIER

Et c'est justement ce que j'appréhende, et ce que je veux éviter. Je ne trouve rien de plus fatigant pour moi que des conventions, des articles... Que voudriez-vous que j'allasse faire avec Monsieur dans votre cabinet? Quoi vous dire? Qu'un jeune homme de qualité n'épouse guère une veuve de financier sans quelque avantage considérable ; que tout l'amour que j'ai pour vous ne me mettrait point à couvert des reproches qu'on me pourrait faire dans le monde, et qu'enfin, pour me justifier aux yeux de tous mes amis, il faudrait que vous parussiez m'avoir acheté de tout votre bien? Non, Madame, je ne saurais dire ces choses-là, cela n'est point de mon caractère, et j'aimerais mieux être mort que d'en avoir jamais parlé.

GUILLEMIN

Oh ! Madame, Monsieur le chevalier sait trop bien son vivre. Mais aussi, Monsieur, Madame n'ignore pas comme on fait les choses, elle vous aime, et ce sera l'amour qui dressera lui-même les articles.

MADAME PATIN

Ah ! Monsieur Guillemin, que je vous suis obligée de lui parler comme vous faites ! Oui, Monsieur le chevalier, si une donation de tout mon bien peut servir à vous témoigner ma tendresse, je suis au désespoir de n'en avoir pas mille fois davantage, pour vous prouver mille fois plus d'amour.

GUILLEMIN

Voilà ce qui s'appelle aimer, Monsieur.

LE CHEVALIER

Eh bien ! Monsieur Guillemin, puisque Madame le veut, passez dans son cabinet avec elle, dressez le contrat comme il lui plaira ; elle me paraît si raisonnable, que je signerai tout aveuglément.

GUILLEMIN

Peut-on voir un gentilhomme plus désintéressé?

MADAME PATIN

Eh ! venez, Monsieur le chevalier, venez vous-même, je vous en conjure.

LE CHEVALIER

Dispensez-m'en, Madame, je vous prie, je ne veux point que ma présence vous engage à plus que vous ne voudrez.

GUILLEMIN

Eh ! Madame, donnez-lui cette satisfaction.

SCÈNE VII : MADAME PATIN, LE CHEVALIER, MONSIEUR GUILLEMIN, LABRIE, CRISPIN, LISETTE.

LABRIE

Madame, voilà Mademoiselle votre nièce qui vous demande.

MADAME PATIN

Eh bien ! allez donc, chevalier : aussi bien il ne faut pas qu'elle vous voie. Mais, revenez au plus vite, au moins ; j'en serai bientôt débarrassée.

LE CHEVALIER

Je ne vous quitte que pour un moment.

MADAME PATIN

Vous rencontreriez ma nièce par là, sortez par le petit escalier.

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Courons vite chez la baronne.

MADAME PATIN

Faites entrer ma nièce.

LABRIE

La voilà, Madame.

SCÈNE VIII : MADAME PATIN, LISETTE, LUCILE, MONSIEUR GUILLEMIN.

LUCILE

Ma tante, je viens vous dire... Qui est ce Monsieur-là?

MADAME PATIN

C'est un honnête notaire, qui vient pour faire mon contrat de mariage.

LUCILE

Ah ! ma tante, qu'il en fasse un aussi pour moi ; j'ai vu le Monsieur dont je vous ai parlé, et vous ne sauriez croire avec quelle joie il a reçu la proposition que je lui ai faite. Il était ravi ; rien ne lui a paru difficile ; ses souhaits vont au delà des miens ; il a encore plus d'impatience que moi, et je venais vous en avertir.

MADAME PATIN

Eh bien, ma nièce, je vais achever mon affaire avec Monsieur, et nous songerons ensuite à la vôtre.

LISETTE, *bas.*

Et moi, j'aurai soin de les empêcher toutes deux de réussir. Il est temps que la chose éclate, et il n'y a plus de moments à perdre.

SCÈNE IX : LUCILE, LISETTE.

LUCILE

Ma pauvre Lisette, tu vois la fille du monde la plus contente ; la joie où je suis ne peut s'égaler.

LISETTE

Vous n'avez pas la mine de la garder longtemps, et si votre père vient à savoir...

LUCILE

Mon père m'a toujours recommandé de plaire à ma tante, et il n'aura rien à me dire quand il me verra faire ce qu'elle fait. Il n'y a pas de meilleur moyen d'obéir à l'un, et de gagner les bonnes grâces de l'autre.

LISETTE

Eh ! oui, oui, voilà un fort joli raisonnement. Mais, quand on vous a tant prêché de plaire à votre tante, c'était afin qu'elle épousât M. Migaud et qu'elle vous fît son héritière ; mais, en se mariant à un homme de cour, elle vous frustre de tout son bien.

LUCILE

Oui, et moi, en me mariant aussi à un homme de cour, qui est un fort gros seigneur, je n'ai que faire du bien de ma tante.

LISETTE

Et croyez-vous qu'un homme de cour puisse être riche au temps où nous sommes? Les courtisans mal aisés ne s'enrichissent point ; et ceux qui sont le plus à leur aise ne sont pas difficiles à ruiner.

LUCILE

Va, va, Lisette, le bien n'est pas ce qui me touche le plus, et pourvu qu'on m'aime, c'est assez.

LISETTE

Eh! qui vous répondra qu'on vous aime? Ces jeunes seigneurs d'aujourd'hui sont de grands fripons en matière d'amour.

LUCILE

Ah ! celui-ci n'est pas comme les autres. Il jure si amoureusement, et il a tant d'esprit, qu'il est impossible qu'il ne soit pas un fort honnête homme. Il fait des vers, au moins.

LISETTE

Ah ! puisqu'il fait des vers, il n'y a rien à dire.

LUCILE

J'ai ici un impromptu qu'il a fait pour moi. Ecoute, Lisette, et juge par là de sa tendresse et de sa sincérité.

LISETTE

Voyons.

SCÈNE X : LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LA BARONNE

Le chevalier n'est point venu chez moi ; je ne suis guère contente de l'avoir trouvé tantôt ici.

LISETTE, *à Lucile.*

Vous avez toute la mine d'avoir perdu votre impromptu?

LUCILE

Non, le voilà : tiens, lis-le toi-même.

LA BARONNE

Ah ! ah ! voici la chambrière avec une petite fille que je ne connais point. Que font-elles là? Ecoutons.

LISETTE *lit.*

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé ;
Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LA BARONNE

Qu'entends-je? Voilà, je crois, les vers que le chevalier a faits pour moi.

LUCILE

Eh bien ! qu'en dis-tu?

LA BARONNE, *arrachant les vers des mains de Lisette.*

Vous êtes bien curieuse, ma mie, et je vous trouve bien impertinente de lire des papiers qu'on a perdus chez vous. Rendez-moi mes vers, je vous prie, et...

LUCILE

Comment donc, Madame, qu'est-ce que cela signifie? Qui est cette folle, Lisette?

LA BARONNE

Quelle petite insolente est-ce là?

LISETTE

Par ma foi, cela est tout à fait drôle.

LUCILE

Rendez-moi ce papier, Madame.

LA BARONNE

Comment donc, que je vous rende ce papier? Vous êtes une plaisante petite créature, de vouloir avoir malgré moi des vers qui m'appartiennent.

LUCILE

Des vers qui vous appartiennent ! Je vous trouve admirable, Madame, et vous êtes bien en âge qu'on fasse des vers pour vous. C'est pour moi qu'ils ont été faits, et vous ferez fort bien de me les rendre.

LA BARONNE

Qui est cette petite ridicule, ma mie?

LISETTE

Ah ! ah ! Madame, servez-vous de termes moins offensants, c'est la nièce de Madame.

LA BARONNE

Quand ce serait Madame elle-même, je la trouverais fort impertinente de dérober des vers qui n'ont jamais été faits que pour moi.

LISETTE

Oh ! pour cela, entre vous le débat, s'il vous plaît.

LUCILE

Cela est bien impudent à une femme de votre âge.

LISETTE

Mademoiselle !

LA BARONNE

Cela est bien impudent à une petite fille comme vous.

LISETTE

Ah ! Madame !

LUCILE

Donnez-moi mes vers, encore une fois.

LA BARONNE

Taisez-vous, petite sotte, et ne m'échauffez pas les oreilles.

SCÈNE XI : MADAME PATIN, LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LISETTE

Ah ! par ma foi, ceci passe la raillerie ; et vous faites bien de venir mettre le holà entre deux dames qui s'allaient couper la gorge.

MADAME PATIN

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, Madame? Que vous a-t-on fait, ma nièce?

LUCILE

Faites-moi rendre mes vers, ma tante, ou Madame s'en repentira.

LA BARONNE

Châtiez l'insolence de votre nièce, ou je la châtierai moi-même.

MADAME PATIN

Doucement, doucement, Madame, s'il vous plaît. Mais quel est votre différend?

LUCILE

Comment ! ma tante, je montre à Lisette des vers qui ont été faits pour moi par la personne que vous savez, et cette Madame vient les arracher, en disant qu'ils sont faits pour elle !

MADAME PATIN

Eh bien ! pourquoi s'emporter de cette sorte? La modération ne doit-elle pas être le partage d'une jeune fille? Et quoique vous soyez persuadée que la raison est pour vous, faut-il pour cela faire la harengère comme vous faites?

LA BARONNE

Qu'est-ce à dire? La raison est pour elle? Je soutiens, moi, que ces vers sont à moi, et qu'elle a menti quand elle s'en veut faire honneur.

MADAME PATIN

Et, quand cela serait, Madame, est-il bienséant à votre âge d'en venir à ces extrémités, et ne devriez-vous pas rougir de clabauder de la sorte pour de méchants vers?

LUCILE

De méchants vers, ma tante ! Ils sont les plus jolis du monde. Lisez-les seulement, et vous verrez bien qu'ils sont faits tout exprès pour moi.

MADAME PATIN

Voyons donc, Madame, s'il vous plaît.

LA BARONNE

Non, Madame, je ne les rendrai point. Je vais vous les dire par cœur, et vous connaîtrez bien par là que votre nièce ne sait ce qu'elle dit.

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé;
Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LUCILE

Eh bien, ma tante? « *Le charmant objet...* »

MADAME PATIN

Eh bien, ma nièce, vous avez le front de soutenir que ces vers-là sont faits pour vous !

LUCILE

Oui, ma tante.

LA BARONNE

Vous voyez bien, Madame, que je ne vous fais point d'imposture, et que votre nièce n'a pas raison.

MADAME PATIN

Vous êtes toutes deux bien étranges, et nous sommes toutes trois bien dupes. Tenez, Madame.

LA BARONNE

Ah ! ce sont les tablettes que je donnai hier au chevalier.

MADAME PATIN

C'est aussi lui qui me les a laissées.

LISETTE

Voilà un fort bon incident.

LUCILE

Oh bien ! je ne connais point votre chevalier : mais j'ai vu faire les vers moi-même, et je vous ferai bien voir que je dis vrai. Adieu.

LA BARONNE

Je vais chercher le chevalier, Madame, et je le dévisagerai (1) si je le trouve.

---

1. *Dévisager* a ici le sens de rabrouer, faire une scène.

SCÈNE XII : Madame PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN

Ah ! Lisette, que je suis malheureuse ! Le chevalier est un perfide, qui trompait la baronne et moi, et c'est assurément lui-même qui cherche à tromper cette petite fille.

LISETTE

Il en tromperait mille autres sans scrupule, Madame. C'est le plus bel endroit de sa vie que de tromper.

MADAME PATIN

Je suis bien heureuse de n'avoir point encore signé le contrat Allons renvoyer le notaire. Courons chez M. Serrefort, pour conclure notre mariage avec M. Migaud, afin que je n'entende plus jamais parler de ce petit scélérat de chevalier ; et s'il vient ici, dites au portier qu'on ne le laisse point entrer.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN

Ma foi, Monsieur, je n'y comprends rien, et il y a là-dessous quelque chose que nous n'entendons ni l'un ni l'autre !

LE CHEVALIER

Tout cela ne me surprend point, Crispin.

CRISPIN

Parbleu ! cela est violent, au moins, et je ne sais comment l'entend Madame Patin ; mais peu s'en est fallu que son portier ne nous ait fermé la porte au nez.

LE CHEVALIER

Le portier est un maraud qui ne sait ce qu'il fait.

CRISPIN

Oh ! Monsieur, ce portier-là n'est point Suisse, et il nous a parlé comme un homme. Avouez-moi franchement la chose. Vous avez fait quelque bagatelle, et Madame Patin a appris de vos nouvelles, je gage.

LE CHEVALIER

Ma foi, mon pauvre ami, tu l'as deviné.

CRISPIN

Il ne faut pas être grand sorcier pour deviner cela ; et dès qu'il vous arrive quelque petit chagrin, on peut dire à coup sûr que c'est la suite de quelque sottise.

LE CHEVALIER

Maraud !

CRISPIN

Là, là, Monsieur, ne vous fâchez point, et dites-moi un peu de quelle espèce est celle-ci.

LE CHEVALIER

Ces vers de la baronne, donnés à Madame Patin, sont la cause de tout le désordre.

CRISPIN

Eh bien ! morbleu ! ne vous l'avais-je pas bien dit? La baronne et elle se sont expliquées.

LE CHEVALIER

Il s'en est encore trouvé une troisième, qu'elle ne m'a nommée qu'en la traitant de petite étourdie ; il faut que ce soit ma petite brune.

CRISPIN

Comment diable ! Est-ce qu'elle avait aussi les mêmes vers?

LE CHEVALIER

Oui, vraiment, et il y a plus de quinze jours que je n'en ai point employé d'autres.

CRISPIN

Mais, Monsieur (car il n'y a personne dans ce logis, et nous pouvons parler en assurance de vos fredaines), de qui savez-vous cette aventure, s'il vous plaît?

LE CHEVALIER

De la baronne elle-même, que j'ai trouvée dans une colère épouvantable contre moi.

CRISPIN

Cent diables ! vous avez passé un mauvais quart d'heure ; et, sauf correction, Madame la baronne est la plus méchante carogne qu'il y ait au monde.

LE CHEVALIER

D'accord ; mais nous savons, Dieu merci, l'art de la mettre à la raison.

CRISPIN

Vous êtes un fort habile homme.

LE CHEVALIER

Il n'a pas fallu grande habileté pour cela. Elle criait comme une enragée, et j'ai crié cent fois plus haut qu'elle; car il est bon quelquefois de faire le fier avec les dames.

CRISPIN

Le fier?

LE CHEVALIER

Oui, le fier ; et quand j'ai vu sa fureur un peu diminuée, je me suis justifié le mieux qu'il m'a été possible.

CRISPIN

Et elle a pris tout ce que vous lui avez dit pour de l'argent comptant?

LE CHEVALIER

Non, elle s'est emportée plus fort que jamais; et je n'ai point trouvé d'autre moyen de la réduire que de prendre un air de mépris pour elle, qui l'a piquée jusqu'au vif.

CRISPIN

Et cet air de mépris a réussi?

LE CHEVALIER

A merveille, et nous sommes meilleurs amis que nous n'avons été.

CRISPIN

La pauvre femme ! Mais ne craignez-vous rien, lorsqu'elle saura votre mariage avec Madame Patin?

LE CHEVALIER

Et que voudrais-tu que je craignisse?

CRISPIN

Que sais-je? Une femme diablesse est quelquefois pire qu'un vrai diable. Celle-ci tire un lièvre aussi sûrement qu'un homme, comme vous savez, et elle ne craindra peut-être pas plus de tuer un homme que de tirer un lièvre.

LE CHEVALIER

Nous l'adoucirons ; et comme elle ne veut qu'un mari, pour la consoler de m'avoir perdu, je te la ferai épouser, si le cœur t'en dit.

CRISPIN

Eh là ! Monsieur, ne raillons point ; elle ne perdrait peut-être pas au change, je vous en réponds.

LE CHEVALIER

Je l'entends bien ainsi, vraiment ! et, si certain dessein que j'ai dans la tête pouvait réussir, je te donnerais à choisir d'elle ou de Madame Patin.

CRISPIN

De Madame Patin? Ah ! ah ! voici quelque chose d'assez drôle.

LE CHEVALIER

Ah ! mon pauvre garçon !

CRISPIN

Ouais...

LE CHEVALIER

Je crois que je suis amoureux, Crispin ; moi qui ne croyais pas pouvoir l'être !...

CRISPIN

Amoureux ! Et de qui?

LE CHEVALIER

De cette petite créature dont je t'ai parlé.

CRISPIN

De la petite brune?

LE CHEVALIER

D'elle-même.

CRISPIN

Oh ! pour cela, le diable m'emporte si je vous comprends. Que venez-vous donc faire chez Madame Patin?

LE CHEVALIER

La ménager comme la baronne, et il faut que dans cette affaire l'une ou l'autre me rende un service considérable.

CRISPIN

Vous n'avez qu'à le leur proposer, elles le feront de grand cœur, assurément.

LE CHEVALIER

Elles le feront sans penser le faire.

CRISPIN

Mais encore, de quelle manière?

LE CHEVALIER

Ma petite brune, à ce que j'ai pu savoir, est une héritière considérable, mais d'une naissance peu proportionnée à un si gros bien.

CRISPIN

Ce n'est pas là une raison qui vous embarrasse.

LE CHEVALIER

Au contraire, c'est ce qui m'a fait prendre la résolution de l'enlever. Sa famille, après cela, sera trop heureuse que je l'épouse Je serai en lieu de sûreté cependant, et je ne l'épouserai point qu'on ne lui fasse de grands avantages.

CRISPIN

Eh ! à quoi la baronne et Madame Patin vous peuvent-elles être utiles dans cette affaire?

LE CHEVALIER

Quoi ! tu ne vois pas cela tout d'abord?

CRISPIN

Non.

LE CHEVALIER

Je ne suis pas en argent comptant, comme tu sais, et je veux que mes deux vieilles m'en fournissent à l'envi l'une de l'autre, et facilitent ainsi la conquête de ma jeune maîtresse.

CRISPIN

Tudieu ! c'est le bien prendre. Vous entendez les affaires à merveille. Mais, je vois venir Madame Patin.

LE CHEVALIER

Paix ! paix ! tu vas voir le manège que je vais faire avec celle-ci. Ah ! palsambleu ! laisse-moi rire, Crispin, laisse-moi rire ; quand j'en devrais être malade, il m'est impossible de m'en empêcher.

CRISPIN

Il faut que je me mette de la partie.

SCÈNE II : MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

MADAME PATIN

Ah ! ah ! Monsieur, vous voilà de bien bonne humeur, et je ne sais vraiment pas quel sujet vous croyez avoir de vous tant épanouir la rate !

LE CHEVALIER

Je vous demande pardon, Madame ; mais, je suis encore tout rempli de la plus plaisante chose du monde. Vous vous souvenez des vers que je vous ai tantôt donnés ?

MADAME PATIN

Oui, oui, je m'en souviens, et vous vous en souviendrez aussi, je vous assure.

LE CHEVALIER

Si je m'en souviendrai, Madame ! ils sont cause d'un incident dont j'ai pensé mourir à force de rire, et je vous jure qu'il n'y a rien de plus plaisant.

MADAME PATIN

Où en est donc le plaisant, Monsieur?

LISETTE, *bas.*

Voici quelque pièce nouvelle.

LE CHEVALIER

Le plaisant? Le plaisant, Madame, est que quatre ou cinq godelureaux se sont fait honneur de mes vers. Comme vous les avez applaudis, je les ai crus bons, et je n'ai pu m'empêcher de les dire à quelques personnes. Je vous en demande pardon, Madame, c'est le faible de la plupart des gens de qualité qui ont un peu de génie. On les a retenus, on en a fait des copies, et en moins de deux heures, ils sont devenus vaudevilles.

CRISPIN, *bas.*

L'excellent fourbe que voilà !

LISETTE, *bas.*

Où veut-il la mener avec ses vaudevilles?

MADAME PATIN, *à Lisette.*

Écoutons ce qu'il veut dire, il ne m'en fera plus si facilement accroire. (*Au chevalier.*) Eh bien, Monsieur, vous êtes bien content de voir ainsi courir vos ouvrages?

LE CHEVALIER

N'en êtes-vous pas ravie, Madame? Car enfin, puisqu'ils sont pour vous, cela vous fait plus d'honneur qu'à moi-même.

MADAME PATIN

Ah ! scélérat !

LE CHEVALIER

Notre baronne, au reste n'a pas peu contribué à les mettre en vogue. Têtebleu ! Madame, que c'est une incommode parente que cette baronne, et qu'elle me vend cher les espérances de sa succession.

LISETTE, *bas à Madame Patin.*

Le fripon ! la baronne est sa parente comme je la suis du grand Mogol.

MADAME PATIN

Écoutons jusqu'à la fin.

LE CHEVALIER

Vous ne sauriez croire jusqu'où vont les folles visions de cette vieille, et les folies qu'elle ferait dans le monde, pour peu que mes manières répondissent aux siennes.

CRISPIN, *bas.*

Cet homme-là vaut son pesant d'or.

LE CHEVALIER

J'ai passé chez elle pour lui parler de quelque argent qu'elle m'a prêté, et que je veux lui rendre, s'il vous plaît, Madame, pour en être débarrassé tout à fait.

CRISPIN

Le royal fourbe !

LE CHEVALIER

Je lui ai dit vos vers par manière de conversation : elle les a trouvés admirables. Elle me les a fait répéter jusqu'à trois fois, et j'ai été tout étonné que la vieille surannée les savait par cœur. Elle est sortie tout aussitôt, et s'en est allée apparemment de maison en maison chez toutes ses amies, faire parade de ces vers, et dire que je les avais faits pour elle.

MADAME PATIN, *à Lisette.*

S'il disait vrai, Lisette?

LISETTE, *à Madame Patin.*

Que vous êtes bonne, Madame ! Eh ! jarnonce! (1) quand il dirait vrai pour la baronne, comment se tirerait-il d'affaire pour votre nièce?

CRISPIN, *bas.*

Oh ! patience; s'il demeure court, je veux qu'on me pende !

1. *Jarnonce* ! juron villageois. On disait aussi *jarnidieu, jarnigué*, etc.

LE CHEVALIER

Mais voici bien le plus plaisant, Madame. J'ai passé aux Tuileries, où j'ai rencontré cinq ou six beaux esprits. Oui, Madame, cinq ou six, et il ne faut point que cela vous étonne. Nous vivons dans un siècle où les beaux esprits sont tout à fait communs, au moins.

MADAME PATIN

Eh bien, Monsieur?

LE CHEVALIER

Eh bien ! Madame, ils m'ont conté que le marquis des Guérets avait donné les vers en question à une petite grisette ; que l'abbé du Terrier les avait envoyés à une de ses amies ; que le chevalier Richard s'en était fait honneur pour sa maîtresse, et que deux de ces pauvres femmes s'étaient, malheureusement pour elles, trouvées avec la baronne, où il s'était passé une scène des plus divertissantes.

MADAME PATIN

Ce sont de bons sots, Monsieur, que vos beaux esprits, de plaisanter de cette aventure-là.

LISETTE, *bas.*

Bon ! elle prend la chose comme il faut.

LE CHEVALIER

Comment, Madame? Vous n'entrez donc point dans le ridicule de ces trois femmes, qui se veulent battre pour un madrigal? Et la bonne foi de ces deux pauvres abusées, et la folie de notre baronne ne vous font point pâmer de rire?

MADAME PATIN, *à Lisette.*

Je crève, et je ne sais si je me dois fâcher ou non.

LISETTE

Eh ! merci de ma vie ! pouvez-vous faire mieux, en vous fâchant contre un petit fourbe comme celui-là?

LE CHEVALIER

Vous ne riez point, Madame?

CRISPIN

Tu ne ris point, Lisette?

LE CHEVALIER

Je le vois bien, Madame, il vous fâche que des vers faits pour vous soient dans les mains de tout le monde. Je suis un indiscret, je l'avoue, de les avoir rendus publics ; je vous demande à genoux mille pardons de cette faute, Madame ; et je vous jure que l'air que j'ai fait sur ces malheureux vers n'aura pas la même destinée, et que vous serez la seule qui l'entendrez.

MADAME PATIN

Vous avez fait un air sur ces paroles, Monsieur?

LE CHEVALIER

Oui, Madame, et je vous conjure de l'écouter ; il est tout plein d'une tendresse que mon cœur ne sent que pour vous ; et je jugerai bien, par le plaisir que vous aurez à l'entendre, des sentiments où vous êtes à présent pour moi.

LISETTE, *bas.*

Le double chien la va tromper en musique.

LE CHEVALIER, *après avoir chanté tout l'air, dont il répète quelques endroits.*

Avez-vous remarqué, Madame, l'agrément de ce petit passage? (*Il chante.*) Sentez-vous bien toute la tendresse qu'il y a dans celui-ci? (*Il chante.*) Ne m'avouerez-vous pas que celui-là est bien passionné? (*Il chante encore.*) Vous ne dites rien. Ah ! Madame, vous ne m'aimez plus, puisque vous êtes insensible au chromatique dont cet air est tout rempli.

MADAME PATIN

Ah ! méchant petit homme, à quel chagrin m'avez-vous exposée !

LE CHEVALIER

Comment donc, Madame?

MADAME PATIN

J'étais une des actrices de cette scène que vous trouvez si plaisante.

LE CHEVALIER

Vous, Madame?

MADAME PATIN

Moi-même, et c'est en cet endroit qu'elle s'est passée entre la petite grisette, la baronne et moi.

LE CHEVALIER

Ah ! pour le coup, il y a pour en mourir, Madame. Oui, je sens bien que pour m'achever, vous n'avez qu'à me dire que vous me haïssez autant que je le mérite. Faites-le, Madame, je vous en conjure, et donnez-moi le plaisir de vous convaincre que je vous aime, en expirant de douleur de vous avoir offensée. (*Il se met à genoux.*)

MADAME PATIN

Levez-vous, levez-vous, Monsieur le chevalier.

CRISPIN

La pauvre femme !

LE CHEVALIER

Ah ! Madame, que je mérite peu...

MADAME PATIN

Ah ! petit cruel, à quelle extrémité avez-vous pensé porter mon dépit ! Savez-vous bien, ingrat, qu'il ne s'en faut presque rien que je ne sois la femme de Monsieur Migaud?

LE CHEVALIER

Si cela est, Madame, j'irai déchirer sa robe entre les bras même de la justice, et je me ferai la plus sanglante affaire...

MADAME PATIN

Non, non, chevalier, laissez-le en repos, le pauvre homme ne sera que trop malheureux de ne me point avoir ; mais je vous avoue qu'il m'aurait, si j'avais trouvé mon beau-frère chez lui ; heureusement il n'y était pas.

LE CHEVALIER

Ah ! je respire ! Je viens donc de l'échapper belle, Madame?

MADAME PATIN

Vous vous en seriez consolé avec la baronne.

LE CHEVALIER

Eh fi ! Madame, ne me parlez point de cela, je vous prie.

Je ne songe uniquement, je vous jure, qu'à lui donner mille pistoles que je lui dois, et qu'il faut que je lui paie incessamment : Madame, je vous en conjure.

MADAME PATIN

Si vous êtes bien véritablement dans ce dessein, j'ai de l'argent, chevalier, venez dans mon cabinet.

SCÈNE III : Madame PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN, LABRIE.

LABRIE

Voilà Monsieur Serrefort qui monte.

MADAME PATIN

Ah ! bons dieux, comment ferons-nous ? Allez attendre chez votre notaire, et me laissez Crispin pour vous faire avertir que je serai seule.

LE CHEVALIER

Demeure ici, Crispin, et attends ici l'ordre de Madame.

CRISPIN

Me donnera-t-elle les mille pistoles?

LE CHEVALIER

Tais-toi, maroufle.

MADAME PATIN

Sauvez-vous par le petit escalier, comme tantôt.

LE CHEVALIER

Adieu, Madame.

MADAME PATIN

Tiens-toi sur ce petit degré par où sort ton maître.

SCÈNE IV : Monsieur SERREFORT, Madame PATIN, LISETTE.

MONSIEUR SERREFORT

On m'a dit que vous aviez passé chez moi, Madame, et que vous m'y aviez demandé.

MADAME PATIN

On vous a dit vrai, Monsieur ; mais je n'avais nullement recommandé qu'on vous dît de venir ici

MONSIEUR SERREFORT

Cela ne fait rien, Madame, et je suis bien aise de savoir ce que vous me vouliez, outre que j'ai de mon côté quelque chose à vous communiquer touchant l'affaire de ce matin.

MADAME PATIN

Quelle affaire, Monsieur? L'affaire de ce matin? Ne m'avez-vous pas promis de me laisser en repos, et de ne plus vous en mêler?

MONSIEUR SERREFORT

Oui, Madame ; mais on nous a fait parler à Monsieur Migaud et à moi, pour le différend que vous avez eu avec cette marquise.

MADAME PATIN

Eh bien ! Monsieur, pour peu d'avance qu'elle fasse, je verrai ce que j'aurai à faire.

MONSIEUR SERREFORT

Comment, Madame, des avances? C'est à vous à en faire, s'il vous plaît ; et il n'y a point à hésiter même.

MADAME PATIN

Je ferais des avances, moi qui suis offensée? Ah ! vraiment, on voit bien que vous ne savez guère les affaires du point d'honneur.

MONSIEUR SERREFORT, *tirant un papier de sa poche.*

Voilà des articles d'accommodement que j'ai dressés. Vous verrez par là si je sais ce que c'est.

MADAME PATIN

Des articles ! des articles ! Ah ! voyons un peu ces articles, je vous prie. Cela est trop plaisant, des articles ! Vous vous êtes fait mon plénipotentiaire, à ce que je vois.

MONSIEUR SERREFORT

Voici ce que c'est, Madame.

MADAME PATIN

Écoutons ces articles. Ce sont des articles, Lisette.

MONSIEUR SERREFORT *lit.*

Premièrement, il faudra que vous vous rendiez au logis de la marquise, modestement vêtue.

MADAME PATIN

Modestement !

MONSIEUR SERREFORT

Oui, Madame, modestement. En robe cependant, mais avec une queue plus courte que celle que vous portez d'ordinaire (1).

MADAME PATIN

Oh ! pour l'article de la queue, je suis déjà sa très humble servante, et je ne rognerais pas deux doigts de ma queue, pour toutes les marquises de la terre.

MONSIEUR SERREFORT, *continuant à lire.*

Arrivée chez la marquise, vous la demanderez au laquais qui sera de garde.

MADAME PATIN

Un laquais de garde, Monsieur ! un laquais de garde ! Il semble que vous parliez de quelque officier.

MONSIEUR SERREFORT, *continuant à lire.*

Et pendant que ledit laquais ira avertir sa maîtresse que vous êtes dans l'antichambre, vous y demeurerez debout, et sans murmurer, jusqu'à ce qu'il plaise à Madame la marquise de vous faire entrer.

MADAME PATIN

Non, Monsieur Serrefort, non ; pour demeurer dans l'antichambre, je n'en ferai rien, debout surtout. Ce ne sera pas sans murmurer, cela ne se pourrait.

MONSIEUR SERREFORT

Il faudra bien que cela soit pourtant. (*Il lit.*) Quand la marquise sera visible..

---

1. La queue des robes s'allongeait avec la dignité ou les prétentions de celles qui les portaient.

MADAME PATIN

Eh fi ! Monsieur, ce n'est pas la peine d'achever.

MONSIEUR SERREFORT

Oui, Madame, mais savez-vous bien que vous n'avez point d'autre expédient pour sortir d'affaire, et que ce sont ici les dernières paroles qu'elle nous a fait porter par son écuyer?

MADAME PATIN

Par son écuyer, Monsieur, par son écuyer ! Oh ! vraiment, il faut attendre à faire cet accommodement, que j'aie un écuyer comme elle ; et quand nous agirons d'écuyer à écuyer, il ne faudra peut-être pas tant de cérémonie.

MONSIEUR SERREFORT

Comment donc, Madame, un écuyer? Etes-vous femme à écuyer, s'il vous plaît, et ne songez-vous pas...

MADAME PATIN

Tenez, Monsieur, point de contestation, je vous prie. Je n'aime pas les disputes ; et pour peu que vous m obstiniez, vous me ferez prendre des pages.

MONSIEUR SERREFORT

Ah ! je vois ce que c'est : votre entêtement continue ; il est désormais impossible de vous en corriger ; et vos manières me confirment à tous moments les avis qu'on m'a donnés.

MADAME PATIN

Comment donc, Monsieur, quels avis? Avez-vous des espions pour examiner ma conduite?

MONSIEUR SERREFORT

Morbleu ! Madame, j'en sais plus que je n'en voudrais savoir.

MADAME PATIN

Eh bien, Monsieur, tâchez de l'oublier.

MONSIEUR SERREFORT

Mais vous ne nous manquerez pas de parole impunément ; et il ne sera pas dit que vous aurez jeté ma fille dans le même déréglement d'esprit où vous êtes, et que son père l'ait souffert sans ressentiment.

MADAME PATIN

Quel discours est-ce là? Que voulez-vous dire? Suis-je une déréglée, s'il vous plaît? Écoutez, Monsieur Serrefort, vous me ferez raison des termes offensants dont vous vous servez, prenez-y garde, je vous en avertis.

MONSIEUR SERREFORT

Ecoutez, Madame Patin, il n'y a qu'un mot qui serve. Je suis bien informé que vous voulez épouser un gueux de chevalier, qui se moquera de vous dès le lendemain de vos noces. Je sais de bonne part que ma fille s'entête de quelque espèce de marquis plus gueux peut-être que votre chevalier. Monsieur Migaud sait tout cela comme moi ; mais, nous ne demeurerons pas les bras croisés ni l'un ni l'autre, et nous vous rendrons raisonnable malgré vous-même

MADAME PATIN

Oh bien ! Monsieur Serrefort, je vous en défie. Songez à le devenir, Monsieur Serrefort ; et ne mettez pas ici les pieds que vous ne vous soyez rendu plus sage.

MONSIEUR SERREFORT

Oh ! ventrebleu ! Madame, j'y viendrai jour et nuit, de moment en moment ; et je vais si bien assiéger votre maison et la mienne, qu'il n'y entrera personne à qui je ne fasse sauter les fenêtres, pour peu qu'il ait de l'air d'un marquis ou d'un chevalier.

MADAME PATIN

Et pour moi, qui ne suis pas si méchante que vous, je vous prierai seulement de descendre l'escalier tout au plus vite, et de ne pas regarder derrière vous.

MONSIEUR SERREFORT

Adieu, Madame Patin.

MADAME PATIN

Adieu, Monsieur Serrefort.

MONSIEUR SERREFORT

Vous aurez bientôt de mes nouvelles, Madame Patin.

MADAME PATIN

Je n'en veux point apprendre, Monsieur Serrefort.

MONSIEUR SERREFORT

Adieu, Madame Patin.

MADAME PATIN

Adieu, Monsieur Serrefort.

SCÈNE V : Madame PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN

Eh, bon Dieu ! quel rage cet homme a-t-il contre moi? Quel acharnement à me persécuter, Lisette ! A-t-on jamais rien vu de plus étrange?

LISETTE

Oh ! pour cela, il devient de jour en jour plus insupportable.

MADAME PATIN

N'est-il pas vrai?

LISETTE

Parce que Monsieur le chevalier est un jeune homme assez mal dans ses affaires, et que Monsieur Serrefort prévoit qu'en l'épousant, vous allez faire un mauvais marché, il veut vous empêcher de le conclure ; cela est bien impertinent, Madame.

MADAME PATIN

Tout ce qu'il fera ne servira de rien.

LISETTE

Bon ! quand vous avez résolu quelque chose, il faut que cela passe.

MADAME PATIN

Tout ce que je crains, c'est que le chevalier ne vienne à connaître Monsieur Serrefort, et qu'il ne se dégoûte en me voyant si mal apparentée. Crispin !

SCÈNE VI : Madame PATIN, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN

Plaît-il, Madame?

MADAME PATIN

Va dire à ton maître que, pour de certaines raisons, je ne le

puis voir que sur les dix heures, et qu'il ne manque pas de venir juste à cette heure-là.

CRISPIN

N'avez-vous que cela à lui faire savoir, Madame?

MADAME PATIN

Non, va vite, j'ai peur qu'il ne s'impatiente.

CRISPIN

Il me semble, Madame, qu'il serait à propos qu'il rendît au plus tôt à Madame la baronne ces mille pistoles dont il vous à parlé.

MADAME PATIN

J'aurai soin de les lui tenir toutes prêtes.

CRISPIN.

J'aurai soin de les lui porter, si vous voulez.

MADAME PATIN

Dis-lui bien que je vais penser à lui jusqu'à ce que je le voie

CRISPIN

Je le lui dirai, Madame.

SCÈNE VII : CRISPIN, *seul.*

Oh ! çà, puisque je n'ai point d'argent à porter à mon maître, ce que j'ai à lui dire n'est pas si pressé. Réfléchissons un peu sur l'état présent de nos affaires. Voilà Monsieur le chevalier de Villefontaine en train d'attraper mille pistoles à Madame Patin et autant à la vieille baronne ; il n'y à pas grand mal à ces deux articles. Mais c'est pour enlever une petite fille ; il y a quelque chose à dire à celui-là. La justice se mêlera infailliblement de cette affaire, et il lui faudra quelqu'un à pendre. Monsieur le chevalier se tirera d'intrigue, et vous verrez que je serai pendu pour la forme. Cela ne vaudrait pas le diable, et je crois que le plus sûr est de ne me point mêler de tout cela, et de tirer adroitement mon épingle du jeu. Que sait-on? Il m'arrivera peut-être d'un autre côté quelque bonne fortune, à quoi je ne m'attends pas. S'il était vrai que Madame la baronne ne

voulût qu'un mari, je serais son fait aussi bien qu'un autre, elle pourrait bien m'épouser par dépit. Il arrive tous les jours des choses moins faisables que celles-là, et je ne serais pas le premier laquais qui aurait coupé l'herbe sous le pied à son maître., Allons faire savoir au mien ce que Madame Patin m'a dit de lui dire ; et selon la part qu'il me fera des mille pistoles, je verrai ce que j'aurai à faire.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : Monsieur SERREFORT, LISETTE.

MONSIEUR SERREFORT

Ne crains rien, ma pauvre Lisette, ne crains rien. Madame Patin ne saura pas que l'avis est venu de toi.

LISETTE

Au moins, Monsieur, vous savez bien que ma petite fortune dépend d'elle en quelque façon ; et si ce n'était que vous donnez des commissions à mon père, à mon cousin, et à celui qui veut m'épouser, je ne trahirais pas ma maîtresse pour vous faire plaisir.

MONSIEUR SERREFORT

Comment? Sais-tu bien que c'est le plus grand service que tu lui puisses rendre, que de détourner ce mariage?

LISETTE

J'ai toujours travaillé pour cela, autant qu'il m'était possible. Dans les commencements, j'ai cru qu'elle se moquait ; mais quand j'ai vu que c'était tout de bon, j'ai couru vous avertir.

MONSIEUR SERREFORT

Tu as parfaitement bien fait.

LISETTE

La partie est faite pour cinq heures du matin. Madame est dans son cabinet, qui compte de l'argent, dont Monsieur le chevalier lui a dit avoir affaire ; et il viendra dans une petite demi-heure, avec son notaire : c'est l'ordre de Madame.

MONSIEUR SERREFORT

La malheureuse !

LISETTE

Ils seront bien surpris tous deux de vous voir à leurs noces sans en avoir été prié?

MONSIEUR SERREFORT

Ils ne s'y attendent guère.

LISETTE

Vous n'êtes pas le seul obstacle que j'ai préparé à leurs desseins.

MONSIEUR SERREFORT

Comment donc? Qu'as-tu fait encore?

LISETTE

Il y a une vieille plaideuse de par le monde, qui est aussi amoureuse du chevalier que Madame votre belle-sœur, pour le moins. Je l'ai fait avertir par un solliciteur de procès, qui est mon compère, de tout ce qui se prépare ici, et je répondrais bien qu'elle ne manquera pas de se trouver aux fiançailles.

MONSIEUR SERREFORT

Cela est fort bien imaginé.

LISETTE

Pour vous, il faut, s'il vous plaît, que vous demeuriez quelque temps caché dans ma chambre, et je vous avertirai quand ils seront avec le notaire.

MONSIEUR SERREFORT

C'est bien dit. Oh ! ventrebleu ! ma pendarde de belle-sœur n'est pas encore où elle s'imagine !

LISETTE

Elle fait de grands projets pour votre satisfaction, et il ne tiendra pas à elle que Mademoiselle votre fille ne suive l'exemple qu'elle prétend lui donner. J'en ai déjà dit tantôt un mot à Monsieur Migaud.

MONSIEUR SERREFORT

Ah ! la double enragée ! C'est donc elle qui a donné à ma fille

la connaissance d'un petit godelureau que j'ai trouvé chez moi un moment avant que tu ne vinsses.

LISETTE

Non, mais c'est elle qui lui conseille de vous donner un gendre à sa fantaisie, sans se mettre en peine qu'il soit à la vôtre.

MONSIEUR SERREFORT

La misérable !

LISETTE

Et je ne répondrais pas trop que Mademoiselle Lucile n'eût un fort grand penchant à suivre les bons conseils de sa tante.

MONSIEUR SERREFORT

J'y donnerai bon ordre. C'est une peste dans une famille bourgeoise qu'une Madame Patin.

LISETTE

Je crois que je l'entends. Voilà la clef de ma chambre, allez vous y enfermer au plus vite, et tâchez de ne vous point ennuyer. (*Bas.*) Monsieur Serrefort verra peut-être ce soir plus d'incidents qu'il ne s'imagine.

SCÈNE II : MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN

Le chevalier n'est point encore venu, Lisette? N'a-t-il pas envoyé?

LISETTE

Non, Madame.

MADAME PATIN

Je suis dans une étrange impatience.

LISETTE

Il n'est pas temps de vous impatienter encore, Madame. Neuf heures viennent de sonner, et vous avez fait dire à Monsieur le chevalier de ne venir ici qu'à dix.

MADAME PATIN

Ce vilain Monsieur Serrefort est cause de cela. Sans cet animal,

le chevalier serait ici à l'heure qu'il est, et il n'aurait pas le temps de me faire quelque perfidie.

LISETTE

Oh ! par ma foi, Madame, je ne m'accommoderais guère, pour moi, d'un homme comme Monsieur le chevalier, qu'il faudrait garder à vue. Eh ! mort de ma vie, vous êtes toujours sur des épines !

MADAME PATIN

Quand nous serons une fois mariés, Lisette, je ne craindrai pas tant ; mais jusque-là le chevalier me paraît si aimable, que je meurs de peur qu'on ne me l'enlève.

LISETTE, *bas.*

Le beau joyau pour en être si fort éprise.

MADAME PATIN

N'a-t-on point eu de nouvelles de ma nièce?

LISETTE

Non, Madame.

MADAME PATIN

Je voudrais bien qu'elle fût ici avec son amant, et qu'on les pût marier aussi cette nuit.

LISETTE

Oui, Madame?

MADAME PATIN

Oui, vraiment ; et je ne sais ce qui me fera le plus de plaisir, d'épouser le chevalier, ou de désespérer Monsieur Serrefort.

LISETTE

La bonne personne !

MADAME PATIN

Il se mangerait les pouces de rage. Mais qu'est-ce que ceci? La baronne à l'heure qu'il est ! Eh ! grand Dieu, n'en serais-je jamais défaite?

SCÈNE III : LA BARONNE, MADAME PATIN, LISETTE, JASMIN.

LA BARONNE

Bonsoir, Madame.

MADAME PATIN

Madame, je suis votre servante.

LISETTE, *bas.*

Bon! voici déjà la baronne.

LA BARONNE

Vous voilà bien seule, Madame ; où est donc Monsieur le chevalier?

MADAME PATIN

Monsieur le chevalier, Madame? Monsieur le chevalier n'est pas toujours chez moi ; et si c'est lui que vous cherchez...

LA BARONNE

Non pas, Madame, et ce n'est qu'à vous que j'ai affaire.

MADAME PATIN

Au moins, Madame, il n'est pas heure de solliciter.

LA BARONNE

Oh ! vraiment, ma pauvre Madame, ce ne sont pas mes procès qui m'occupent à présent, et j'ai bien autre chose en tête. (*A Lisette.*) Oh ! ça, ça, détalez, s'il vous plaît, ma mie, et allez voir là dehors si j'y suis.

MADAME PATIN

Comment donc? Que veut-elle dire? Lisette, ne me quittez pas.

LA BARONNE

Poltronne ! vous avez peur.

MADAME PATIN

Quel est votre dessein, Madame?

LA BARONNE

Approchez, Jasmin, approchez.

MADAME PATIN

Ah ! bons dieux ! des épées, Madame ! venez-vous ici pour m'assassiner? (1)

LISETTE

Vraiment, cela passe raillerie, Madame.

LA BARONNE

Otez-vous de là, vous, ma mie, que je ne vous donne sur les oreilles. Et vous, Madame, choisissez de ces deux épées laquelle vous voulez.

MADAME PATIN

Moi, Madame, prendre une épée ! Et pourquoi, s'il vous plaît?

LA BARONNE

Pour me tuer, si vous le pouvez.

MADAME PATIN

Moi ! je ne veux tuer personne.

LA BARONNE

Mais, je vous veux tuer, moi.

MADAME PATIN

Eh ! bon Dieu ! que vous ai-je fait pour vous donner de si méchantes intentions?

LA BARONNE

Ce que vous m'avez fait, Madame? ce que vous m'avez fait?

MADAME PATIN

Lisette, prenez garde à moi.

LISETTE

Oui, Madame.

LA BARONNE

Allons, allons, point tant de raisonnements, ma bonne amie. Vous m'enlevez le chevalier, il est à moi, ce chevalier, aussi bien que mon moulin, et c'est une grâce que je vous fais de vouloir bien voir à qui il demeurera.

---

1. Dancourt, qui exploitait l'actualité, s'est inspiré pour cette scène de l'aventure de deux dames qui se disputèrent à l'épée les bonnes grâces d'un même homme.

MADAME PATIN

Quoi ! Madame, c'est Monsieur le chevalier qui vous fait tourner la cervelle?

LA BARONNE

Oui, Madame, et il faut me le céder, ou mourir.

LISETTE

Voilà une vigoureuse femme, au moins.

LA BARONNE

Voyez, renoncez à toutes les prétentions que vous avez sur lui, et je vous donne la vie.

MADAME PATIN

Quelle étrange femme, Lisette ! et comment pouvoir m'en débarrasser?

LA BARONNE

Oh ! jour de Dieu ! c'est trop barguigner. Allons, Madame, point de quartier.

MADAME PATIN

Ah! je suis morte. Au voleur ! à l'aide ! on m'assassine !

LISETTE

Madame, vous n'y songez pas. Grâce, grâce, Madame.

LA BARONNE

Ame basse !

MADAME PATIN

Holà, Jasmin, Labrie, Lafleur, Lajonquille, Lapensée, mes laquais, mon portier, mon cocher, holà !

LISETTE

Eh ! paix, Madame ! Quel vacarme faites-vous là?

LE COCHER

Qu'est-ce qui gn'ya, Madame? Morguenne à qui en avez-vous? Comme vous gueulez !

MADAME PATIN

Ah ! mes enfants ! jetez-moi Madame par les fenêtres, je vous en prie.

LA BARONNE

Merci de ma vie ! Le premier qui avance, je lui donnerai de ces deux épées dans le ventre.

MADAME PATIN

Eh bien, là! Madame la baronne, descendez par la montée, on vous le permet ; mais, dépêchez-vous.

LA BARONNE

Malheureuse petite bourgeoise ! refuser l'honneur de se mesurer avec une baronne !

LISETTE

Ne faites pas de bruit davantage, Madame.

LA BARONNE

Elle veut devenir femme de qualité, et elle n'oserait tirer l'épée ! Merci de ma vie ! je m'en vais chercher le chevalier, et s'il ne change de sentiment, ce sera à moi qu'il aura affaire.

LISETTE

Eh ! Madame !

SCÈNE IV : MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN

Eh ! laisse-la faire, Lisette ! J'aime bien mieux qu'elle aille le chercher, que non pas qu'elle l'attende chez moi.

LISETTE

Vous avez raison ; mais, Madame, entre vous et moi, je crains bien que cette baronne-là ne vous joue quelque mauvais tour.

MADALE PATIN

Va, va, il n'y a rien à craindre, et quand le chevalier sera mon mari, il me mettra à couvert des emportements de cette folle. Elle est si furieusement emportée, oui ; et je crois que si je n'avais pas appelé du secours, elle nous aurait fait un mauvais parti à l'une et à l'autre.

LISETTE

Je le crois vraiment. Et savez-vous bien, Madame, qu'il

n'y a rien au monde de si dangereux qu'une vieille amoureuse? Je m'étonne que vous ayez été si pacifique.

MADAME PATIN

J'ai eu peur d'abord, je te l'avoue.

LISETTE

On en prendrait à moins.

MADAME PATIN

Et je n'en suis pas encore bien remise.

SCÈNE V : MADAME PATIN, LUCILE, LISETTE

LUCILE

Ah ! ma tante, je viens d'avoir une belle frayeur !

MADAME PATIN, *à Lisette.*

Elle a rencontré la baronne.

LUCILE

Je viens implorer votre protection, ma tante, et vous demander un asile contre la violence et les injustices de mon père.

MADAME PATIN

Comment donc, ma nièce, que vous a-t-il fait?

LISETTE, *bas.*

Qu'est-ce que ceci?

LUCILE

Ah ! ma tante, qu'on est malheureuse d'être fille d'un père comme celui-là !

MADAME PATIN

Mais encore, qu'y a-t-il de nouveau? Qu'est-il arrivé?

LUCILE

Eh ! ne le devinez-vous pas, ma tante? Il a trouvé au logis ce Monsieur qui m'aime. Marton, la fille de chambre de ma mère, l'avait fait entrer par la porte du jardin.

MADAME PATIN

Eh bien ! ma nièce, qu'a fait votre père?

LUCILE

Il ma donné deux soufflets, ma tante, et il a traité ce pauvre garçon de la manière la plus incivile.

LISETTE

Cela est bien malhonnête.

MADAME PATIN

Il ne l'a pas frappé peut-être?

LUCILE

Je crois qu'il n'a pas osé ; mais ce qui me fâche le plus, c'est que mon père m'a donné ces deux soufflets devant lui.

MADAME PATIN

Le brutal !

LUCILE

Cela me tient au cœur, voyez-vous, et j'ai bien résolu de m'en venger.

MADAME PATIN

Eh bien, ma nièce, qu'est-ce que je puis faire pour vous?

LUCILE

J'aurais besoin d'un bon conseil, ma tante.

MADAME PATIN

Mais encore?

LUCILE

Ce Monsieur m'a priée de trouver bon qu'il m'enlevât. Conseillez-moi d'y consentir, ma tante, vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

MADAME PATIN

Si je vous le conseillerai, ma nièce ! Il ne faut pas manquer cette affaire, faute de résolution. Où est-il à présent?

LUCILE

Il est allé prendre deux mille pistoles chez son intendant, et il doit se rendre dans son carrosse à la place des Victoires, où j'ai laissé Marton pour l'attendre, et pour me venir dire quand il y sera.

LISETTE, *bas.*

La partie n'est pas mal liée ; mais, il ne sera pourtant pas difficile à Monsieur Serrefort de la rompre.

MADAME PATIN

Voici ce qu'il y a à faire, ma nièce. Dès que votre amant sera au rendez-vous, il faut qu'il vienne ici, je serai bien aise de le voir ; je ferai mettre six chevaux à mon carrosse, et vous irez ensemble à une maison de campagne, où je répondrais bien qu'on n'ira pas vous chercher.

LUCILE

Ah ! ma bonne tante, que je vous ai d'obligation ! Mais, il faudrait envoyer quelqu'un dire à Marton de l'amener.

MADAME PATIN

Envoyez-y un laquais, Lisette.

LISETTE

Oui, Madame. (*Bas.*) Je vais l'envoyer chez Monsieur Migaud, la fête ne serait pas bonne sans lui.

LUCILE

Au moins, ma tante, ce n'est que par votre conseil que je me laisse enlever ; et je me garderais bien de m'engager dans une démarche comme celle-là, si vous n'étiez la première à l'approuver.

MADAME PATIN

Allez, allez, quand (1) vous ne prendrez que de mes leçons vous n'aurez rien à vous reprocher.

SCÈNE VI : LE CHEVALIER, CRISPIN, MADAME PATIN, LUCILE.

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Dès que j'aurai les mille pistoles, je ne ferai pas grand séjour chez Madame Patin.

1. *Quand* : tant que.

LUCILE, *au chevalier.*

Ah ! Monsieur, vous voilà. Qui vous a déjà dit que j'étais ici?

LE CHEVALIER

Ah ! Crispin, quel incident ! c'est ma petite brune.

CRISPIN

Comment, morbleu ! la petite brune?

LUCILE

Voilà ma tante, Monsieur, dont je vous ai toujours dit tant de bien.

LE CHEVALIER

Sa tante?

CRISPIN

Aïe ! Aïe ! Aïe ! ceci ne vaut pas le diable !

LE CHEVALIER

Mademoiselle, j'ai l'honneur...

MADAME PATIN

Qu'est-ce que cela signifie, ma nièce?

LUCILE

Monsieur est la personne dont je vous ai parlé.

LE CHEVALIER

Oui, Madame, j'avais prié Mademoiselle votre nièce de...

MADAME PATIN

Quoi ! Monsieur, il est donc vrai que vous êtes le plus fourbe de tous les hommes?

LUCILE

Ah ! ma tante, que dites-vous là? Vous me trahissez, ma tante : vous me dites de le faire venir, et vous le querellez quand il est venu.

MADAME PATIN

Ah ! ma pauvre nièce, quelle aventure !

LE CHEVALIER

Crispin?

CRISPIN

L'affaire est épineuse.

LUCILE

Je n'y comprends rien, ma tante, en vérité.

MADAME PATIN

Scélérat !

LUCILE

Mais, ma tante...

CRISPIN

Sortons d'ici, Monsieur, c'est le plus sûr.

MADAME PATIN

Voir constamment disposer toutes choses pour m'épouser, et se proposer le même jour d'enlever ma nièce !

LUCILE

Quoi, ma tante...

MADAME PATIN

Oui, mon enfant, voilà l'oncle que je voulais vous donner

LUCILE

Ah ! perfide !

CRISPIN

Monsieur, encore une fois, sortons.

LE CHEVALIER

Tais-toi.

CRISPIN

Oh ! parbleu, je voudrais bien, pour la rareté du fait, qu'il se tirât d'intrigue.

LUCILE

Que vous avais-je fait, Monsieur, pour me vouloir tromper si cruellement?

MADAME PATIN

Pourquoi nous choisissais-tu l'une et l'autre pour l'objet de tes perfidies?

LUCILE

Répondez, Monsieur, répondez.

MADAME PATIN

Parle, parle, perfide.

LE CHEVALIER

Eh ! que diantre voulez-vous que je vous dise, Mesdames? Quand je me donnerais à tous les diables, pourrais-je vous persuader que ce que vous voyez n'est pas? Mais, à prendre les choses au pied de la lettre, suis-je si coupable que vous vous l'imaginez, et est-ce ma faute si nous nous rencontrons tous les trois ici ?

MADAME PATIN

Tu crois tourner cette affaire en plaisanterie?

LE CHEVALIER

Je ne plaisante point, Madame, le diable m'emporte! et je vous parle de mon plus grand sérieux. Pouvais-je deviner que vous êtes la tante de Mademoiselle et que Mademoiselle est votre nièce?

CRISPIN, *bas.*

Diable ! si nous avions su cela, nous aurions pris d'autres mesures !

LE CHEVALIER

Si vous ne vous étiez point connues, vous ne vous seriez point fait de confidence l'une à l'autre, et nous n'aurions point à présent l'éclaircissement qui vous met si fort en colère.

LUCILE

Eh ! seriez-vous pour cela moins coupable? En serions-nous moins trompées? et pouvez-vous jamais vous laver d'un procédé si malhonnête?

LE CHEVALIER

Mettez-vous à ma place, de grâce, et voyez si j'ai tort. J'ai de la qualité, de l'ambition, et peu de bien. Une veuve des plus

aimables, et qui m'aime tendrement, me tend les bras. Irai-je faire le héros de roman, et refuserais-je quarante mille livres de rente qu'elle me jette à la tête?

MADAME PATIN

Eh ! pourquoi donc, perfide, puisque tu trouves avec moi tous ces avantages, deviens-tu amoureux de ma nièce?

LE CHEVALIER

Oh ! pour cela, Madame, regardez-la bien. Sa vue vous en dira plus que je ne pourrais vous en dire.

CRISPIN

Je commence à croire qu'il en sortira à son honneur ; quand les dames querellent longtemps, elles ont envie de se raccommoder.

LE CHEVALIER

Je trouve en mon chemin une jeune personne, toute des plus belles et des mieux faites. Je ne lui suis pas indifférent. Peut-on être insensible, Madame, et se trouve-t-il des cœurs dans le monde qui puissent résister à tant de charmes?

CRISPIN

Il aura raison, à la fin.

MADAME PATIN, *à Lucile.*

Ah ! petite coquette, ce sont vos minauderies qui m'ont enlevé le cœur du chevalier. Je ne vous le pardonnerai de ma vie.

LUCILE

Oui, ma tante ! il n'aimerait que moi sans vos quarante mille livres de rente. C'est moi qui ne vous le pardonnerai pas.

LE CHEVALIER

Oh ! Mesdames, il ne faut point vous brouiller pour une bagatelle ; et s'il est vrai que vous m'aimiez autant qu'il m'est doux de le croire, que celle qui a le plus envie de me persuader, fasse un effort sur elle-même, et me cède à l'autre. Je vous assure que l'infortunée qui ne m'aura point, ne sera pas la plus malheureuse.

MADAME PATIN

Je t'aime à la fureur, scélérat ; mais j'aimerais mieux que ma nièce fût morte que de la voir jamais à toi.

LUCILE

Je défie tout le monde ensemble d'aimer autant que je vous aime ; mais, pour vous voir le mari de ma tante, c'est ce que je ne souffrirai pas.

CRISPIN

Voilà l'affaire dans sa crise.

LUCILE

Ah ! ma tante, voilà mon père que j'entends.

MADAME PATIN

Cachez-vous vite, Monsieur le chevalier.

SCÈNE VII : MONSIEUR SERREFORT, MADAME PATIN, LUCILE, LE CHEVALIER, CRISPIN.

MONSIEUR SERREFORT, *au chevalier.*

Non, non, Monsieur, il n'est pas besoin de vous cacher. Ah ! ah ! Madame ma belle-sœur, c'est donc là ce Monsieur le chevalier que vous voulez épouser.

MADAME PATIN

Oui, Monsieur, et c'est ce même chevalier que Mademoiselle votre fille court (1) aux Tuileries, et qui, sans moi, serait peut-être votre gendre à l'heure qu'il est.

MONSIEUR SERREFORT

Que vois-je? C'est le même homme que j'ai trouvé chez moi !

LE CHEVALIER

Nous sommes heureux à nous rencontrer, comme vous voyez.

MONSIEUR SERREFORT

Quoi ! Monsieur, en même jour, vouloir épouser ma sœur et ma fille? C'est avoir bien la rage d'épouser pour me persécuter !

---

1. *Courir quelqu'un* : fréquenter assidûment.

LE CHEVALIER

Moi, Monsieur, au contraire ; et pour vous faire voir que je veux être de vos amis, avantagez de ces deux dames celle que vous haïssez, et j'en ferai ma femme tout aussitôt.

MONSIEUR SERREFORT

Qu'est-ce à dire cela? Oh ! je ne prétends pas que vous épousiez ni l'une ni l'autre.

SCÈNE VIII : MONSIEUR MIGAUD, MONSIEUR SERREFORT, MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LUCILE, CRISPIN, LISETTE.

MONSIEUR MIGAUD, *à Madame Patin.*

Un de vos laquais, Madame, vient de m'avertir avec empressement que vous me vouliez parler de quelque chose, je n'ai point perdu de temps.

MADAME PATIN

Oui, Monsieur, il semble que mon laquais ait deviné ma pensée, et vous venez tout à propos pour profiter de mon dépit.

MONSIEUR MIGAUD

Comment donc, Madame?

MADAME PATIN

Voilà ma main, Monsieur ; et, dès demain, je vous épouse, pourvu qu'en même temps Monsieur votre fils épouse ma nièce,

MONSIEUR MIGAUD

Ah ! Madame, que cette condition me fait plaisir !

MONSIEUR SERREFORT

C'est moi qui vous réponds de cet article, et ma fille, je crois, n'aura pas l'audace de résister à mes volontés.

LUCILE

Dans le désespoir où je suis, mon père, je ferai tout ce que vous voudrez.

MADAME PATIN, *au chevalier.*

Tu n'épouseras pas ma nièce, perfide !

LUCILE, *au chevalier.*

Vous ne serez jamais le mari de ma tante, pourtant.

CRISPIN

Adieu donc, Mesdames, jusqu'au revoir. Eh bien! Monsieur, ne ferez-vous pas quelque petit air sur cette aventure-là? Une chanson à propos raccommode quelquefois bien des choses, comme vous savez.

LE CHEVALIER

Il n'y a que les mille pistoles de Madame Patin que je regrette en tout ceci. Allons retrouver la baronne, et continuons de la ménager jusqu'à ce qu'il me vienne quelque meilleure fortune.

LA MAISON DE CAMPAGNE

Comédie en un acte, en prose

Représentée pour la première fois le 27 janvier 1688.

PERSONNAGES

M. BERNARD.
MADAME BERNARD.
MARIANNE, fille de M. Bernard.
ÉRASTE, amant de Marianne.
LA FLÈCHE, valet d'Éraste.
DORANTE, frère de Marianne.
LISETTE, suivante de Marianne.
LE MARQUIS, gascon.
LE BARON, ami du Marquis.
THIBAUT, portier de M. Bernard.
M. GRIFFARD, ami de M. Bernard.
NICOLE, cuisinière de M. Bernard.
TROIS HOBEREAUX.
UN SOLDAT.
UN COUSIN de M. Bernard.
UNE COUSINE de M. Bernard.

La scène est dans la maison de campagne de M. Bernard.

NOTICE

CETTE *courte comédie fut représentée le 27 janvier* 1688. *Me Bernard, notaire aux goûts bourgeois, a acheté une maison de campagne près Paris pour y vivre tranquille et y planter ses choux. Il a compté sans sa femme qui, telle dame Patin, du* Chevalier à la mode *est hantée des idées mondaines de noblesse et de luxe. Attirée et encouragée par elle, toute la séquelle des intimes et des hobereaux voisins vient s'abattre sur la maison de campagne. On leur fait grand'chère et bon feu. M. Bernard enrage. Exaspéré par le sans-gêne de ces écornifleurs, le malheureux propriétaire se refuse à entretenir les chemins afin de rendre sa maison plus difficile à aborder; mais il n'aboutit qu'à recueillir obligatoirement chez lui par-dessus le marché les gens qui se sont blessés en tombant dans les ornières du village.*

*De guerre lasse, il se décide à jouer aux importuns visiteurs un tour de maître Gonin; il imagine d'aller suspendre à sa porte une vieille épée et un bouchon. Ainsi sa maison se trouvera-t-elle transformée en une hostellerie, à l'enseigne de l'*Épée royale ! *Lui-même prend le tablier d'aubergiste. Les parasites, compagnons de liesse du fils de la maison, se présentent; leur appétit menace de mettre à sec la cuisine et l'office. L'aubergiste s'empresse à leur rencontre, donne le prix de ses chambres, le menu de ses repas, et, — cependant que sa femme et son fils enragent d'humiliation, — les convie à la table d'hôte. Tous aussitôt de déguerpir, sans demander leur reste.*

Pourtant le jeune Eraste — neveu que M. Bernard avait mis à la porte au début de l'histoire — et qui, en qualité de cousin, est épris de l'aimable Marianne, Eraste profite du stratagème de son oncle. La maison est devenue une auberge? C'est bien, il y descend. Il paiera la note de l'hostelier. Et tôt après avoir loué un gîte, Eraste s'établit définitivement dans la famille.

Cette intrigue fort simple, mais ingénieuse néanmoins avec ses deux revirements, lestement troussée, est agrémentée encore

de plusieurs traits de mœurs spirituellement observés et placés dans un dialogue plein de verve et d'entrain. Cet excellent vaudeville — cette dancourade *— est un modèle du genre. M. Victorien Sardou, qui n'ignorait pas notre auteur, lui a emprunté quelques inspirations pour le traitement de sa pièce*: Nos Intimes.

Aujourd'hui en effet, tout comme au dix-septième siècle, le citadin fatigué qui va chercher loin des villes une retraite et la solitude, apprend vite à ses dépens que sa maison de campagne reste bon gré mal gré l'inévitable rendez-vous de trop nombreux amis qu'on n'attend plus.

ÉDITION

La Maison de campagne, à Paris, chez la Veuve Le Gontier, 1691. — Une imitation, en hollandais, par Abraham de Wit le jeune, parut en 1697. — Une adaptation anglaise, par Van Brugh, en 1730.

LA MAISON DE CAMPAGNE

1688

SCÈNE PREMIÈRE :
ÉRASTE, LA FLÈCHE, LISETTE.

LISETTE

Encore une fois, Monsieur, si vous avez quelque considération pour elle, retournez à Paris, et qu'on ne vous voie point ici.

ÉRASTE

Ma pauvre Lisette, que je lui parle un moment, que je la voie seulement, je t'en conjure !

LISETTE

Mais vous êtes le maître : vous voilà dans le logis, il ne tient qu'à vous d'y demeurer. Je crois même que si Marianne vous y savait, elle aurait peut-être autant d'empressement de vous voir et de vous parler, que vous en témoignez vous-même.

ÉRASTE

Et pourquoi donc ne veux-tu pas nous donner cette satisfaction à l'un et à l'autre?

LISETTE

C'est que j'en sais les conséquences. Dès que vous serez ensemble, vous ne pourrez vous résoudre à vous quitter. Quelqu'un vous surprendra, et où en serons-nous, s'il vous plaît?

LA FLÈCHE

Eh bien ! quand on nous surprendra, nous jettera-t-on par les fenêtres?

LISETTE

Non : mais on me mettra à la porte, et on enverra Marianne dans un couvent.

ÉRASTE

Et n'y serait-elle pas moins gênée que dans la maison de son père?

LISETTE

Oh ! vraiment, non, elle n'y serait pas moins gênée. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un couvent pour une grande fille qui a coutume d'être dans le monde?

ÉRASTE

Mais ne suis-je pas bien malheureux ! Ce logis est ouvert à tout le monde, et je suis peut-être le seul à qui il n'est pas permis d'y venir librement.

LISETTE

C'est que vous êtes un épouseur, vous, et que Monsieur Bernard ne veut point de gens qui épousent.

LA FLÈCHE

Et que veut-il donc, de par tous les diables?

LISETTE

Ce qu'il veut? C'est un ladre, qui veut garder sa fille et son argent pour lui.

LA FLÈCHE

Oh ! il veut... il veut, nous ne voulons pas, nous. Pour l'argent, passe; mais pour la fille, si elle voulait prendre de mes almanachs (1), je défierais bien un régiment de pères de la garder.

LISETTE

Elle n'en prendra pas, je t'en réponds.

LA FLÈCHE

Tant pis ! nous ne venons pourtant ici que pour cela, mon maître et moi ; et si vous faisiez bien l'une et l'autre, sans tant faire de façons, il enlèverait ta maîtresse, je t'enlèverais, moi ; ce serait justement partie carrée, et nous vous ferions voir du pays, je t'en réponds.

LISETTE

Quoi ! mort de ma vie ! vous seriez assez hardis de vous jouer

1. *Prendre de mes almanachs* : consentir à mes fantaisies.

à la justice et d'enlever la fille d'un gentilhomme de robe? Et toi, maroufle, tu as l'effronterie de me proposer...

LA FLÈCHE

Oh ! oh ! tu vas faire la dragonne de vertu, comme à ton ordinaire ! Fais-nous parler à ta maîtresse, elle sera peut-être plus raisonnable.

ÉRASTE

Mais, est-il possible, Lisette, que son frère ne soit point ici? Il est de mes intimes, et malgré l'entêtement de son père...

LISETTE

Je vous ai déjà dit qu'il y a trois jours qu'il est à la chasse avec de ses amis ; il ne fait guère d'ordures au logis, vraiment et ce n'est pas sa fille seule que notre vieil avaricieux fait enrager. Il n'y a personne qui ne se sente de sa mauvaise humeur, Sa femme même a bien de la peine à le mettre à la raison. Il ne veut voir personne chez lui. Ce serait lui arracher l'âme que de tuer un lapin dans sa garenne ; et il se désespère autant de fois qu'il voit à sa table quelque personne d'extraordinaire.

ÉRASTE

Vous vous ennuyez donc furieusement ici ?

LISETTE

Pas trop ; mais le vieux pénard se désespère souvent ; car il a beau faire et beau dire, Madame sa femme va toujours son train. Le petit homme crève de dépit, et Marianne et moi pâtissons de ses chagrins. Mais, tout est perdu ; j'entends quelqu'un ; c'est lui, peut-être.

ÉRASTE

Ne pouvons-nous nous cacher quelque part?

LA FLÈCHE

Maugrebleu du sot homme, qui ne veut pas qu'on épouse sa fille !

LISETTE

Fourrez-vous tous deux sous ce degré (1), et allez-vous-en, dès qu'il n'y aura plus personne ici.

1. *Degré* : escalier.

SCÈNE II : LISETTE, MARIANNE

LISETTE

Ah ! ah ! c'est vous?

MARIANNE

Il y a une heure que je te cherche, Lisette. Ne sais-tu qui sont ces personnes qui se promènent dans le jardin, et que ma belle-mère est allée joindre?

LISETTE

Non : mais je voudrais bien que Monsieur votre père fût allé les joindre aussi.

MARIANNE

Je crois qu'il ne sera guère content de cette visite.

LISETTE

Eh ! tenez ! tenez ! En voici une dont il sera bien moins satisfait en cas qu'il la sache.

SCÈNE III : MARIANNE, ÉRASTE, LISETTE, LA FLÈCHE.

MARIANNE

Ah ! ciel !

LISETTE

Dites-vous vivement deux ou trois paroles, et je vais, moi, faire le guet, de peur d'accident.

MARIANNE

A quoi m'exposez-vous, Éraste? et que venez-vous faire ici?

ÉRASTE

J'y viens mourir, Madame, puisque vous me recevez avec tant de surprise, et que ma présence vous fait si peu de plaisir.

MARIANNE

Ah ! Éraste, elle m'en fait assez pour vous pardonner tous les chagrins qui m'arriveront, si mon père sait que je vous ai seulement parlé !

ÉRASTE

Que voulez-vous que je devienne, Madame?

MARIANNE

Que vous attendiez comme moi quelque changement favorable. J'ai une belle-mère, dont je ménage l'amitié par ma complaisance ; elle me témoigne mille bontés, que je n'en devais pas attendre, et je crois même qu'elle serait peut-être dans nos intérêts si j'avais la force de lui avouer que je vous aime.

ÉRASTE

Eh bien! Madame, nous n'avons donc rien à craindre de sa part, et votre frère est de mes amis. Sur cette confiance, ne pouvons-nous point hasarder que je demeure ici quelques jours? Je me cacherai où l'on voudra.

LA FLÈCHE

Oui ; mais aura-t-on soin de nous apporter à manger?

ÉRASTE

Eh ! tais-toi. Je vous jure, belle Marianne, qu'on ne le saura point. Dans les greniers, dans la cave, il n'importe, pourvu que je sois dans la même maison où vous êtes.

LA FLÈCHE

Cette pendarde de Lisette nous fera faire diète, je vous en avertis.

ÉRASTE

Je ne sortirai point de l'endroit où l'on m'aura mis, pourvu que je vous voie un seul moment par jour. Adorable Marianne, ne me refusez point cette grâce, je vous en conjure.

MARIANNE

Cela ne se peut, Éraste, et vous ne devriez point m'en faire la proposition.

ÉRASTE

Quoi ! vous voulez que je retourne à Paris?

LISETTE

Oui, s'il vous plaît, et tout au plus vite. Et vous, tirez (1) de ce côté, voilà votre père qui vient droit ici.

1. *Tirez* : retirez-vous.

ÉRASTE

Que voulez-vous que je fasse?

LISETTE

Que vous partiez.

MARIANNE

Demeurez dans le village ; et qu'on ne sache point que vous y êtes.

LISETTE

Détalez donc !

ÉRASTE

Pourrais-je vous voir quelquefois?

LISETTE

Non.

MARIANNE

Je ne saurais vous en répondre.

LISETTE

Dépêchez-vous donc !

ÉRASTE

M'écrirez-vous?

LISETTE

Peut-être.

MARIANNE

Si je le puis.

LISETTE

Ils n'auront jamais fait ! (1)

ÉRASTE

Si je suis seulement deux heures sans apprendre de vos nouvelles...

LISETTE

Vous ne vous en irez pas?

MARIANNE

Ne faites point d'extravagance.

LISETTE

Eh ! mort de ma vie ! voilà votre père sur nos talons.

1. *Fait* : fini.

SCÈNE IV : Monsieur BERNARD, THIBAUT.

MONSIEUR BERNARD

Ah ! bourreau, qu'as-tu fait? Et tu as l'effronterie de me le venir dire toi-même? Coquin, ne t'avais-je pas donné ordre...

THIBAUT

Eh bien ! d'accord, vous m'avez baillé ordre que je ne laississe entrer parsonne dans la maison, et votre femme m'a baillé ordre que je laississe entrer tout le monde : comment diable voulez-vous que je fasse?

MONSIEUR BERNARD

Que tu m'obéisses, traître !

THIBAUT

Eh ! morguoi ! de quoi vous boutez-vous (1) en peine? Ce n'est pas vous qu'ils demandont : c'est elle.

MONSIEUR BERNARD

Eh ! c'est par cette raison-là, maroufle...

THIBAUT

Tenez, Monsieur, j'aime mieux vous chagriner que votre femme ; et quoique vous soyais bien diable, alle est, morgué, sans comparaison, plus diable que vous, quand elle s'y met.

MONSIEUR BERNARD

Il faut pourtant que je mette ordre à tout ceci. Viens çà : parle-moi un peu. Écoute...

THIBAUT

Mais ne nous boutons donc point en colère, vous êtes toujours de mauvaise himeur !

MONSIEUR BERNARD

Qui sont ces gens qui viennent d'arriver?

THIBAUT

Oh ! ventregué ! après ceux-là, il faut tirer l'échelle, et ce

1. *Bouter* : mettre.

sont les plus belles philosomies (1) de parsonnes que j'aie jamais vues.

MONSIEUR BERNARD

Combien sont-ils?

THIBAUT

Quatre : deux gros Monsieux, qui m'ont la mène (2) d'aimer bien la joie, avec deux belles dames, qui ne la haïssont pas, je crois.

MONSIEUR BERNARD

Tu ne sais comment on les appelle?

THIBAUT

Non ; mais ils sont venus dans un biau carrosse tout doré, avec six gros chevaux, et je ne sais combien de laquais derrière.

MONSIEUR BERNARD

Et tout cet équipage est chez moi?

THIBAUT

Non ; le cocher est allé bouter (3) le carrosse sous queuque hangar, dans le village, car tous les vôtres sont pleins de jarbes(4) ; mais il ramènera les chevaux, et j'ai dit que vous aviais une belle étable où il en tiendrait plus de vingt-quatre.

MONSIEUR BERNARD

Ah ! le pendard.

THIBAUT

Vous serez, morgué, ravi d'envisager (5) ces chevaux-là ; je n'en ai jamais vu de si gros en ma vie. Ils m'ont tout l'air d'être bien nourris.

MONSIEUR BERNARD

Il n'y a pas moyen d'y résister ; et depuis que ma pendarde de femme m'a fait acheter cette maudite maison de campagne, j'y ai dépensé, en moins d'un été, mon revenu de quatre années.

---

1. *Philosomies* : pour physionomies.
2. *Mène*, pour mine.
3. *Bouter* : mettre.
4. *Jarbes* : gerbes.
5. *Envisager* : admirer.

THIBAUT

Morguoi ! vous vous divartissez bien aussi : toujours grand'-chère et biau feu ; la maison ne désemplit point, et n'an vous viant voir de partout ; jarnigué ! c'est qu'an vous aime.

MONSIEUR BERNARD

Eh ! oui, oui, l'on m'aime ! mais je voudrais bien qu'on ne m'aimât point tant.

THIBAUT

Il faut que ce soit un sort, voyez-vous : et c'ti qui vous a vendu la maison, était parguenne aussi embarrassé que vous. On l'aimait tout de même, et il ne voulait pas n'an plus qu'on l'aimît.

MONSIEUR BERNARD

Si j'avais bien su cela...

SCÈNE V : Monsieur BERNARD, THIBAUT, LISETTE.

LISETTE

Monsieur, Madame est dans le jardin avec des dames et des messieurs qui vous demandent.

MONSIEUR BERNARD

Que le diable les emporte, j'ai bien affaire de leur visite ! Eh ! qui sont-ils encore?

LISETTE

Il y a ce gros abbé, qui est si longtemps à table, et qui boit tant sans s'enivrer, avec un autre Monsieur...

MONSIEUR BERNARD

Fort bien.

THIBAUT

Je vous le disais bian, qu'il avait l'air d'un bon vivant !

LISETTE

Et puis cette jeune marquise, qui gagna l'autre jour l'argent de Madame.

MONSIEUR BERNARD

Ah ! juste ciel !

LISETTE

Elle est avec cette autre dame, qui est de si bonne humeur.

MONSIEUR BERNARD

Qui?

LISETTE

Et là, celle qui, en riant, vous cassa l'autre jour toutes ces porcelaines de Hollande, parce qu'elle disait qu'il n'en faut avoir que de fines.

THIBAUT

Cela était bouffon !

MONSIEUR BERNARD

Ne me voilà pas mal. Et comment Madame a-t-elle reçu ces gens-là?

LISETTE

Oh ! elle paraît bien fâchée contre eux.

MONSIEUR BERNARD

Oui?

LISETTE

Oui, car ils lui ont dit qu'ils ne seraient ici que huit jours.

MONSIEUR BERNARD

Comment, huit jours? Oh ! ventrebleu ! je leur ferai si mauvaise mine, qu'ils n'y seront pas longtemps. Ne dis-tu pas qu'ils sont dans le jardin?

LISETTE

Oui, Monsieur, dans la grande allée. Je vais leur dire que vous allez venir.

MONSIEUR BERNARD

Huit jours, morbleu ! huit jours ! Quatre personnes, six chevaux et un tas de valets ! Mais, ventrebleu ! faudra-t-il que j'aie des pensionnaires comme ceux-là? Qu'est-ce que c'est que ce gros coquin-ci encore?

SCÈNE VI : Monsieur BERNARD, THIBAUT, UN SOLDAT.

LE SOLDAT

C'est de la part de Monsieur votre neveu, Monsieur.

MONSIEUR BERNARD

Eh bien ! va, je lui donne le bonjour, mon enfant.

LE SOLDAT

Il viendra demain dîner avec vous, Monsieur.

MONSIEUR BERNARD

Je ne dîne point demain, j'ai des affaires.

LE SOLDAT

Voilà un faisan et quelques perdreaux qu'il vous envoie.

MONSIEUR BERNARD

Ah ! ah ! mon neveu sait mieux vivre que les autres encore. Prends ce gibier, toi, et qu'on le mette fraîchement (1).

LE SOLDAT

Il amènera deux ou trois de nos capitaines avec lui.

MONSIEUR BERNARD

Comment ! diable ! deux ou trois capitaines? Écoute, écoute, je t'avais bien dit d'abord que j'aurais demain des affaires : tiens, reprends ton gibier, mon ami, et dis à mon neveu...

LE SOLDAT

Oh ! ça ne fait rien, ils ne laisseront pas de venir. Ils s'ennuyent comme tout à ce camp, et votre maison leur vient bien à point. Allez, ils vous tiendront bonne compagnie.

MONSIEUR BERNARD

Ah ! j'enrage ! Comment, morbleu, il m'envoie un faisan et quatre perdreaux, et il m'amène cinq à six bouches à nourrir !

---

1 *Fraîchement* : au frais.

SCÈNE VII : Monsieur BERNARD, Monsieur GRIFFARD.

MONSIEUR GRIFFARD

Monsieur, je ne sais pas ce que cela veut dire ; mais si vous n'y mettez ordre, on viendra au premier jour tuer vos poules, jusque dans votre basse-cour.

MONSIEUR BERNARD

Comment donc ! que veux-tu dire?

MONSIEUR GRIFFARD

On a chassé toute la journée dans votre petit bois, et ils sont venus tirer jusque dans votre clos. Est-ce que vous n'avez pas entendu?

MONSIEUR BERNARD

Non, vraiment ; et d'où vient qu'on ne leur a point ôté leur fusil? Pourquoi ne leur pas mettre du plomb dans la cervelle?

MONSIEUR GRIFFARD

Bon ! bon ! Ils sont trois ou quatre grands escogriffes de ce camp, et Monsieur votre neveu est avec eux.

MONSIEUR BERNARD

Mon neveu, dis-tu?

MONSIEUR GRIFFARD

Oui, Monsieur.

MONSIEUR BERNARD

Ah ! le traître. Il m'envoie du gibier qui ne lui coûte guère.

MONSIEUR GRIFFARD

Vraiment, il a bon moyen de vous en envoyer ; et leurs valets en sont si chargés qu'ils ne sauraient marcher.

MONSIEUR BERNARD

Mais, ne suis-je pas bien misérable de me voir ainsi piller de tous les côtés, et d'avoir une carogne de femme qui veut encore que je fasse bonne mine, malgré que j'en aie ! Mon pauvre Monsieur Griffard...

MONSIEUR GRIFFARD

Monsieur?

MONSIEUR BERNARD

Il faut que tu m'aides à remédier à tout ceci, mon enfant.

MONSIEUR GRIFFARD

Volontiers, Monsieur, et le cœur me saigne de voir manger votre bien par mille gens, qui croient encore vous faire trop d'honneur.

MONSIEUR BERNARD

Cela est horrible ! mais n'y a-t-il point quelque bon moyen pour faire finir tout cela?

MONSIEUR GRIFFARD

Je ne viendrais jamais ici, si j'étais en votre place.

MONSIEUR BERNARD

Oui ; mais ma femme y serait toute seule, et ce serait bien pis encore, elle mettrait tout par écuelles.

MONSIEUR GRIFFARD

C'est bien dit. Que ne vous défaites-vous de cette chienne de maison, aussi.

MONSIEUR BERNARD

Je ne trouve point à la vendre; elle est trop décriée, et j'ai fait une grande sottise de l'acheter.

MONSIEUR GRIFFARD

D'accord. Attendez. Faites-moi ôter tous les meubles, et n'en laissez dans le logis que ce qu'il faut pour vous nécessairement.

MONSIEUR BERNARD

Eh ! ne l'ai-je pas déjà voulu faire? mais cela n'a servi de rien.

MONSIEUR GRIFFARD

On ne resterait point à coucher chez vous, et les gens qui viendraient vous voir n'y viendraient qu'en passant du moins.

MONSIEUR BERNARD

Point du tout. Ma coquine les fait rester, et tout le monde couche dans ma grange comme par divertissement. J'en suis

pour ma paille et mon blé ; et quand je m'en fâche, elle me dit que je suis un brutal, et que je ne sais pas vivre.

MONSIEUR GRIFFARD

Oh ! bien Monsieur, je n'y sais donc qu'un remède.

MONSIEUR BERNARD

Et quel est-il? Parle.

MONSIEUR GRIFFARD

Je mettrais le feu à la maison ; je crois que vous gagneriez encore. Mais qui est ce Monsieur-là?

MONSIEUR BERNARD

Je ne le connais point.

SCÈNE VIII : MONSIEUR BERNARD, LE MARQUIS, MONSIEUR GRIFFARD.

LE MARQUIS, *parlant gascon.*

Mon cher Monsieur, votre très humble serviteur.

MONSIEUR BERNARD

Monsieur, je vous donne le bonjour.

LE MARQUIS

Vous me méconnaissez, à ce que je puis voir?

MONSIEUR BERNARD

Oui, Monsieur, à ce qu'il me semble.

LE MARQUIS

Il y a pourtant longtemps que j'ai dessein de boire avec vous.

MONSIEUR BERNARD

Ce n'est pas une conséquence, et...

LE MARQUIS

J'ai laissé les dames avec ce gros coquin d'abbé ; elles vont jouer au lansquenet en attendant le repas. Pour moi, qui ne suis point joueur, je me range auprès du maître du logis ; et je vous jure que, sans l'envie que j'avais de le connaître, je n'aurais pas fait ce petit voyage.

MONSIEUR BERNARD, *à part.*

Eh ! qui diable t'a prié de le faire?

LE MARQUIS

Savez-vous que c'est un bijou que votre petite maison? hem!

MONSIEUR BERNARD

C'est un bijou dont je voudrais bien retirer mon argent !

LE MARQUIS

Plaît-il? hem ! n'est-ce pas un charme dans la vie qu'un petit endroit comme celui-ci, pour recevoir ses amis ? Vous ne manquez point de bonne compagnie sans doute?

MONSIEUR BERNARD

Oui, Monsieur ; mais j'aime fort mon petit particulier (1), pour moi.

LE MARQUIS

Il faut de bon vin, surtout : et sans le bon vin et la bonne chère, par ma foi, je dis fi de la campagne !

MONSIEUR BERNARD

Oh bien! mon vin ne vaut rien du tout, et la chère que l'on fait ici ne devrait point attirer tant de gens.

LE MARQUIS

Eh ! allons, allons, vous êtes un compère qui avez l'air de vous traiter, et nous savons que votre épouse est d'un goût délicat surtout.

SCÈNE IX : THIBAUT, MONSIEUR BERNARD, LE MARQUIS MONSIEUR GRIFFARD.

THIBAUT

Monsieur?

MONSIEUR BERNARD

Qu'est-ce?

THIBAUT

C'est Monsieur le baron de Messy, qui a perdu son oisel avec

1. *Mon petit particulier* : une vie retirée, privée ; l'isolement.

des grelots. Il dit qu'il est parché (1) sur un des arbres du jardin ; ne voulez-vous pas qu'on li rende?

LE MARQUIS

Le baron de Messy?

SCÈNE X : MONSIEUR BERNARD, LE MARQUIS, LE BARON, THIBAUT, MONSIEUR GRIFFARD.

LE BARON

Je vous demande pardon, Monsieur, et j'ai à me reprocher que ce soit une occasion comme celle-ci, qui me fait vous rendre mes premiers devoirs.

MONSIEUR BERNARD

Vous vous moquez de moi, Monsieur ; et pour être voisins, il n'est pas dit qu'on doive être toujours les uns chez les autres.

THIBAUT

Je m'en vas avec vos garçons ravaindre (2) votre oisel, ne vous boutez pas en peine.

LE BARON

Comment vous trouvez-vous du séjour de la campagne?

MONSIEUR BERNARD

Fort mal, je vous jure, et j'en suis déjà si las...

LE MARQUIS

Eh ! vraiment, justement, c'est le baron, c'est lui-même !

LE BARON

Eh ! c'est vous, mon pauvre marquis? Nous ne nous sommes point vus depuis l'Académie, je crois?

LE MARQUIS

Sandis, mon cher, voilà une des plus heureuses rencontres que j'aie eues de ma vie !

MONSIEUR GRIFFARD, *bas à Monsieur Bernard.*

Ces deux Messieurs sont fort bons amis?

---

1. *Parché*, pour perché.
2. *Ravaindre* : rattraper.

MONSIEUR BERNARD, *à Monsieur Griffard.*

Oui, je vois fort bien qu'ils se connaissent ; mais je n'en connais pas un, moi.

LE MARQUIS

Monsieur, je vous le livre : un des plus honnêtes hommes de la province. Je te félicite, baron, d'avoir un voisin comme Monsieur.

LE BARON

C'est pour moi un avantage dont je prétends bien profiter.

MONSIEUR BERNARD

Monsieur?

LE MARQUIS

Cadedis ! vous serez amis, et je veux former les nœuds de cette amitié, moi.

LE BARON

C'est une grâce que je te demande.

LE MARQUIS

Mordi ! je te l'accorde, et sans remise. Nous sommes ici bonne compagnie : renvoie ton équipage et passe quelques jours avec nous.

MONSIEUR BERNARD, *bas à Monsieur Griffard.*

Eh bien ! ne voilà-t-il pas comme ils font les honneurs de chez moi?

LE MARQUIS

Hem ! Je ne barguigne point, comme vous voyez, et je suis sûr que vous me saurez gré de me saisir ainsi de l'occasion ; la dame du logis ne me querellera pas non plus, je crois. Baron, te faudra-t-il beaucoup prier pour te faire demeurer à la cour de cette princesse?

MONSIEUR BERNARD

Si cet homme-là connaît toute la noblesse du pays, il me fera des amis, malgré que j'en aie, de tout le monde.

LE MARQUIS

Madame, voilà un gentilhomme que je vous présente.

SCÈNE XI : Monsieur et Madame BERNARD, LE MARQUIS, LE BARON, Monsieur GRIFFARD.

LE BARON

Je suis bien heureux, Madame, d'être voisin d'une si belle personne ; et le peu de bien que j'ai dans ce pays-ci me sera désormais plus précieux que les plus belles terres du monde.

MADAME BERNARD

Monsieur, je suis votre très humble servante.

LE MARQUIS

Ce baron n'est point fat, au moins. Je le débauche, Madame, et je le fais rester ici.

MADAME BERNARD

Vous ne sauriez faire plus de plaisir à Monsieur et à moi.

MONSIEUR BERNARD, *bas à Madame Bernard.*

Vous en avez menti, carogne, et vous savez bien le contraire.

LE BARON

J'ai bien du regret, Madame, de ne pouvoir pas profiter de l'honneur que vous me faites ; mais j'ai chez moi quelques dames de mes parentes que je ne puis pas quitter honnêtement.

LE MARQUIS

Bon ! tu te moques. Il a chez lui des dames, et nous avons des dames ici. Joignons toutes nos dames ensemble. Çà, baron, sans façon, envoyons chercher les tiennes. Plus on est de fous, plus on rit.

MONSIEUR BERNARD, *bas.*

Voilà un expédient admirable. J'enrage !

LE BARON

Il faut donc que je les aille prendre moi-même.

MONSIEUR BERNARD

Fort bien.

LE BARON

Vous le voulez absolument, au moins ?

MONSIEUR BERNARD

Point du tout ; et si cela vous gêne, je vous assure que, de mon côté...

SCÈNE XII :
MONSIEUR ET MADAME BERNARD, LE MARQUIS, LE BARON, THIBAUT, MONSIEUR GRIFFARD.

THIBAUT

Monsieur, votre oisel est retrouvé, nan (1) lui a rebouté (2) sa calotte.

LE BARON

Je ne vous dis point adieu, et nous ne vous ferons point attendre.

LE MARQUIS

Dépêche, au moins, je ne puis me passer de toi.

SCÈNE XIII : MONSIEUR ET MADAME BERNARD, LE MARQUIS.

MONSIEUR BERNARD, *bas à Madame Bernard.*

Morbleu ! Madame, vous êtes cause que je ne suis pas le maître chez moi.

MADAME BERNARD

Ne deviendrez-vous jamais raisonnable?

LE MARQUIS

Il est bon homme, le baron. Un peu trop façonnier d'abord, cela n'est point du goût du siècle. Vivent, vivent morbleu les gens de chez nous pour être francs et généreux ! Depuis que je suis à Paris, j'ai réformé moi seul la moitié de la cour.

---

1. *Nan* : on.
2. *Rebouté* : remis.

MADAME BERNARD

Vous êtes de l'humeur du monde la plus agréable.

LE MARQUIS

Toujours un pied en l'air... Et donc, ces belles ; qu'en avez-vous fait?

MADAME BERBARD

Elles sont encore au jeu, et Marianne joue pour moi.

LE MARQUIS

Vous avez quelques affaires ensemble, Madame ; au moins, point de dépense superflue, nous avons plus d'un jour à vivre ensemble.

MADAME BERNARD

Que vous êtes badin !

MONSIEUR BERNARD

Le pauvre enfant !

LE MARQUIS

Non, sans façon. La pièce de boucherie, cela suffit. Vous avez la basse-cour, le gibier ne vous manque pas ; il ne vous faut point d'autre extraordinaire. Adieu.

MONSIEUR BERNARD

Si j'étais bien le maître, tu n'aurais pas seulement du pain des valets !

SCÈNE XIV : MONSIEUR ET MADAME BERNARD.

MADAME BERNARD

Vous serez toujours de la même humeur, et désormais, il n'y aura plus moyen de vivre avec vous.

MONSIEUR BERNARD

Non, morbleu ! il n'y aura plus moyen de vivre avec moi, car je n'aurais bientôt plus de quoi vivre. Je voudrais déjà que cela fût, pour ne plus voir tout ceci.

MADAME BERNARD

Mais vous prêchez toujours misère.

MONSIEUR BERNARD

C'est que vous m'y plongez dans la misère.

MADAME BERNARD

En vérité, Monsieur, cela est horrible ! et il semble que je ne sois devenue votre femme que pour être déshonorée dans le monde par vos manières.

MONSIEUR BERNARD

Eh ! ventrebleu, Madame ! je suis ruiné par les vôtres, moi.

MADAME BERNARD

Si vous saviez toutes les impertinences que vous faites dire de vous !

MONSIEUR BERNARD

Si vous vous corrigiez de toutes celles que vous faites.

MADAME BERNARD

Il n'y a pas jusqu'à vos paysans qui se plaignent que vous ne voulez pas qu'ils raccommodent les chemins du village, pour rendre votre maison plus difficile à aborder.

MONSIEUR BERNARD

Oui, morbleu ! et je voudrais que les trous et les ornières fissent casser le cou à tous ceux qui viennent ici.

MADAME BERNARD

Voilà de beaux souhaits, vraiment : Mais, finissons. Ne venez-vous pas joindre la compagnie?

MONSIEUR BERNARD

Non, Madame, et la compagnie ne me plaît pas.

SCÈNE XV : Monsieur et Madame BERNARD, LISETTE.

LISETTE

Voilà Madame la comtesse de Préfanné, qui s'en allait en Bourgogne ; elle vient de verser à cent pas d'ici.

MADAME BERNARD

La pauvre femme ! N'est-elle point blessée?

LISETTE

Non, Madame, mais son carrosse est bien rompu.

MONSIEUR BERNARD

Eh bien ! Qu'on le raccommode.

LISETTE

On dit qu'il faudra deux ou trois jours pour le mettre en état de marcher.

MADAME BERNARD

Je suis à demi consolée de cet accident, puisqu'il est arrivé près d'ici. Nous profiterons de sa mauvaise aventure.

MONSIEUR BERNARD

Quoi ! vous allez...

MADAME BERNARD

Peut-on se dispenser d'offrir sa maison à une femme de qualité?

MONSIEUR BERNARD

Si l'on peut s'en dispenser !

MADAME BERNARD

Voilà ce que font vos trous et vos ornières.

MONSIEUR BERNARD

Vous êtes bien aise d'avoir cela à me dire, morbleu !

SCÈNE XVI : Monsieur et Madame BERNARD, LE COUSIN, LA COUSINE.

LE COUSIN

Bonjour, ma cousine.

MADAME BERNARD

Ah ! ah ! bonjour, Chonchon, bonjour. Tenez, voilà votre cousin que vous allez faire bien aise.
(*Elle rentre.*)

LE COUSIN

Oh ! je m'en doute bien. Bonjour mon cousin.

MONSIEUR BERNARD

Bonjour... courage !

LE COUSIN

Voilà ma sœur que j'ai amenée dans une carriole.

LA COUSINE

Bonjour, mon cousin.

LE COUSIN

Nous avons pensé mourir tous deux, et nous venons achever d'être malades chez vous.

MONSIEUR BERNARD

Comment donc?

LE COUSIN

Nous venons un peu prendre l'air, pendant quinze jours ou trois semaines, pour nous remettre un peu.

MONSIEUR BERNARD

L'air de ce pays-là ne vaut rien.

LA COUSINE

Mon père dit qu'il est admirable.

LE COUSIN

Je vous aurais bien amené mon autre sœur, avec mon petit frère, mais la carriole était trop petite, et ils ne viendront qu'après-demain avec ma mère.

MONSIEUR BERNARD

Oui? (*bas.*) Maugrebleu de la chienne de parenté !

LE COUSIN

Allons, ma sœur, allons faire mettre nos hardes dans une chambre, et puis nous irons voir ma petite cousine.

LA COUSINE

Mais, mon frère, il faudrait prier mon cousin qu'on nous fît faire un petit potage...

LE COUSIN

Ah oui ! A propos, mon cousin, ma mère vous prie bien fort que nous ayons tous les jours de petits potages.

MONSIEUR BERNARD

Morbleu ! ceci passe la raillerie.

LA COUSINE

Et, quelquefois, de petits poulets rôtis ; mon frère, le médecin, l'a dit.

LE COUSIN

Non pas s'il vous plaît, ma sœur, de petites perdrix, de petites perdrix ; et le médecin dit que cela nous rétablira beaucoup mieux : n'est-ce pas, mon cousin ?

SCÈNE XVII : MONSIEUR BERNARD, *seul.*

Ouais? Je ne sais pas ce que cela signifie, mais il semble qu'on ait le dessein de me faire pièce : de petits potages, de petits poulets, de petites perdrix ! Ce grand Nicodème de cousin m'a plus mis en colère que tout le reste, et, cependant, je n'ai jamais eu la force de le lui dire ; mais c'en est trop. Allons ! morbleu ! une bonne résolution. Je m'en vais être homme, à la barbe de ma femme. Il faut que je commence par faire quelque incartade aux gens qui sont déjà ici, il en arrivera ce qu'il pourra.

SCÈNE XVIII : MONSIEUR BERNARD, THIBAUT.

THIBAUT

Oh ! palsanguoi, Monsieur, vous ne querellez plus tant. Il viant de vous venir, morgué, une bonne aubaine, v'la ce que c'est de ne pas toujours tenir la porte farmée.

MONSIEUR BERNARD

Qu'y a-t-il?

THIBAUT

Je veux dire que si vous avez ici bien du monde, vous avez morguenne aussi de quoi les nourrir.

MONSIEUR BERNARD

Comment donc?

THIBAUT

Un cerf qui est, morguoi, gros comme un âne, viant d'arriver dans votre cour tout essoufflé ; quoique vous m'aviez défendu

de laisser entrer personne, je n'ai pargué pas été si sot que de li farmer la porte au nez ! Je l'ai bravement laissé passer, je li ai bravement ôté mon chapiau, et j'ai dit à part moi : Bon ! v'la de la provision pour cheux nous, et notre maître ne sera plus si enragé.

MONSIEUR BERNARD

Eh bien?

THIBAUT

Eh bian ! eh bian ! le drôle s'est allé fourrer tout au fond de l'étable, darrière un tas de foin. Il croyait être bian caché là ; mais, morgué, il n'avait pas affaire à un gniais. . Je ne sis ni fou ni étourdi, voyez-vous ; et crainte qu'il ne s'en retournît comme il était venu, avec un bon fusil, que j'ai été chercher dans la cuisine, je lui ai sanglé un bon chinfregniau par la face, et depis, il n'a pas grouillé. Eh bian ! morgué, jurerez-vous contre moi d'avoir laissé entrer c'ti-là?

MONSIEUR BERNARD

Non vraiment, tu as bien fait, au contraire ; et tu es un garçon de bon sens, pour le coup.

THIBAUT

Ne vous boutez pas en peine. Il n'est pas tout seul; il y a je ne sais combien de chiens qui jappont dans le village après d'autres, je gage ; je m'en vas au bout de la petite ruelle, et tout autant qu'il en viendra, je les détornerai envars ici, et ils seront pris comme des sots. Jarnigué, que de pâtés j'allons avoir !

MONSIEUR BERNARD

Le ciel n'est pas tout à fait injuste, et cela ne pouvait arriver plus à propos.

SCÈNE XIX : MONSIEUR BERNARD, NICOLE.

NICOLE

Et qu'est-ce donc, Monsieur? que voulez-vous faire de tous ces chiens-là? Est-ce vous qui avez dit qu'on les amenât dans votre jardin?

MONSIEUR BERNARD

Moi?

NICOLE

Ils sont, je crois, plus de quarante qui accommodont bian votre parterre et vos choux. Comme ils labouront ! il ne leur faut point de pioche.

MONSIEUR BERNARD

Ah ciel ! il ne me fallait plus que cela pour m'achever de peindre ! (1)

NICOLE

Il en est entré trois ou quatre dans la cuisine, qui ont emporté la moitié de votre souper que j'allais mettre à la broche.

MONSIEUR BERNARD

Comment donc, morbleu, jusqu'aux chiens, tout sera à bauche (2) chez moi?

NICOLE

Voirement (3) ce ne sont pas les chiens qui font le plus de désordre. Ils sont trois ou quatre grands escogriffes, et autant de valets, qui me demandont qu'où est-ce? Ce ne sont pas des hommes, ce sont des diables.

MONSIEUR BERNARD

Ah ! que la vie de la campagne est une abominable vie !

SCÈNE XX : Monsieur BERNARD, THIBAUT, NICOLE

THIBAUT

Oh palsanguoi ! en voilà bian d'une autre ; ils voulont ravoir leur cerf, à toute force ; mais ils ne l'auront morgué pas !

MONSIEUR BERNARD

Ah ! double chien, tu m'as fait de belles affaires, avec ton cerf !

THIBAUT

Ils ne l'auront morgué pas, vous dis-je ! ils me turiont plutôt,

---

1. *M'achever de peindre* : achever mon portrait, c'est-à-dire mettre le comble à mes ennuis.
2. *A bauche* (ou à bauge) : en abondance.
3. *Voirement* : et même...

SCÈNE XXI : Monsieur BERNARD, THIBAUT, NICOLE. Monsieur GRIFFARD.

MONSIEUR GRIFFARD

Monsieur, ces messieurs vous demandent.

MONSIEUR BERNARD

Quels Messieurs? Y a-t-il encore quelque chose de nouveau?

MONSIEUR GRIFFARD

Non, Monsieur, ce sont ces chasseurs. Les voilà qui montent à la chambre de Madame.

MONSIEUR BERNARD

Ils ne sont donc plus dans la cuisine?

MONSIEUR GRIFFARD

Il n'y a plus que leurs gens.

MONSIEUR BERNARD

Ma pauvre Nicole, va prendre garde à ces fripons-là.

THIBAUT

Oh, ventregué ! ne vous boutez pas en peine, je leur tiandri bian tête moi tout seul.

MONSIEUR BERNARD

Mon pauvre Monsieur Griffard, je ne sais plus où j'en suis.

MONSIEUR GRIFFARD

Il faut mettre le feu à la maison.

MONSIEUR BERNARD

Écoutez, il ne me faudrait point trop presser là-dessus.

MONSIEUR GRIFFARD

Il faut le faire, vous dis-je.

MONSIEUR BERNARD

M'ont-ils bien fait du dégât?

MONSIEUR GRIFFARD

Bon ! bon ! vous ne savez pas tout. Chiens, chevaux, maîtres

et valets, tout restera ici jusqu'à demain matin, pour être au bois de meilleure heure. Je leur ai ouï faire le complot.

MONSIEUR BERNARD

Ah ! ah ! je suis mort, et voilà de quoi abîmer tout le village. Quoi ! ventrebleu, des gens que je ne connais point...

MONSIEUR GRIFFARD

Ils vous connaissent bien, eux.

MONSIEUR BERNARD

Ils me connaissent ; comment le sais-tu?

MONSIEUR GRIFFARD

Cela vous fâchera, si je vous le dis.

MONSIEUR BERNARD

Et quelque chose me peut-il fâcher plus que je le suis?

MONSIEUR GRIFFARD

Ils disent que c'est pain béni de venir ronger un homme de robe (1) à la campagne, et qu'à Paris, c'est vous qui rongez les autres.

MONSIEUR BERNARD

Les scélérats !

MONSIEUR GRIFFARD

Et je suis le plus trompé du monde, s'ils n'ont dessein de vous faire quelque pièce. J'ai entendu, par-ci, par-là, de certaines choses...

MONSIEUR BERNARD

Oui? Oh ! parbleu c'est moi qui leur en vais faire une ! Viens-t'en avec moi seulement.

MONSIEUR GRIFFARD

Comment?

MONSIEUR BERNARD

Cela part de là, vois-tu?

---

1. *Homme de robe* : juge, magistrat.

MONSIEUR GRIFFARD

Qu'est-ce que c'est?

MONSIEUR BERNARD

Viens-t'en avec moi, te dis-je. Pour cela, l'esprit est une belle chose ! Ah ! si je m'en étais avisé plus tôt, je me serais épargné bien des chagrins.

SCÈNE XXII : MONSIEUR BERNARD, LISETTE MONSIEUR GRIFFARD.

LISETTE

Monsieur, Madame vous prie bien fort de venir, et elle ne peut pas fournir toute seule à la conversation de tout de monde.

MONSIEUR BERNARD

La double masque ! il lui sied bien de me vouloir plaisanter encore ; mais, ventrebleu, rira bien qui rira le dernier !

LISETTE

Allez-vous venir, Monsieur?

MONSIEUR BERNARD

Je m'en vais... Je m'en vais lui servir un plat de ma façon. Tu n'as qu'à lui dire.

LISETTE, *seule.*

Par ma foi, il n'a pas trop tort d'être fâché, et je lui trouve assez belle patience.

SCÈNE XXIII : MARIANNE, LISETTE.

LISETTE

Quoi ! vous quittez ainsi votre belle-mère !

MARIANNE

La tête me fend, Lisette, je ne puis plus résister à tant de fracas. En vérité, mon père a bien raison de n'aimer point la campagne ; et outre la dépense qu'il est obligé d'y faire, on n'y vit point assez tranquille.

LISETTE

C'est à quoi je rêvais tout à l'heure. Mais, songez-vous à écrire un mot à Éraste?

MARIANNE

Tu sais bien que je n'ai pu le faire depuis qu'il est sorti d'ici.

LISETTE

Songez donc à le faire à présent. C'est un petit étourdi, qui fera quelque coup de sa tête, s'il n'a point de vos nouvelles ; vous savez qu'il vous l'a promis, il est hommeà vous tenir parole et dans le chagrin où est votre père, il ne ferait pas bon l'irriter encore par cet endroit-là.

MARIANNE

Et comment fera-t-on pour lui rendre ma lettre?

LISETTE

Voyez ! le village est-il si grand, et aurai-je tant de peine à le trouver?

MARIANNE

Tu la lui porteras donc toi-même?

LISETTE

Oui, je la lui porterai.

MARIANNE

Je vais l'écrire.

SCÈNE XXIV : MARIANNE, LE COUSIN, LISETTE.

LE COUSIN

Et où allez-vous comme ça, ma cousine? Venez çà, j'ai quelque chose à vous dire qui vous fera bien rire.

LISETTE

Laissez-la aller, elle n'a pas le temps.

LE COUSIN

Oh ! si fait ! si fait !

MARIANNE

Dépêchez-vous donc, mon cousin.

LE COUSIN

J'ai trouvé, en arrivant ici, un petit jeune Monsieur, que j'ai vu quelquefois avec vous.

MARIANNE

Paix ! mon cousin.

LISETTE

Mort de ma vie. ne parlez pas de cela !

LE COUSIN

Oh ! je me doute bien qu'il n'en faut rien dire devant le monde et je vous ai fait signe je ne sais combien de fois là-haut que j'avais à vous parler en cachette.

MARIANNE

Je ne m'en étais point aperçue.

LE COUSIN

Je suis secret, voyez-vous. Demandez, demandez à mes sœurs, j'ai toujours su leurs petites affaires, et si je n'en ai jamais rien dit, ni à mon père, ni à ma mère...

MARIANNE

Oh ! mon cousin Chonchon est un bon enfant.

LISETTE

Eh ! bien vous a-t-il reconnu, ce Monsieur?

LE COUSIN

S'il m'a reconnu ! il m'a tant fait de caresses, il m'a tant embrassé... Allez ! ce garçon-là m'aime bien, ma cousine.

MARIANNE

Oh ! je le crois, mon cousin. Mais ne vous a-t-il rien dit?

LE COUSIN

Il m'a demandé où j'allais. Je lui ai dit que je venais ici. Il m'a dit que j'étais un petit fripon, qui me divertissais bien, et que j'avais toute la mine de ne vouloir pas que mon cousin me vît seulement. Il prenait ma sœur pour quelque maîtresse, que je menais promener en *catimini* (1).

1. *En catimini* : en cachette.

MARIANNE

Eh bien, mon cousin?

LE COUSIN

Eh bien ! ma cousine, il a voulu parier dix pistoles que je n'y venais pas, et j'ai parié que j'y venais, moi. L'honneur de ma sœur y était engagé, voyez-vous.

LISETTE

Assurément.

LE COUSIN

Je lui ai dit qu'il n'avait qu'à me faire suivre, mais il n'a pas voulu ; et, pour plus de sûreté, il m'a dit qu'il allait m'attendre à cette petite porte du jardin, qui donne dans les champs, et que si je ressortais par là, il verrait bien que je serais entré dans la maison.

MARIANNE

Eh bien, mon cousin?

LE COUSIN

Eh bien ! j'ai été ouvrir la porte, il est entré, et il m'a payé les dix pistoles.

LISETTE

Cela est bien honnête.

LE COUSIN

Oui, mais il a voulu avoir sa revanche.

LISETTE

Et comment, sa revanche?

LE COUSIN

Il a gagé que je ne viendrais pas dire qu'il est là ; j'ai gagné comme vous voyez, et il faut que vous veniez lui dire, ma cousine, s'il vous plaît.

MARIANNE

Moi ! que j'aille parler à un homme?

LISETTE

Eh que diantre ! personne ne vous verra là; et puis, voulez-vous faire perdre dix pistoles à votre cousin Chonchon?

MARIANNE

Allons-y donc, Lisette ; au moins, ce n'est que pour faire gagner la revanche de la gageure.

LE COUSIN

S'il veut gager encore quelque chose, je lui donnerai son tout. Allez ! Ne me ferez-vous pas gagner, ma cousine?

SCÈNE XXV : THIBAUT, LISETTE.

THIBAUT

Oh ! par ma foi, le tour est drôle ! ils ne s'attendent morguenne pas à çà !

LISETTE

Quel autre incident est-ce encore, ici?

THIBAUT

Jarni, qu'il est bon là !

LISETTE

A qui en as-tu?

THIBAUT

Je ne sommes pu cheux nous, mon enfant, je sommes au cabaret.

LISETTE

Au cabaret ! que veux-tu dire?

THIBAUT

Oui, morgué, au cabaret. Tiens, notre maître et Monsieur Griffard venont de plaquer une vieille épée toute rouillée audessus de la porte, avec un bouchon de lierre, et ils ont griffonné au-dessous, avec un gros charbon : *A l'Epée royale.*

LISETTE

En voici bien d'une autre.

THIBAUT

Dame, c'est ici l'Epée royale : bon logis, à pied et à cheval. La maison est morgué bien achalandée, toujours.

LISETTE

Courons avertir Marianne de l'extravagance de son père.

THIBAUT

Vous varrez qu'il n'y viandra pu tant de monde.

SCÈNE XXVI : Monsieur BERNARD, THIBAUT, Monsieur GRIFFARD.

MONSIEUR GRIFFARD

Cette invention est admirable !

MONSIEUR BERNARD

Nous allons voir des gens bien penauds.

THIBAUT

Le diable m'emporte, si vous n'avez pas plus d'esprit que ly !

MONSIEUR BERNARD

Tu peux, à présent, laisser entrer tout le monde.

THIBAUT

Moi ! j'appellerai les passants, si vous voulez, et je gage que vous allez couper la gorge à tous les autres cabaretiers. Ils ne gagneront pas de l'eau. V'la Monsieur votre fils, qui ne se doute pas de la manigance.

SCÈNE XXVII : Monsieur BERNARD, DORANTE, THIBAUT, Monsieur GRIFFARD.

MONSIEUR BERNARD

Qu'est-ce, Dorante vous voilà bien seul aujourd'hui? Vous avez pourtant coutume de ne pas revenir sans compagnie.

DORANTE

J'ai pris un peu les devants, mon père, pour vous prier instamment de faire un accueil favorable à celle que je vous amène aujourd'hui.

MONSIEUR BERNARD

Pourquoi non, vous êtes le maître, on vous fait honneur, et à moi aussi. Vous êtes-vous bien diverti? D'où venez-vous?

DORANTE

Le mieux du monde, et j'ai trouvé une occasion tout à fait avantageuse pour nous procurer des amis dans la province.

MONSIEUR BERNARD

J'en suis ravi, je vous assure : il est bon de connaître d'honnêtes gens.

DORANTE

C'est un accommodement qu'on veut faire entre deux gentilshommes, qui, depuis vingt-cinq ou trente ans, sont à couteaux tirés pour une dispute qu'eurent leurs grands-pères.

MONSIEUR BERNARD

Voilà une querelle bien ancienne, et cela est glorieux à accommoder.

DORANTE

Ces affaires-là font toujours honneur aux personnes chez qui elles se terminent.

MONSIEUR BERNARD

Assurément.

DORANTE

J'appréhendais, mon père, que cela ne vous fît point autant de plaisir que cela me paraît vous en faire.

MONSIEUR BERNARD

Pourquoi cela?

DORANTE

Je sais que vous n'aimez point la dépense.

MONSIEUR BERNARD

Oh ! je suis bien changé, depuis que vous ne m'avez vu? Sont-ils beaucoup?

DORANTE

Huit ou dix de chaque côté.

MONSIEUR BERNARD

Ce n'est guère.

DORANTE

Les uns vont arriver, et les autres seront ici demain matin.

MONSIEUR BERNARD

Oh ! ça ! ça ! je vais me préparer pour les recevoir.

DORANTE

Ah ! mon père, que je vous ai d'obligation.

MONSIEUR BERNARD

Ce sont gens de bonne chère et de plaisir, n'est-ce pas?

DORANTE

Oui, mon père, les plus honnêtes gens du monde.

MONSIEUR BERNARD

Tant mieux ! Je suis à vous dans un moment, ne vous ennuyez pas.

SCÈNE XXVIII : DORANTE, THIBAUT.

THIBAUT, *à part.*

Il leur va jouer quelque tour de maître Gonin. Tudieu ! v'là un fûté manœuvre. Il ne faut faire semblant de rien.

DORANTE

Cela est admirable ! Comme mon père est changé d'humeur depuis trois jours ! Thibaut, ne trouves-tu pas cela tout extraordinaire?

THIBAUT

Oui, morgué, cela est tout à fait bouffon !

DORANTE

Ne sais-tu point d'où vient un si prompt changement?

THIBAUT, *en riant.*

C'est que...

DORANTE

A qui en a donc ce maroufle?

THIBAUT, *riant.*

Monsieur, c'est que... morgué, c'est un drôle de corps que votre père !

DORANTE

Écoute, si tu me fais prendre un bâton...

THIBAUT

Ne vous fâchez donc point, v'la vos houberiaux qui arrivont.

SCÈNE XXIX : DORANTE, TROIS HOBEREAUX (1), THIBAUT.

DORANTE

Soyez les bienvenus, Messieurs. Qu'on mette les chevaux de ces Messieurs à l'écurie.

PREMIER HOBEREAU

Savez-vous que vous êtes bien logé?

DORANTE

La maison est assez agréable.

DEUXIÈME HOBEREAU

Et le fief est bien noble, qui plus est.

DORANTE

Oui, la terre est fort belle.

DEUXIÈME HOBEREAU

Eh ! à qui le dites-vous? Cette maison-ci devrait être à moi ; et c'est feu mon grand-père qui l'avait vendue au père de celui qui l'a vendue à Monsieur votre père.

DORANTE

Je crois bien. Ça, Messieurs, ne parlons point aujourd'hui d'affaires, et ne songeons ce soir qu'à nous divertir. Où sont donc ces autres Messieurs ?

TROISIÈME HOBEREAU

Ils n'arriveront d'une bonne heure (2) ; et, comme leurs juments sont pleines, ils n'ont jamais voulu les galoper.

---

1. *Hobereaux* : petits seigneurs de campagne.
2. *D'une heure* : avant une heure.

DORANTE

Ne voulez-vous point vous débotter?

PREMIER HOBEREAU

Non, s'il vous plaît, ma botte me tient la jambe fraîche.

DORANTE

Est-ce que vous êtes botté à cru? (1)

PREMIER HOBEREAU

Savez-vous bien qu'en été il n'y a rien de meilleur?

DEUXIÈME HOBEREAU

Moi, je trouve qu'il n'y a rien de si commode que de ne se botter qu'avec des guêtres.

DORANTE

Vous avez raison. Mais mon père, quel équipage est-ce là?

SCÈNE XXX : Monsieur BERNARD, DORANTE, LES TROIS HOBEREAUX, Monsieur GRIFFARD.

MONSIEUR BERNARD

C'est un déshabillé pour la cuisine.

DORANTE

Comment, mon père...

MONSIEUR BERNARD

Sont-ce là ces Messieurs?

DORANTE

Oui, mon père.

MONSIEUR BERNARD

Ça, vitement, dépêchons-nous, une chambre pour ces Messieurs. Voulez-vous descendre dans la cuisine, pour voir ce que vous mangerez.

PREMIER HOBEREAU

Vous vous moquez de nous, Monsieur, et votre ordinaire nous suffit.

---

1. *A cru* : sans guêtres ; sur la peau même.

MONSIEUR BERNARD

A table d'hôte? je vous entends, tant par tête. Combien êtes-vous, s'il vous plaît?

DORANTE

Mon père, que dites-vous là? que faites-vous? quel est votre dessein?

MONSIEUR BERNARD

Paix ! mon fils, vous êtes une bête.

DEUXIÈME HOBEREAU

Dans quelle chienne de maison nous a-t-on amenés?

MONSIEUR BERNARD

C'est l'Épée royale, à votre service.

DORANTE

Mon père !

MONSIEUR BERNARD

Il y a de bon vin, mais je le fais bien payer.

TROISIÈME HOBEREAU

C'est une pièce qu'on nous fait.

DORANTE

Ah ! je crève.

MONSIEUR BERNARD

Vous pouvez voir ailleurs, Messieurs, on vous accommodera peut-être mieux ; mais pour moi, je suis cher, je vous l'avoue.

DORANTE

Je suis dans le dernier désespoir.

DEUXIÈME HOBEREAU

La raillerie est un peu forte.

DORANTE

Messieurs, ne prenez point, je vous en conjure, pour...

DEUXIÈME HOBEREAU

Mon petit gentilhomme cabaretier, je ne vous dis pas adieu.

DORANTE

Mon cher Monsieur de la Garannière.

DEUXIÈME HOBEREAU

Qu'on bride mon cheval !

MONSIEUR GRIFFARD

En voilà déjà un de parti.

DORANTE

Monsieur de Trofignac, empêchez, de grâce...

TROISIÈME HOBEREAU

Touchez là !

DORANTE

Mon cher ami !

TROISIÈME HOBEREAU

Je vous assommerai avant qu'il soit peu.

DORANTE

Ils sont en droit de me dire cent fois pis encore !

PREMIER HOBEREAU

Monsieur de l'Epée royale, vous aurez, au premier jour, les étrivières de ma façon.

DORANTE

Ah ! je n'ai plus de mesures à garder, me voilà déshonoré pour toute ma vie, et je ne dois songer qu'à mourir.

MONSIEUR BERNARD

Monsieur mon fils, cela vous apprendra à vivre.

DORANTE

Moi, votre fils ! A vos manières, je ne reconnais point mon père, et je vais publier moi-même l'indignité d'un tel procédé.

MONSIEUR BERNARD

Les voilà pourtant partis, et l'Épée royale fait ces merveilles.

SCÈNE XXXI: MONSIEUR BERNARD, MONSIEUR GRIFFARD.

MONSIEUR GRIFFARD

Il n'y avait point d'autre remède, pour vous défaire de tous ces gens-là.

MONSIEUR BERNARD

Je voudrais bien savoir ce que dira Madame ma femme de tout ceci.

MONSIEUR GRIFFARD

Oh ! vous le saurez, elle vous le dira à vous-même ; elle ne se contraint pas avec vous.

MONSIEUR BERNARD

Oui, mais je serais ravi d'entendre ce qu'ils disent entre eux de l'invention que j'ai trouvée.

MONSIEUR GRIFFARD

Cela n'est pas bien difficile. Mais voici quelqu'un.

SCÈNE XXXII : LISETTE, LA FLÈCHE, MONSIEUR BERNARD, MONSIEUR GRIFFARD.

LISETTE

Quoi ! ce grand Monsieur qui nous a trouvées dans le jardin?

LA FLÈCHE

Oui, te dis-je, c'est l'oncle de mon maître, qui est capitaine des chasses de tout ce pays-ci. Il aime son neveu à la folie.

MONSIEUR BERNARD

Comment diable, voilà le valet d'Éraste! est-ce qu'Éraste serait chez moi?

LA FLÈCHE

Oh ! par ma foi, voilà Monsieur Bernard !

MONSIEUR BERNARD

Que fais-tu ici, coquin?

LA FLÈCHE

Rien, Monsieur : je demandais une chambre à cette fille, pour mon maître.

MONSIEUR BERNARD

Une chambre pour ton maître?

LISETTE

Oui, Monsieur Éraste est là-haut avec Madame et Mademoiselle votre fille.

MONSIEUR BERNARD

Éraste est avec ma fille !

LA FLÈCHE

Oui, Monsieur ; mais, je voudrais bien savoir où il couchera, pour y mettre nos hardes.

MONSIEUR BERNARD

Comment, coquin !

LA FLÈCHE

Savez-vous bien que vous tenez le plus beau cabaret de toute la route?

MONSIEUR BERNARD

Attends ! attends ! je m'en vais t'apprendre.

LA FLÈCHE

Faites-moi toujours tirer chopine, je vous prie.

SCÈNE XXXIII : MONSIEUR ET MADAME BERNARD, LA FLÈCHE.

MADAME BERNARD

Eh ! bon Dieu, Monsieur ! qu'est-ce que tout ceci ! Ne rougissez-vous point de vouloir faire un cabaret de votre logis, et trouvez-vous que l'équipage où vous êtes, convienne fort à un homme de votre caractère? (1)

1. *Caractère* : situation.

MONSIEUR BERNARD

Pourquoi non, Madame? ne vaut-il pas autant vendre mon vin à la campagne, que de le faire vendre à pot, dans Paris, comme la plupart de mes confrères?

MADAME BERNARD

Eh fi, Monsieur !

MONSIEUR BERNARD

Je me moque de cela, et je ne veux point être ruiné.

MADAME BERNARD

Oh bien ! Monsieur, vous êtes plus prêt de l'être que vous ne vous l'imaginez. Je n'entends point du tout les affaires, mais il y a là-haut des gens en disposition de vous en faire une très mauvaise.

MONSIEUR BERNARD

Comment donc, Madame, une mauvaise affaire?

SCÈNE XXXIV : MONSIEUR ET MADAME BERNARD, ÉRASTE, LA FLÈCHE, MONSIEUR GRIFFARD.

ÉRASTE

Non, Monsieur, n'appréhendez rien.

MONSIEUR BERNARD

Ah ! ah ! Monsieur, que venez-vous faire chez moi? Ne vous ai-je pas fait dire...

ÉRASTE

Écoutez-moi, s'il vous plaît, et vous ne vous plaindrez pas que je sois chez vous, assurément. La sottise qu'a faite un de vos valets, de tuer un cerf qui s'était sauvé chez vous et qu'on a trouvé caché dans votre écurie, suffirait pour renverser une fortune encore mieux établie que la vôtre ; et je ne sais même si mon oncle ne risquera pas la sienne en ne poussant pas la chose. Cependant, Monsieur, si vous voulez bien que j'aie l'honneur d'être votre gendre, il n'en sera jamais parlé.

MONSIEUR BERNARD

Non, Monsieur, et je ne donnerai ma fille qu'à un homme qui achètera ma maison ; car j'en m'en veux défaire.

ÉRASTE

Qu'à cela ne tienne, Monsieur, je vous rendrai tout ce qu'elle vous a coûté, et vous y serez toujours le maître.

MONSIEUR BERNARD

Non, s'il vous plaît, et vous commencerez, dès aujourd'hui même, à en faire les honneurs et la dépense.

ÉRASTE

De tout mon cœur.

MONSIEUR BERNARD

Eh bien ! je vous donne donc ma fille pour être défait de ma maison.

ÉRASTE

Allons rejoindre la compagnie, je voudrais bien qu'elle fût plus nombreuse.

MADAME BERNARD

Mais, le pauvre Dorante a sur les bras une fort mauvaise affaire.

ÉRASTE

Nous accommoderons tout, Madame, et ces Messieurs qu'il avait amenés ne refuseront pas d'être des noces.

LA FLÈCHE

Mon maître n'est pas mal dans ses affaires, avec une jolie femme et une maison de bouteille il aura plus d'amis qu'il ne voudra.

LES BOURGEOISES DE QUALITÉ

Comédie en trois actes, en prose

Représentée pour la première fois
le 13 juillet 1700.

PERSONNAGES

M. NAQUART, procureur de la cour.
M. BLANDINEAU, procureur au Châtelet.
LE COMTE.
LOLIVE, valet du Comte.
LE MAGISTER.
LE TABELLION.
MADAME BLANDINEAU.
LA GREFFIÈRE.
L'ÉLUE.
MADAME CARMIN,
ANGÉLIQUE, amoureuse du comte.
LISETTE.
UN LAQUAIS.
Plusieurs paysans et paysannes chantant et dansant.

La scène est dans un village de Brie.

NOTICE

CETTE *pièce fut représentée pour la première fois, en cinq actes, le* 15 *novembre* 1692, *sous le titre* : La Fête de village (1). *Elle fut, réduite en trois actes et prit son titre définitif huit ans plus tard. Le sujet roule sur le même thème et le même ridicule que le* Chevalier à la mode, *mais vu d'un point de vue différent.*

« *M. le comte* » *est un gentilhomme assez terne qui promet à la veuve d'un greffier de la faire comtesse et finit par épouser la naïve Angélique qui l'aime sans ambition. Il passe ici au second plan.*

Ce que Dancourt a voulu peindre, c'est un groupe de bourgeoises extravagantes, joueuses, dépensières, piquées de la tarentule nobiliaire et mettant en commun leur sottise et leur vanité. Mais elles sont furieusement jalouses, et chacune préfère mourir plutôt que de voir jamais son amie devenir marquise, comtesse ou baronne.

Par suite d'un quiproquo consenti par le tabellion du village qui a rédigé les actes, toutes ces bourgeoises se marient contre leurs affections, mais se consolent en devenant ensemble et quand même dames de qualité.

Tout en restant fort au-dessous du Chevalier à la mode, *cette comédie dont l'intrigue, des plus minces, est industrieusement mise en œuvre, tient néanmoins par son mouvement, le brio du dialogue et la dextérité de sa conduite, une des premières places dans l'œuvre de Dancourt.*

ÉDITION

Les Bourgeoises à la mode, comédie de M. Dancourt, Paris, chez T. Guillain, 1693. — Bib. Nat. Yf 3.662, et 8° Yth 20.359.

---

1. L'auteur-comédien Hauteroche avait donné en 1690 une pièce intitulée déjà *Les Bourgeoises à la mode*.

LES
BOURGEOISES DE QUALITÉ

1700

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : M. NAQUART, LE TABELLION (1).

MONSIEUR NAQUART

Cela ne reçoit pas la moindre difficulté, monsieur le tabellion ; et dès que toute la famille en est d'accord avec moi, cette petite supercherie n'est qu'une bagatelle.

LE TABELLION

Eh bien ! soit ; vous le voulez comme ça, je le veux itou (2) : vous êtes procureu de Paris, et je ne sis que tabellion de village ; comme votre charge vaut mieux que la mienne, je serais un impertinent de vouloir que ma conscience fût meilleure que la vôtre.

MONSIEUR NAQUART

Il ne s'agit point de conscience là dedans ; et entre personnes du métier...

LE TABELLION

Ça est vrai, vous avez raison, il ne peut pas s'agir d'une chose qu'on n'a pas ; mais, tout coup vaille, il ne m'importe, pourvu que je sois bien payé et que vous accommodiais vous-même toute cette magnigance-là ; je ne dirai mot, et je vous lairai (3) faire ; il ne vous en faudra pas davantage.

MONSIEUR NAQUART

Je vous réponds de l'événement et des suites.

---

1. Les fonctions du *tabellion* étaient à peu près celles du notaire.
2. *Itou* : aussi.
3. *Lairai* : laisserai.

LE TABELLION

Eh bien ! tope, velà qui est fait. Je m'en vas vous attendre ; aussi bien velà monsieur Blandineau, qui, m'est avis, veut vous dire queuque chose.

SCÈNE II : M. BLANDINEAU, M. NAQUART.

MONSIEUR BLANDINEAU

Vous voilà en grande conférence avec notre tabellion? Ce n'est pas moi qui vous interromps, peut-être?

MONSIEUR NAQUART

En aucune façon. Vous m'avez promis votre consentement pour ce mariage, et...

MONSIEUR BLANDINEAU

Oui, je vous le donne de tout mon cœur ; mais je ne vous promets pas que mon consentement détermine ma belle-sœur à vous épouser. Elle est un peu folle, comme vous savez ; et je m'étonne que tous les travers que vous lui connaissez ne vous corrigent pas de l'envie que vous avez d'en faire votre femme

MONSIEUR NAQUART

C'est un vœu que j'ai fait, monsieur Blandineau, de rendre une femme raisonnable ; et plus je la prendrai folle, plus j'aurai de mérite à réussir.

MONSIEUR BLANDINEAU

Et plus de peine à en venir à bout. C'est une chose absolument impossible : ma femme n'est pas, à beaucoup près, si extravagante que sa sœur, et toutes les tentatives que j'ai faites pour régler son esprit et ses manières n'ont, jusqu'à présent, servi de rien : je serai réduit, je pense, pour éviter les altercations que nous avons tous les jours ensemble, à prendre le parti d'extravaguer avec elle, puisqu'il n'y a pas moyen qu'elle soit raisonnable avec moi.

MONSIEUR NAQUART

Que pouvez-vous faire de mieux? Vous avez du bien, vous n'avez point d'enfants ; votre femme aime le faste, la dépense

c'est là, je crois sa plus grande folie, laissez-la faire: au bout du compte, l'argent n'est fait que pour s'en servir.

MONSIEUR BLANDINEAU

Oui, mais il y aurait un ridicule à un simple procureur du Châtelet comme moi...

MONSIEUR NAQUART

Procureur tant qu'il vous plaira : quand on gagne du bien, il en faut jouir. Il y aurait un grand ridicule à ne pas le faire.

MONSIEUR BLANDINEAU

Mais autrefois, Monsieur Naquart...

MONSIEUR NAQUART

Autrefois, Monsieur Blandineau, on se gouvernait comme autrefois : vivons à présent comme dans le temps présent; et puisque c'est le bien qui fait vivre pourquoi ne pas vivre selon son bien? Ne voudriez-vous point supprimer les mouchoirs, parce qu'autrefois on se mouchait sur la manche?

MONSIEUR BLANDINEAU

Pourquoi non? je suis ennemi des superfluités, je me contente du nécessaire, et je ne sache rien au monde de si beau que la simplicité du temps passé.

MONSIEUR NAQUART

Oui, mais si, comme au temps passé, on vous donnait trois sous parisis, ou deux carolus, pour des écritures que vous faites aujourd'hui payer trois ou quatre pistoles, cette simplicité-là vous plairait-elle, Monsieur Blandineau?

MONSIEUR BLANDINEAU

Oh ! pour cela, non, je vous l'avoue. Ce ne sont pas nos droits que je veux simples, ce sont nos dépenses.

MONSIEUR NAQUART

Il faut régler les unes par les autres, Monsieur Blandineau, à la sotte vanité près. Les manières de votre femme sont très bonnes, les ridicules que vous lui trouvez ne sont que dans votre imagination; plus vous prétendrez les corriger, plus ils augmenteront ; vous la contraindrez, vous vous ferez haïr. Croyez-moi, il vaut mieux, pour vous et pour elle, que vous vous accommodiez à ses fantaisies, que de prétendre la soumettre aux vôtres.

MONSIEUR BLANDINEAU

C'est là votre sentiment, mais ce n'est pas le mien. Que je serai ravi de vous voir le mari de ma belle-sœur la greffière; nous verrons si vous raisonnerez aussi de sang-froid.

MONSIEUR NAQUART

C'est un plaisir que vous aurez ; et puisque vous approuvez la chose, j'emploierai, pour la faire réussir, des moyens dont je ne me servirais pas sans votre aveu.

MONSIEUR BLANDINEAU

Et qu'est-ce que c'est que ces moyens?

MONSIEUR NAQUART

Je vous les communiquerai. La voici, proposez-lui l'affaire ; selon la réponse qu'elle vous fera, nous réglerons les mesures que nous aurons à prendre ensemble.

MONSIEUR BLANDINEAU

Sans adieu ; je ne tarderai pas à vous rendre réponse.

SCÈNE III : Monsieur BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE, LISETTE.

LA GREFFIÈRE

Je ne saurais me tranquilliser là-dessus, ma pauvre Lisette ; cette journée-ci sera malheureuse pour moi, je t'assure; j'ai éternué trois fois à jeun, j'ai le teint brouillé, l'œil nébuleux, et je n'ai jamais pu ce matin donner un bon tour à mon crochet gauche.

MONSIEUR BLANDINEAU

Ah ! vous voilà, ma sœur ! j'allais monter chez vous.

LA GREFFIÈRE

Chez moi, mon frère ! et à quel dessein? Je n'aime point les visites de famille, comme vous savez.

MONSIEUR BLANDINEAU

Celle-ci ne vous aurait pas déplu. Il s'agit de vous marier, ma sœur.

LA GREFFIÈRE

De me marier, mon frère? de me marier? Cela est assez amusant, vraiment ; mais qu'est-ce que c'est que le mari? c'est ce qu'il faut savoir.

MONSIEUR BLANDINEAU

Un vieux garçon fort riche: M. Naquart, procureur de la cour.

LA GREFFIÈRE

Un vieux garçon, à moi? Un procureur, Lisette? M. Naquart ! Je serais Mme Naquart, moi? Le joli nom que Mme Naquart ! C'est un plaisant visage que M. Naquart, de songer à moi.

LISETTE

Eh fi ! Madame, il faut châtier cet insolent-là !

MONSIEUR BLANDINEAU

Comment donc? Eh ! qui êtes-vous, s'il vous plaît? fille d'un huissier qui était le père de ma femme, ma belle-sœur à moi, qui ne suis que procureur au Châtelet, veuve d'un greffier à la peau (1), que vous avez fait mourir de chagrin. Je vous trouve admirable, Madame la greffière!..

LA GREFFIÈRE

Greffière, Monsieur? Supprimez ce nom-là, je vous prie. Feu mon mari est mort, la charge est vendue; je n'ai plus de titre, plus de qualité ; je suis une pierre d'attente, et destinée sans vanité à des distinctions qui ne vous permettront pas avec moi tant de familiarité que vous vous en donnez quelquefois.

MONSIEUR BLANDINEAU

Vous êtes destinée à devenir tout à fait folle, si vous n'y prenez garde. Écoutez, Madame ma belle-sœur, il se présente une occasion de vous donner un mari fort riche et fort honnête homme ; si vous ne l'épousez, vous pouvez compter que je ne vous verrai de ma vie.

LA GREFFIÈRE

Vous devez bien aussi vous attendre, quand je serai comtesse et vous procureur, que nous n'aurons pas grand commerce ensemble.

---

1. *Peau* : parchemin.

MONSIEUR BLANDINEAU

Comment, comtesse? Allez, vous êtes folle.

LA GREFFIÈRE

Je débute par là ; c'est assez pour un commencement : mais cela augmentera dans la suite, et de mari en mari, de douaire en douaire, je ferai mon chemin, je vous en réponds, et le plus brusquement qu'il me sera possible.

MONSIEUR BLANDINEAU

Il faudra la faire enfermer.

LA GREFFIÈRE

Holà, ho ! laquais, petit laquais, grand laquais, moyen laquais, qu'on prenne ma queue... Avancez, cocher ; montez, Madame ; après vous, Madame ; eh ! non, Madame, c'est mon carrosse... Donnez-moi la main, chevalier ; mettez-vous là, comtin !... Touche (1) cocher... La jolie chose qu'un équipage ! la jolie chose qu'un équipage !

SCÈNE IV : MONSIEUR BLANDINEAU, LISETTE.

MONSIEUR BLANDINEAU

Voilà un équipage qui la mènera aux Petites-Maisons (2). Elle a tout à fait perdu l'esprit, Lisette. Je vais me hâter, d'une manière ou d'une autre, de la faire au plus tôt déloger de chez moi, pour ne pas donner à ma femme un exemple aussi ridicule que celui-là.

LISETTE

Vous n'avez rien à craindre, Monsieur ; Madame votre femme est raisonnable ; elle ne tient point du tout de la famille.

MONSIEUR BLANDINEAU

Elle est raisonnable?

LISETTE

Assurément ; et vous devez lui en savoir bon gré ; car il ne tient qu'à elle d'être aussi folle que pas une autre : elle a tous les talents qu'il faut pour cela, je vous en réponds.

1. *Touche* : fouette.
2. Les *Petites-Maisons* étaient alors l'asile des aliénés.

MONSIEUR BLANDINEAU

Oh ! vraiment, je sais bien qu'elle les a, de par tous les diables, et s'en sert souvent ; c'est le pis que j'y trouve.

LISETTE

Paix, taisez-vous, la voilà, Monsieur, ne la chagrinez point.

SCÈNE V : MADAME BLANDINEAU, MONSIEUR BLANDINEAU, LISETTE.

MADAME BLANDINEAU

A quoi vous amusez-vous donc, Mademoiselle Lisette? il y a une heure que je vous fais chercher. Allons vite, mes coiffes et mon écharpe.

LISETTE

Laquelle, Madame? celle à réseau ou celle à frange?

MADAME BLANDINEAU

Non, celle de gaze ou celle de dentelle, Mademoiselle Lisette : les autres sont des housses, des caparaçons qu'on ne saurait porter. Ah ! vous voilà ! Monsieur Blandineau ; je suis bien aise de vous trouver ici. Donnez-moi de l'argent, je n'en ai plus.

MONSIEUR BLANDINEAU

De l'argent, Madame? vous aviez hier vingt-cinq louis d'or.

MADAME BLANDINEAU

Cela est vrai, Monsieur. J'ai joué, j'ai perdu, j'ai payé, je n'ai plus rien ; je vais rejouer, il m'en faut d'autres en cas que je perde.

MONSIEUR BLANDINEAU

Mais, ma femme...

MADAME BLANDINEAU

Eh ! fi donc, Monsieur Blandineau, que de façons ! au lieu de me remercier d'en prendre du vôtre.

MONSIEUR BLANDINEAU

Vous remercier?

MADAME BLANDINEAU

Oui, vraiment ; c'est un bien mal acquis, qui ne fait point de profit ; je perds tout ce que je joue.

MONSIEUR BLANDINEAU

Et pourquoi jouer, Madame Blandineau?

MADAME BLANDINEAU

Pourquoi jouer, Monsieur, pourquoi jouer? je vous trouve admirable. Que voulez-vous donc qu'on fasse de mieux, et à la campagne surtout? J'ai la complaisance de venir avec vous dans une chaumière bourgeoise, avec votre ennuyeuse famille : il se trouve par hasard dans le village des femmes d'esprit, des personnes du monde, des jeunes gens polis ; il se forme une agréable société de plaisir et de bonne chère ; c'est le jeu qui est l'âme de toutes ces parties ; et je ne jouerai pas? Non, Monsieur, ne comptez point là-dessus, et donnez-moi de l'argent, s'il vous plaît, ou j'en emprunterai, mais ce sera sur votre compte.

MONSIEUR BLANDINEAU

Oh bien ! Madame, voilà encore dix louis d'or ; mais si vous les perdez...

MADAME BLANDINEAU

Si je ne les perds pas, je les dépenserai, ne vous mettez pas en peine. A propos, c'est aujourd'hui la fête du village, nous sommes les plus considérables, on soupe ici ce soir ; je crois que vous en êtes bien et dûment averti?

MONSIEUR BLANDINEAU

Quoi ! votre dessein ridicule continue, et malgré tout ce que je vous en ai dit?

MADAME BLANDINEAU

Ce sont vos discours, Monsieur, vos remontrances qui ont achevé de me déterminer.

MONSIEUR BLANDINEAU

Madame Blandineau, vous me pousserez à des extrémités...

MADAME BLANDINEAU

Monsieur Blandineau, vous me ferez faire des choses...

MONSIEUR BLANDINEAU

Je vous défie, Madame Blandineau, de faire pis que vous faites.

MADAME BLANDINEAU

Comment donc, Monsieur ! suis-je une coquette?

MONSIEUR BLANDINEAU

Vous êtes pis que tout cela, Madame ma femme. Quelle extravagance de rassembler huit ou dix femmes plus ridicules l'une que l'autre, qui ne sont assurément pas de vos amies, pour leur donner à souper, leur faire manger votre bien !

MADAME BLANDINEAU

Que vous avez l'âme crasse, Monsieur Blandineau ! que vous avez l'âme crasse, et que vous savez peu vous faire valoir ! J'aime à paraître, moi, c'est là ma folie.

MONSIEUR BLANDINEAU

Et vous devriez vous cacher d'être aussi peu raisonnable !

MADAME BLANDINEAU

Vous voyez, Monsieur, comme vous vous révoltez contre le souper. Oh bien ! nous aurons les violons, de la musique, un petit concert, le bal, et une espèce d'opéra même, si vous continuez à me contredire.

MONSIEUR BLANDINEAU

Ah ! quel abandonnement ! quel désordre ! Mais quand vous seriez la femme d'un traitant (1), vous ne feriez pas plus d'impertinences.

MADAME BLANDINEAU

C'est ma sœur qui fait cette dépense-là ; ne vous chagrinez pas.

MONSIEUR BLANDINEAU

La malheureuse !

---

1. *Traitant* : financier percepteur d'impôts.

SCÈNE VI : MONSIEUR ET MADAME BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE

Voilà votre écharpe, madame.

MADAME BLANDINEAU

Adieu, mon ami. Appelez Cascaret, qu'il vienne porter ma queue. (*Lisette sort.*)

MONSIEUR BLANDINEAU

Votre queue? Madame Blandineau ! vous, vous faire porter la queue? (1)

MADAME BLANDINEAU

Oui, Monsieur Blandineau, moi-même ; puisque j'ai eu la complaisance de prendre une queue tout unie, je me la ferai porter, s'il vous plaît, pour ne pas figurer avec la populace.

(*Lisette rentre avec Cascaret.*)

MONSIEUR BLANDINEAU

Mais, ma femme...

MADAME BLANDINEAU

Mais, mon mari, point de dispute. Quantité de bougies dans la salle, et surtout que le couvert soit propre, Lisette.

LISETTE

Oui, Madame.

MADAME BLANDINEAU

Jasmin et Cascaret rinceront les verres; le filleul et le cousin de Monsieur verseront à boire ; et le maître clerc mettra sur table.

MONSIEUR BLANDINEAU

Mon maître clerc? Il n'en fera rien.

MADAME BLANDINEAU

Il le fera, mon ami, je l'en ai prié. Il n'est pas si impoli que vous, il n'oserait me contredire.

1. Ce privilège était réservé aux dames de l'aristocratie

MONSIEUR BLANDINEAU

Mais, Madame Blandineau, songez...

MADAME BLANDINEAU

Ne vous gênez point, mon fils, si la compagnie ne vous plaît pas. Nous n'avons que faire de vous ; on vous dispense d'y être !

MONSIEUR BLANDINEAU

Oh ! parbleu, j'y serai, je vous en réponds, et vous verrez.
(*Mme Blandineau sort, Cascaret lui porte la queue.*)

SCÈNE VII : MONSIEUR BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE

Voilà une maîtresse femme, Monsieur, et qui met votre maison sur un bon pied. Faire une espèce de maître d'hôtel d'un maître clerc ! Cela est délicatement imaginé, au moins.

MONSIEUR BLANDINEAU

Il ne fera point cette sottise-là, j'en suis sûr.

LISETTE

Il la fera, Monsieur ; Madame et lui sont fort bons amis, il fait tout ce qu'elle veut.

MONSIEUR BLANDINEAU

Ne trouves-tu pas que cette femme-là devient un peu folle, Lisette?

LISETTE

Non, Monsieur, je la trouve de fort bon esprit, au contraire ; elle prend ses commodités et ses plaisirs, et vous avez la peine et les chagrins de tout. Qui est le plus fou de vous deux?

MONSIEUR BLANDINEAU

Oh ! c'est moi, sans contredit : mais j'ai l'opinion que c'est sa sœur qui la gâte ; et je voudrais bien être débarrassé de cette folle-là, sans être obligé de quereller avec ma femme : c'est pour cela que je la voudrais marier à Monsieur Naquart.

LISETTE

Que vous importe à qui, pourvu qu'elle soit mariée? Tenez,

Monsieur, je la soupçonne de quelque dessein, dont elle aura peine à ne me pas faire confidence. Laissez-moi sonder un peu ses sentiments, j'aurai soin de vous en rendre compte.

MONSIEUR BLANDINEAU

Eh bien ! fais, Lisette : mais dépêche-toi. Je vais trouver Monsieur Naquart et nous attendrons ensemble de tes nouvelles.

LISETTE

Allez, Monsieur, vous ne tarderez pas à en avoir, laissez-moi faire. Ce Monsieur Blandineau, il est à plaindre. Mais voici une petite personne qui l'est encore plus que lui, quoique son malheur soit d'une autre nature.

SCÈNE VIII : ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE

Quoi ! te voilà seule, Lisette, et tu ne viens pas me trouver? Que tu es cruelle de m'abandonner à mes chagrins, et de ne pas être avec moi le plus souvent qu'il t'est possible !

LISETTE

Je ne puis pas suffire à toute la famille, c'est à qui m'aura ; Madame Blandineau, pour pester contre son mari ; le mari, pour se plaindre de sa femme ; Madame la greffière, pour m'entretenir de son ajustement ; et vous, pour parler de votre amant. Voilà bien de l'occupation dans un même ménage.

ANGÉLIQUE

Que mes tantes sont folles, Lisette, et que je suis malheureuse de me trouver sans bien, sans autres parents qu'elles seules, avec autant de faiblesse dans le cœur pour un amant aussi perfide !

LISETTE

Oh ! pour moi, je ne comprends pas comment, depuis huit jours que nous sommes ici, vous n'avez point eu de ses nouvelles : il faut qu'il soit mort ou malade.

ANGÉLIQUE

Il est pis que cela, Lisette, il est inconstant. Quelques jours avant notre départ, il te souvient que nous le vîmes ; il arriva

une heure plus tard que de coutume, il demeura beaucoup moins ; il était chagrin, inquiet, interdit, embarrassé ; il commençait à ne me plus aimer, Lisette, et l'absence l'a fait m'oublier tout à fait.

LISETTE

Si cela est, ce sont vos tantes qui en sont cause.

ANGÉLIQUE

Que je les hais, Lisette !

LISETTE

L'une avait assez de penchant pour lui, à la vérité ; mais elle ne voulait pas qu'il en eût pour vous.

ANGÉLIQUE

Oui, cela est vrai : ma tante la greffière, n'est-ce pas? Je crois qu'elle était éprise de lui.

LISETTE

Justement, et c'en est assez pour faire déserter un joli homme; outre que Madame Blandineau, de son côté, qui ne peut point vous voir plus grande dame qu'elle, a fait aussi ce qu'elle a pu pour l'éloigner à force de brusqueries : c'est ce qui l'a rebuté, sur ma parole.

ANGÉLIQUE

Quelle injustice ! et que je l'aime bien plus qu'il ne m'aimait ! Plus on me défendait de le voir et de lui parler, plus sa présence et sa conversation me causaient de joie et de ravissement, ma pauvre Lisette !

LISETTE

Il y a là dedans plus d'opiniâtreté que de constance.

ANGÉLIQUE

Non, je t'assure.

LISETTE

Oh ! si fait, si fait : vous êtes fille, et le plaisir de contredire fait quelquefois plus de la moitié de nos passions, à nous autres.

ANGÉLIQUE

Ah ! ma chère Lisette, voici Lolive : son maître n'est point inconstant. Que je suis heureuse !

LISETTE

Le ciel en soit loué ! j'en suis ravie.

SCÈNE IX : ANGÉLIQUE, LISETTE, LOLIVE.

LOLIVE

Je suis heureux, Mademoiselle, de vous trouver ainsi d'abord(1) en arrivant, avant que personne...

ANGÉLIQUE

Donne-moi tes lettres, dépêche.

LOLIVE

Je n'ai point de lettres à vous donner, Mademoiselle.

ANGÉLIQUE

Tu n'as point de lettres à me donner? Qui t'amène donc ici? que fait ton maître?

LOLIVE

La plus mauvaise manœuvre du monde. C'est un traître, un chien qui ne mérite pas de vivre, un homme à pendre, Mademoiselle.

LISETTE

Voilà un bel éloge !

ANGÉLIQUE

Que veux-tu donc dire?

LISETTE

T'envoie-t-il ici pour nous dire cela?

LOLIVE

Non, mais il va venir, lui, pour le justifier.

ANGÉLIQUE

Il va venir ici? quoi faire?

---

1. *D'abord* : tout de suite.

LOLIVE

Une très haute sottise : épouser votre tante.

ANGÉLIQUE

Épouser ma tante, Lisette?

LISETTE

Épouser votre tante?... Cela ne se peut pas !

LOLIVE

Si fait, vraiment ; ce n'est pas celle qui a son mari, c'est celle qui est veuve : Madame la greffière. Et j'ai ici une lettre pour elle, que je m'en vais lui rendre au plus vite.

ANGÉLIQUE

Une lettre pour elle ! Je la verrai ; donne...

LOLIVE

Non, Mademoiselle, vous ne la verrez point. J'ai déjà eu cent coups de pied dans le ventre pour cette affaire-ci ; il est bon de m'en tenir là. Qu'il ne s'aperçoive pas, je vous prie, que je vous ai avertie de rien.

SCÈNE X : ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE

Ma tante est-elle devenue folle, de vouloir épouser Monsieur le comte?

LISETTE

Non, c'est Monsieur le comte qui est devenu fou, de vouloir épouser votre tante.

ANGÉLIQUE

Cela ne sera point, Lisette, c'est un prétexte qu'il prend pour s'approcher de moi. Il trompe ma tante ; ma tante aime à se flatter ; cela tournera tout autrement que tu ne te l'imagines.

LISETTE

Vous aimez à vous flatter vous-même.

ANGÉLIQUE

Il n'importe, ne me détrompe point, ma chère Lisette ; je vais attendre Monsieur le comte à l'entrée du village ; je veux

lui parler la première, je saurai ses sentiments par lui-même, et je ne le quitterai point qu'il ne m'ait promis de n'épouser que moi.

LISETTE

Vous ferez fort bien de vous emparer de lui. On reprend son bien où on le trouve une fois.

ANGÉLIQUE

Assurément. Viens avec moi, ma pauvre Lisette.

LISETTE

Non ; prenez quelque petite fille du village, et me laissez parler à votre tante ; j'en tirerai quelque confidence qui ne vous sera pas inutile.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : LA GREFFIÈRE, LE MAGISTER (1).

LA GREFFIÈRE

Que cela soit bien tourné, Monsieur le magister ; que cela soit bien tourné.

LE MAGISTER

Ne vous boutez (2) pas en peine : partant que les garçons ne manquiont pas de vin et les filles de tartes, et que vous nous bailliais (3) ces vingt écus que vous m'avez dit pour les ménétriers et pour ces petites chansonnettes et que je fourrerons par-ci par-là, nan ragaillardira votre soirée de la plus belle façon, je vous en réponds !

LA GREFFIÈRE

Voilà trois louis d'or, Monsieur le magister ; c'est plus que vous ne m'avez demandé.

---

1. *Magister* : maître d'école du village.
2. *Bouter* : mettre.
3. *Bailler* : donner.

LE MAGISTER

Bon, tant mieux ; je vous baillerons queuque petit par-dessus pour ça; et comme j'ai queuque doutance que vous allez vous remarier, j'aurons soin de faire votre épitra.. .votre épitra...

LA GREFFIÈRE

Mon épitaphe?

LE MAGISTER

Eh ! morgué, nenni, c'est tout le contraire : votre épitralame (1), je pense ; je ne sais pas bian comme ça s'appelle ; mais ce seront des vars à votre louange, toujours.

LA GREFFIÈRE

Ne manquez pas, surtout, d'y bien marquer les agréments de la fin du siècle (2); il est si fortuné pour moi, si fortuné, que je veux que ma reconnaissance en soit publique.

LE MAGISTER

Oh ! tatigué, laissez-moi faire, j'en sis du moins aussi content que vous. J'ai perdu ma femme, et puis j'avons cette année bon vin, bonne récolte ; je sommes tretous si aises ! Allez, je chanterons à plein gosier, et je remuerons le jarret de la belle magnière.

LA GREFFIÈRE

Oui ; mais c'est pour ce soir, Monsieur le magister ; et ces vers à ma louange...

LE MAGISTER

Oh ! que ce sera bientôt bâti. Il n'est pas malaisé de vous louer : vous êtes belle, vous êtes bonne, vous êtes riche.

LA GREFFIÈRE

Je suis jeune aussi, Monsieur le magister.

LE MAGISTER

Voulez-vous que je mette itou ça? eh bien ! volontiers, tout coup vaille. Mais vous baillerez queuque chose pour l'âge?

---

1. *Epitralame*, pour épithalame.
2. La pièce est de 1700.

LA GREFFIÈRE

Gardez-vous bien de l'oublier !

LE MAGISTER

Vous avez raison : je daterons la chanson, et cela vous servira de baptistaire. Adieu, Madame, je sis content de vous, vous serez contente itou de la date, sur ma parole.

LA GREFFIÈRE

Adieu, Monsieur le magister : votre très humble servante.

SCÈNE II : LA GREFFIÈRE, *seule.*

Ah ! que je suis ravie ! que j'envisage un charmant avenir ! quels heureux moments ! quels heureux moments ! je ne me sens pas de joie...

SCÈNE III : LA GREFFIÈRE, LISETTE.

LISETTE

Comment donc, Madame, on dit que vous mettez en joie tout le village? Est-ce à cause de la fête, ou si vous avez quelque sujet particulier de vous réjouir?

LA GREFFIÈRE

Les mauvais présages de ce matin sont évanouis, ma pauvre Lisette ; j'ai reçu les plus agréables nouvelles...

LISETTE

Il y aurait de l'indiscrétion, peut-être, de vous demander ce que c'est, Madame.

LA GREFFIÈRE

Qu'on blâme les devineresses tant qu'on voudra, je suis fort contente de la Duverger (1), pour moi.

LISETTE

Comment donc, Madame?

---

1. La *Duverger* était une cartomancienne fameuse de l'époque.

LA GREFFIÈRE

Nous y voilà parvenues, ma pauvre Lisette ; nous y touchons du bout du doigt, ma chère enfant.

LISETTE

Et à quoi, Madame?

LA GREFFIÈRE

A cet heureux temps que la Duverger m'a tant promis à la fin du siècle, et à mon bonheur.

LISETTE

Eh ! qu'a de commun la fin du siècle avec votre bonheur, Madame?

LA GREFFIÈRE

Je n'ai pas eu de grands plaisirs pendant le cours de celui-ci : mais je vais passer l'autre agréablement, sur ma parole.

LISETTE

Voilà de beaux projets !

LA GREFFIÈRE

Je suis déjà veuve, premièrement.

LISETTE

Cela promet, vous avez raison.

LA GREFFIÈRE

Et je ne le serai pas longtemps encore.

LISETTE

Comment donc, Madame?

LA GREFFIÈRE

C'est la saison des révolutions que la fin des siècles, et tu vas voir d'assez jolis changements dans ma destinée.

LISETTE

Eh ! quels changements encore?

LA GREFFIÈRE

Je serai, dès aujourd'hui, femme de condition.

LISETTE

Femme de condition ! Cela ne me surprend point, vous êtes taillée pour cela, et vous en avez toutes les manières.

LA GREFFIÈRE

C'est sans affectation, cela m'est naturel.

LISETTE

Eh ! quel heureux petit seigneur aura le bonheur de vous faire femme de condition?

LA GREFFIÈRE

Le petit comte, ma chère Lisette, le petit comte.

LISETTE

Qui, le petit comte? celui qui était épris de votre nièce?

LA GREFFIÈRE

Dis qu'il feignait de l'être, pour s'approcher de moi.

LISETTE

Eh ! le petit fourbe !

LA GREFFIÈRE

Nous avons bien conduit cela, n'est-ce pas?

LISETTE

Eh ! qu'était-il besoin de conduite là dedans? Vous ne dépendez que de vous.

LA GREFFIÈRE

L'agrément du mystère, mon enfant, l'agrément du mystère ! J'avais même dessein qu'il m'enlevât. Oh ! je crois que c'est un grand plaisir d'être enlevée !

LISETTE

Oui, cela a son mérite, assurément.

LA GREFFIÈRE

Nous nous serions mariés en cachette, *incognito*, sous seing-privé, pour éviter les manières bourgeoises.

LISETTE

Cela était noblement pensé.

LA GREFFIÈRE

Mais le plaisir de faire enrager de près mon beau-frère le procureur, qui est un fort impertinent personnage, la joie que j'aurai d'être témoin du dépit de ma sœur et de ma nièce, et de jouir, par mes propres yeux, du désespoir de toutes les femmes de ma connaissance nous a fait prendre la résolution de faire ce mariage à leur barbe. Oh ! cela est bien satisfaisant, je te l'avoue.

LISETTE

Il n'y a rien de plus gracieux, vous avez raison.

LA GREFFIÈRE

Le petit comte va arriver, et en poste, même ; son valet de chambre est déjà ici ; cette affaire-là sera bientôt publique.

LISETTE

Ne le serait-elle point déjà, Madame? Voilà votre sœur et votre cousine qui me paraissent bien échauffées.

SCÈNE IV : MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE, L'ÉLUE (1), LISETTE.

MADAME BLANDINEAU

Qu'est-ce que c'est donc, ma sœur? Il se répand un bruit, dans le village qui me paraît des plus surprenants.

L'ÉLUE

Et à moi, des plus ridicules.

LA GREFFIÈRE

En quoi donc, ridicule? et qu'est-ce que c'est que ce bruit, s'il vous plaît, Mesdames?

MADAME BLANDINEAU

Que vous allez épouser Monsieur le comte, un homme de qualité, un petit étourdi qui n'a rien. Oh ! je ne trouve point cela vraisemblable.

1. L'*élue* : femme de l'« élu », juge du tribunal de l'élection, chargé de répartir les tailles.

LA GREFFIÈRE

Cela n'est pas moins vrai, ma sœur, me voilà comtesse ; et, grâce au ciel, nous ne figurerons plus ensemble.

MADAME BLANDINEAU

Comtesse, vous? Vous, comtesse, ma sœur?

LA GREFFIÈRE

Dites Madame, Madame Blandineau, et Madame tout court, entendez-vous?

MADAME BLANDINEAU

Madame tout court ! Ah ! je n'en puis plus. Ma sœur comtesse et moi procureuse ! Un siège, et tôt ; dépêchez, Lisette.

LISETTE

Madame, Madame ! holà donc, Madame !

L'ÉLUE

Vous seriez comtesse, vous, ma cousine la greffière?

LA GREFFIÈRE

Ah ! plus de cousinage, Madame l'élue, plus de cousinage.

L'ÉLUE

Un fauteuil aussi ! Tôt, du secours ; à moi, Lisette !...

LISETTE

Oh ! par ma foi, donnez-vous patience !

L'ÉLUE

Je m'affaiblis, je suffoque, j'agonise, et je m'en vais mourir de mort subite.

MADAME BLANDINEAU

Écoutez, ma sœur, il n'y a qu'un mot qui serve : vous voulez le porter plus beau que moi (1), parce que vous êtes mon aînée, ç'a toujours été votre fureur : mais je me séparerais d'avec mon mari, s'il me laissait avoir ce déboire-là. Vous verrez de belles oppositions, laissez faire.

1. *Vous voulez le porter plus beau* : vous voulez être plus grande dame.

L'ÉLUE

Il ne faut pas que la famille demeure les bras croisés dans cette affaire-ci ; il faut agir, il faut se remuer, ma cousine.

LA GREFFIÈRE

Oh ! remuez-vous, remuez-vous ; je me remuerai aussi, moi, je vous en réponds.

LISETTE

Mort de ma vie, que de mouvement ! Voilà une famille bien sémillante !

LA GREFFIÈRE

Mais, vraiment, je les trouve admirables ; elles m'empêcheront de m'élever, de faire fortune : ces bourgillonnes-là (1) sont si ridicules...

MADAME BLANDINEAU

Bourgillonnes, Madame l'élue ! bourgillonnes !

L'ÉLUE

Ah ! ciel ! bourgillonne, moi qui suis, par la grâce de Dieu, fille, sœur et nièce de notaire, et femme d'un élu, ma cousine !

MADAME BLANDINEAU

Et moi, ma cousine, qui ai eu plus de treize mille francs en mariage, tant en argent comptant qu'en nippes et bijoux. Je suis dans une colère...

L'ÉLUE

Et moi dans une rage...

LA GREFFIÈRE

Oh ! je deviendrai furieuse, moi, je vous en avertis ; prenez-y garde !

LISETTE

Eh ! là, là, Mesdames, un peu de modération ; voulez-vous donner à rire à tout le village? Voilà cette grosse marchande de laine de la rue des Lombards (2), qui, comme vous le savez, n'est pas bonne langue.

---

1. *Bourgillonnes* : petites bourgeoises.

2. Rue de Paris, habitée par les banquiers lombards au moyen-âge ; depuis, par les drapiers et fabricants de tissus en gros.

SCÈNE V : Madame BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE, L'ÉLUE, Madame CARMIN, LISETTE.

MADAME CARMIN

Bonjour, ma chère Madame Blandineau.

MADAME BLANDINEAU

Madame Carmin, votre très humble servante.

MADAME CARMIN

Je ne puis pas être de votre souper, je m'en retourne à Paris ; je viens prendre congé de vous, mes chères enfants.

LA GREFFIÈRE

Ah ! ne partez que demain, je vous prie : vous ne me refuserez point d'être témoin...

MADAME CARMIN

Je ne puis différer mon départ : je viens de recevoir des nouvelles d'une affaire dont j'attendais la conclusion avec impatience ; elle est finie, il faut que je parte.

L'ÉLUE

Eh ! quelle affaire, Madame Carmin? Sont-ce des laines de Hollande, d'Angleterre, qui vous arrivent?

MADAME CARMIN

Ah ! fi donc ! rien moins que cela, Mesdames. Je quitte le négoce, je m'y suis enrichie. Cela est au-dessous de moi, à l'heure qu'il est : j'achète une charge à mon mari, je me fais présidente (1).

MADAME BLANDINEAU

Vous, présidente, Madame Carmin?

MADAME CARMIN

Moi-même.

L'ÉLUE

Madame Carmin, présidente !

---

1. *Présidente* : femme du président du tribunal.

MADAME CARMIN

Oui, Madame.

LA GREFFIÈRE

Et moi, comtesse, Madame Carmin.

MADAME CARMIN

Vous, comtesse, Madame?

LA GREFFIÈRE

Oui, Madame la présidente.

MADAME CARMIN

J'en suis ravie, Madame la comtesse.

MADAME BLANDINEAU

Et moi je suffoque, je n'en puis plus.

L'ÉLUE

Il y a pour en mourir, je n'en reviendrai point.

LISETTE

Voilà de belles fortunes. Eh ! Madame Carmin remplira bien cette place-là.

MADAME CARMIN

Oh ! ce ne sera pas moi qui exercerai, ce sera mon mari ; mais je lui recommanderai certaines affaires.

LA GREFFIÈRE

Il sera bon d'être de vos amies.

MADAME CARMIN

Ce n'est qu'une charge de campagne, à la vérité, et dans une élection (1) d'une très petite ville du côté d'Etampes ; mais il y a de grands agréments, de grandes prérogatives.

L'ÉLUE

Eh ! quelles prérogatives, Madame?

MADAME CARMIN

On est maître absolu dans le pays, premièrement. Il n'y a,

1. *Election* : division administrative dépendant du juge élu.

je crois, dans toute la juridiction, ni procureurs, ni avocats, ni conseillers même ; et Monsieur le président peut se vanter qu'il est lui seul toute la justice : cela est fort beau, Mesdames.

MADAME BLANDINEAU

Oui, cela est fort beau de voir Monsieur Carmin juger tout seul, lui qui ne sait ni latin, ni pratique, ni lire, ni écrire, peut-être.

MADAME CARMIN

Oh ! je vous demande pardon, Madame Blandineau ; il signera son nom fort librement, et avec un paraphe encore, à cause de sa charge.

L'ÉLUE

Mais ce n'est pas assez de savoir signer, il faut juger auparavant.

MADAME CARMIN

Belle bagatelle ! Il y a dans la ville un tabellion qui règle tout, moyennant trente ou quarante francs par année ; et puis, quand on a bon sens, bon esprit, on n'a qu'à juger à la rencontre (1) ; c'en est assez pour des gens de province.

LISETTE

Assurément, et les juges les plus habiles ne sont pas toujours les plus équitables.

MADAME CARMIN

Au bout du compte, ce n'est pas mon affaire : je ne veux qu'un rang, moi, cela m'en donne un qui me distingue. Monsieur Carmin est un homme qui aime la retraite, la campagne : il jugera comme il pourra. Il vivra content dans sa petite ville, et moi à Paris, comme une présidente.

LA GREFFIÈRE

Et moi comme une comtesse. Nous nous retrouverons, Madame la présidente.

MADAME CARMIN

Adieu, ma chère Madame Blandineau ; à mon retour, nous ferons ensemble quelque partir de plaisir.

---

1. *A la rencontre* : au hasard, au petit bonheur.

MADAME BLANDINEAU

Adieu, Madame Carmin, bon voyage.

MADAME CARMIN

Votre très humble servante, Madame.

L'ÉLUE

Vous m'avez vendu des laines éventées, que je vous renverrai, Madame la présidente.

MADAME CARMIN

On vous les changera, Madame l'élue. Adieu, mon agréable comtesse.

LA GREFFIÈRE

Adieu, ma chère présidente.

LISETTE

Quelle politesse il y a parmi les femmes de qualité ! Au bout du compte, voilà de belles fortunes ! Une femme placée, une femme en charge.

MADAME BLANDINEAU

Je n'y puis plus tenir, je suis au désespoir; Monsieur Blandineau en achètera une (1) qui m'anoblisse, ou je ne le veux voir de ma vie.

L'ÉLUE

Monsieur l'élu cessera de l'être, ou je trouverai bien moyen de n'être plus sa femme.

SCÈNE VI : LA GREFFIÈRE, LISETTE.

LISETTE

Courage, Madame, voilà le champ de bataille qui vous demeure et il faut qu'il crève une douzaine de bourgeoises de cette affaire-ci.

LA GREFFIÈRE

C'est mon beau-frère à qui j'en veux le plus. Il m'a tantôt traitée de folle, quand je lui parlais de devenir comtesse ; je veux qu'il devienne fou, lui, de voir que je lui ai dit vrai.

1. Une charge.

LISETTE

Le voilà qui vous amène Monsieur Naquart.

LA GREFFIÈRE

Ah ! tu vas voir comme je le recevrai.

SCÈNE VII : Monsieur BLANDINEAU, Monsieur NAQUART, LA GREFFIÈRE, LISETTE.

MONSIEUR BLANDINEAU

Eh bien ! ma sœur, avez-vous réfléchi sur la proposition que je vous ai tantôt faite? Quel est le fruit de vos réflexions?

LA GREFFIÈRE

Que c'est un animal bien persécutant qu'un beau-frère, Monsieur Blandineau !

MONSIEUR NAQUART

C'est sous les auspices de Monsieur, Madame, que je prends la liberté...

LA GREFFIÈRE

Bonjour, Monsieur Naquart, bonjour. Vous m'aimez, on me l'a dit, je le crois. Je ne vous aime point, je vous le dis, vous pouvez m'en croire.

MONSIEUR BLANDINEAU

Mais ma belle-sœur...

LA GREFFIÈRE

Mais, mon beau-frère, ne m'en parlez pas davantage : c'est une affaire jugée en dernier ressort dans mon imagination ; il n'y a point d'appel à cela. Quand j'ai pris une fois mon parti, je n'en reviens jamais ; demandez à Lisette.

LISETTE

Oh ! pour cela non ; c'est une des plus grandes perfections de Madame.

MONSIEUR NAQUART

J'avais cru, Madame...

LA GREFFIÈRE

Vous êtes un mal-créant (1), Monsieur Naquart.

MONSIEUR NAQUART

Que, vous ayant adressé autrefois mes premiers hommages...

LA GREFFIÈRE

Les temps sont changés, Monsieur Naquart ; j'étais une sotte, une enfant, une imbécile. Il est vrai, je m'en souviens, j'avais pour vous une heureuse faiblesse, et si j'en avais été crue, je serais veuve de vous à l'heure qu'il est.

MONSIEUR NAQUART

Veuve de moi, Madame?

LA GREFFIÈRE

Oui, vraiment, il était de mon étoile d'être veuve dans le temps que je le suis devenue, et je ne crois pas qu'en votre faveur mon étoile en eût eu le démenti.

MONSIEUR BLANDINEAU

Ce premier danger est passé ; laisser courir à Monsieur Naquart les risques d'un second.

LA GREFFIÈRE

Oh ! pour cela, non ; qu'il ne s'y joue (2) pas, je ne lui conseille pas d'insister là-dessus, mon étoile est terrible pour les maris ; et, selon le calcul que j'en ai fait faire, elle en doit encore exterminer trois ou quatre, en très peu de temps, et de qualité, même ! Voyez combien durerait un pauvre diable de procureur !

LISETTE

Quoi ! Madame, vous aimez Monsieur le comte, et vous avez la dureté de l'exposer à la malignité de l'influence?

LA GREFFIÈRE

Oui, pour la combattre, ma pauvre Lisette.

LISETTE

Vous avez raison, il n'y a pas le mot à dire (3).

---

1. C'est-à-dire : vous avez cru à tort.
2. *S'y jouer* : s'y risquer.
3. Nous disons : il n'y a pas un mot à redire.

MONSIEUR NAQUART

Je n'aurai donc pas le bonheur, Madame, de vous être quelque chose ?

MONSIEUR BLANDINEAU

Vous êtes plus fou qu'elle, Monsieur Naquart.

LISETTE

Voilà un bonhomme qui vous aime à la rage.

LA GREFFIÈRE

Qu'il est embarrassant d'avoir trop de mérite ! Mais si vous avez tant d'envie de vous marier, Monsieur Naquart, épousez ma nièce Angélique ; c'est une autre moi-même, je vous la donne.

LISETTE

Ah ! ah ! en voici bien d'une autre !

MONSIEUR NAQUART

Parlez-vous sérieusement, Madame?

LA GREFFIÈRE

Oui, sans doute, et vous me ferez plaisir même. La pauvre enfant ! il faut bien faire quelque chose pour elle ; je lui enlève Monsieur le comte, qui était son amant ; je l'épouse ce soir, plus par vanité que par amour, moins pour son mérite que pour sa qualité : car je ne veux qu'un nom, moi, je ne veux qu'un nom, c'est ma grande folie.

MONSIEUR BLANDINEAU

Vous épouseriez ce jeune homme qui était épris d'Angélique?

LA GREFFIÈRE

Oui, vous dis-je, je lui vole son amant : Monsieur Naquart est le mien, je le renvoie à elle, ce ne sera qu'un espèce de troc ; et tu lui feras entendre, Lisette, que je lui donne plus que je ne lui dérobe.

LISETTE

Vous devriez demander du retour. Je vais la chercher au plus vite, pour lui apprendre cette bonne nouvelle. Que je vais la réjouir !

SCÈNE VIII : Monsieur BLANDINEAU, Monsieur NAQUART, LA GREFFIÈRE.

MONSIEUR NAQUART

Songez bien à quoi vous vous engagez, Madame.

LA GREFFIÈRE

A vous donner ma nièce, Monsieur Naquart.

MONSIEUR NAQUART

Quand il sera question de signer, n'allez pas vous aviser de vous dédire.

LA GREFFIÈRE

Me dédire, moi, Monsieur Naquart, moi, me dédire ! une comtesse manquer de parole ! ah ! ne craignez pas cela. Vous avez l'usage des affaires, faites au plus tôt dresser votre contrat et le mien, nous les signerons dans le moment que nous aurons ici Monsieur le comte.

MONSIEUR BLANDINEAU

Mais ce Monsieur le comte...

LA GREFFIÈRE

Écoutez, ne vous avisez pas de me manquer de respect devant lui, Monsieur Blandineau. Adieu, Messieurs les procureurs ; Madame la comtesse est votre très humble servante.

SCÈNE IX : Monsieur BLANDINEAU, Monsieur NAQUART.

MONSIEUR BLANDINEAU

Son extravagance est au plus haut point, et je vous avertis que je ne souffrirai pas qu'elle épouse ce jeune homme-là.

MONSIEUR NAQUART

Elle ne l'épousera point, laissez-moi faire.

MONSIEUR BLANDINEAU

C'est un homme ruiné qui n'a pas le sou.

MONSIEUR NAQUART

Je sais mieux ses affaires que personne ; je suis son procureur et son curateur tout ensemble, et il ne fera rien que je n'y donne les mains. Demeurez en repos.

SCÈNE X : Monsieur BLANDINEAU, Monsieur NAQUART. CLAUDINE.

CLAUDINE

Eh ! venez vite, Monsieur, parler à Madame ; la voilà qui étouffe et qui va mourir, parce que Madame la greffière va être comtesse.

MONSIEUR BLANDINEAU

Autre extravagante !

CLAUDINE

Madame l'élue est avec elle, qui fait tout comme elle ; elles s'asseyent, elles se lèvent, elles se tourmentent, elles se lamentent ; elles m'ont donné chacune deux soufflets, parce que je ne pouvais m'empêcher de rire.

MONSIEUR BLANDINEAU

Oh ! quel embarras, Monsieur Naquart ; on ne voit que des folles, de quelque côté qu'on se tourne.

MONSIEUR NAQUART

Elles deviendront sages ; et si vous voulez m'en croire, nous jouirons de notre bien, Monsieur Blandineau, et nous leur remettrons aisément l'esprit, en nous accommodant, pour quelque temps du moins, à leur ridicule et à leur faiblesse, que nous corrigerons tout à fait dans la suite.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ANGÉLIQUE, LE COMTE.

ANGÉLIQUE

Monsieur le comte, vous me désespérez.

LE COMTE

Charmante Angélique, je vous adore.

ANGÉLIQUE

Et vous croyez me le persuader, en devenant le mari de ma tante?

LE COMTE

Mais que voulez-vous que je fasse? vous êtes sans bien, je n'ai ni emploi, ni revenu ; un procès que je viens de perdre achève de me ruiner absolument ; ma naissance et ma qualité me sont même à charge dans la situation où je me trouve. Me pardonnerais-je à moi-même de vous associer à mon malheur?

ANGÉLIQUE

Oui, j'aime mieux être malheureuse avec vous, que de vous voir heureux avec ma tante.

LE COMTE

Je ne le serai point du tout, je vous assure : ce n'est point elle, c'est son bien que j'épouse, pour le partager avec vous.

ANGÉLIQUE

Je n'en veux point, Monsieur, je n'ai que faire de bien, je ne veux que vous.

LE COMTE

Que vous êtes cruelle ! Laissez-moi céder, pour un temps, à notre mauvaise fortune, pour nous en assurer une meilleure : nous sommes jeunes l'un et l'autre, votre tante n'a que très peu de temps à vivre.

ANGÉLIQUE

Et vous croyez que, pour vous avoir, j'aurai la patience d'attendre qu'elle meure? Non pas, s'il vous plaît, je veux que vous

m'épousiez la première ; ma tante a déjà été mariée, c'est à elle d'attendre.

LE COMTE

Mais que ferons-nous? que devenir? comment vivre?

ANGÉLIQUE

Nous nous aimerons, Monsieur le comte, et je serai contente : cela ne vous suffira-t-il pas comme à moi?

LE COMTE

Charmante Angélique ! adorable personne !

SCÈNE II : ANGÉLIQUE, LE COMTE, LISETTE.

ANGÉLIQUE

Ne me dites point tant de douceurs, et aimez-moi davantage, Monsieur le comte. (*Apercevant Lisette.*) Ah ! te voilà, ma chère Lisette ! viens m'aider à le rendre raisonnable : il s'obstine à vouloir épouser ma tante, pour faire fortune.

LISETTE

Eh bien ! mort de ma vie, laissez-le faire, et épousez quelqu'un qui fasse la vôtre. Monsieur Naquart est plus riche que votre tante, il ne tiendra qu'à vous de devenir sa femme.

LE COMTE

Elle épouserait Monsieur Naquart, mon procureur?

LISETTE

Pourquoi non? Ce procureur-là s'est emparé d'une partie de votre bien, il peut bien s'emparer aussi de votre maîtresse (1). La tante et lui sont déjà d'accord, cela ne dépend plus que de Mademoiselle.

ANGÉLIQUE

Oui? Oh bien ! Monsieur, épousez ma tante, vous n'avez qu'à le faire, Monsieur Naquart m'en vengera.

LE COMTE

Vous consentiriez à cette union?

1. Maîtresse : dans la langue du XVII^e^ siècle, personne aimée, fiancée.

ANGÉLIQUE

Ne faut-il pas céder à la mauvaise fortune? Nous sommes jeunes l'un et l'autre, et je serai veuve aussitôt que vous, pour le moins.

LISETTE

Oh ! pour cela, oui, j'en réponds.

ANGÉLIQUE

Nous nous retrouverons, Monsieur ; je vous donne rendez-vous, quand nous serons tous deux devenus riches.

LE COMTE

Angélique, vous me mettez au désespoir.

ANGÉLIQUE

C'est vous, Monsieur, qui avez commencé à m'y mettre.

LE COMTE

Conservez-vous toute à moi, de grâce.

ANGÉLIQUE

Conservez-vous à moi vous-même. Mais voyez un peu pourquoi je n'aurais pas le même privilège que lui ! cela est admirable.

LISETTE

Il faut que cela soit égal de part et d'autre, il n'y a rien de plus juste.

LE COMTE

Eh bien ! je n'épouserai point votre tante, je vous le proteste.

ANGÉLIQUE

Et si vous ne vous hâtez de m'épouser, moi j'épousera Monsieur Naquart, je vous le promets.

LE COMTE

Je l'empêcherai bien. Le voici, nous allons voir...

ANGÉLIQUE

Ah ! qu'il est vilain, ma pauvre Lisette !

SCÈNE III : Monsieur NAQUART, LE COMTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

MONSIEUR NAQUART

Ah ! c'est vous que je cherche, Monsieur le comte : on vient de me dire que vous étiez arrivé.

LE COMTE

Je suis ravi de vous rencontrer aussi, Monsieur, pour vous dire...

MONSIEUR NAQUART

Comme je suis occupé à une affaire qui vous regarde, je suis bien aise de vous entretenir quelques moments avant de la mettre en état d'être terminée.

LE COMTE

Avant de finir cette affaire comme vous vous le proposez, Monsieur, il faut que vous trouviez les moyens de m'ôter la vie.

MONSIEUR NAQUART

Cela est violent.

ANGÉLIQUE

Je suis aussi mêlée dans cette affaire, à ce qu'on dit, moi Monsieur?

MONSIEUR NAQUART

Oui, Mademoiselle.

ANGÉLIQUE

Oh bien ! Monsieur, ce ne sera pas de mon aveu qu'elle se fera ; et à moins que Monsieur le comte n'ait l'impertinence d'épouser ma tante, je ne ferai jamais la sottise de vous épouser, moi : vous pouvez compter là-dessus.

LISETTE

Voilà une déclaration fort obligeante.

MONSIEUR NAQUART

Elle devrait me rebuter ; mais j'ai fait serment de vous rendre heureuse, et je veux que ce soit Monsieur le comte lui-même qui vous porte à faire ce que je souhaite.

LE COMTE

Moi, Monsieur?

ANGÉLIQUE

Oh ! pour cela, je suivrai son exemple ; qu'il prenne bien garde à ce qu'il fera.

MONSIEUR NAQUART

Laissez-moi lui parler, et allez nous attendre, avec Lisette, chez le tabellion du village : vous y trouverez presque toute votre famille. Si les contrats que je fais dresser vous conviennent, on les signera ; sinon...

ANGÉLIQUE

Ils ne me conviendront point, Monsieur, je vous en réponds.

MONSIEUR NAQUART

On vous y fait des avantages qui vous feront peut-être ouvrir les yeux.

ANGÉLIQUE

Plus je les ouvrirai, Monsieur, et moins je voudrai de vous, j'en suis sûre.

MONSIEUR NAQUART

On ne prétend pas vous faire violence, ayez seulement la complaisance de passer chez le tabellion.

ANGÉLIQUE

Je n'y veux point aller sans Monsieur le comte.

LISETTE

Eh ! pourquoi non? Allons, venez, on ne vous fera pas signer par force.

ANGÉLIQUE

Au moins, Monsieur le comte, ne vous laissez pas persuader d'épouser ma tante ; j'épouserais Monsieur par dépit, moi, je vous en avertis.

SCÈNE IV : MONSIEUR NAQUART, LE COMTE.

MONSIEUR NAQUART

Oh ! çà, Monsieur, nous voici seuls, parlez-moi sincèrement ; que venez-vous faire ici?

LE COMTE

Chercher un asile contre la misère où je prévois que le mauvais état de mes affaires me va réduire.

MONSIEUR NAQUART

Et cet asile est la maison de Madame la greffière, que vous venez épouser, à ce que l'on m'a dit?

LE COMTE

On vous a dit vrai, c'est mon dessein. Elle a des rentes, des maisons, vingt mille écus d'argent comptant, dont je deviendrai le maître ; je me mettrai dans les affaires.

MONSIEUR NAQUART

Un homme de votre qualité dans les affaires?

LE COMTE

Pourquoi non? Les gens d'affaires achètent nos terres, ils usurpent nos titres et nos noms même : quel inconvénient de faire leur métier, pour être quelque jour en état de rentrer dans nos maisons et dans nos charges?

MONSIEUR NAQUART

Je vous y ferai rentrer d'une autre manière, si vous voulez suivre mes conseils.

LE COMTE

Hélas ! Monsieur Naquart, ce sont vos conseils qui m'ont perdu : on me proposait un accommodement avantageux, vous m'avez empêché de l'accepter, j'ai perdu mon procès.

MONSIEUR NAQUART

Vous le deviez gagner tout d'une voix : mais il ne se trouve que de jeunes juges à une audience, et nous plaidons contre une jolie femme ; le moyen d'avoir raison !

LE COMTE

Ces réflexions sont aussi tristes qu'inutiles, il n'y a point de retour : la seule chose qui me reste à faire, est de chercher les moyens de ne pas vivre misérable. Une riche veuve me tend les bras, il faut m'y jeter sans réflexion.

MONSIEUR NAQUART

Mais vous êtes aimé d'Angélique, vous l'aimez tendrement?

LE COMTE

Hélas ! Monsieur, je mourrai de douleur, peut-être, de ne pouvoir la rendre heureuse.

MONSIEUR NAQUART

Il faut trouver des moyens pour cela. Voici Madame la greffière, entretenez-la dans les sentiments où elle est pour vous, et venez me joindre chez le tabellion, où je vais vous attendre avec Angélique.

LE COMTE

Je m'y rendrai, Monsieur, le plus tôt qu'il me sera possible.

SCÈNE V : LE COMTE, LA GREFFIÈRE, LOLIVE.

LOLIVE

Il aura d'abord été chez vous en arrivant, Madame ; il sera bien fâché de ne vous avoir pas rencontrée.

LA GREFFIÈRE

Mais quel chemin aura-t-il pris? je l'attendais de ce côté : outre que c'est le plus court et le plus commode, la sympathie l'y devait attirer, mon pauvre Lolive.

LOLIVE

La sympathie se sera trouvée en défaut, Madame.

LA GREFFIÈRE

Eh ! le voilà.

LE COMTE

Madame.

LA GREFFIÈRE

C'est donc vous que je vois, mon cher comtin? Vous me cherchiez, je vous cherchais, nous nous cherchions tous deux ; l'amour nous conduit l'un vers l'autre, l'hymen va nous unir : quelle félicité ! La sentez-vous bien, mon cher petit comte, et m'aimerez-vous toujours autant que vous m'avez fait l'honneur de me l'écrire?

LE COMTE

Vous ne pouvez, sans me faire tort, Madame, douter de la continuation de mes sentiments ; ils dureront autant que vos charmes.

LA GREFFIÈRE

Autant que mes charmes? Ah ! comtin, qu'ils soient éternels, je vous prie.

LE COMTE

Ils le seront, je vous le promets, Madame.

LOLIVE

Oui, chaque fois que vous renouvellerez d'attraits, Monsieur renouvellera d'amour, Madame.

LA GREFFIÈRE

Mais veillé-je? n'est-ce point un songe? suis-je bien moi-même? Est-il possible que j'aie soumis un petit cœur fier comme celui-là?

LE COMTE

Il ne dépend pas de moi de ne me point attacher à vous, Madame ; une nécessité indispensable m'y réduit.

LA GREFFIÈRE

Mon cher comtin ! oh ! il y a de l'étoile dans mon fait, et la Duverger (1) me l'a toujours dit.

LE COMTE

Lolive?

LOLIVE

Monsieur?

LE COMTE

Voilà une maîtresse folle, dont je suis déjà bien fatigué.

LA GREFFIÈRE

Que dites-vous, aimable comtin?

LE COMTE

Je dis, Madame...

1. La *Duverger*, devineresse dont il a déjà été question (acte II, sc. 3.)

LOLIVE

Il dit que le voyage l'a bien fatigué.

LA GREFFIÈRE

Cela est vrai, le voilà tout je ne sais comment ; il a l'air abattu.

LOLIVE

Oh ! cela se remettra, Madame, cela se remettra.

LA GREFFIÈRE

Oh ! que oui : je m'en vais lui faire prendre de bons consommés, de bons potages, et j'ai déjà dit qu'on lui fît de la tisane ; de la tisane, comtin.

LE COMTE

De la tisane, à moi, Madame?

LA GREFFIÈRE

Oui, comtin, pour vous rafraîchir. Laissez-moi gouverner votre santé, vous savez combien je m'y intéresse.

LE COMTE

Je vous suis bien redevable, Madame. Maugrebleu de l'extravagante, avec sa tisane !

LOLIVE

Pour moi, Madame, comme ma santé ne vous est pas si chère, il me faudra du vin, s'il vous plaît, et en quantité, pour me rafraîchir.

LA GREFFIÈRE

Tu ne manqueras de rien, ne te mets pas en peine.

SCÈNE VI : LA GREFFIÈRE, LE COMTE, LE MAGISTER, LOLIVE.

LE MAGISTER

Madame, velà les filles et les garçons du village, avec les ménétrierrs qui s'assemblont sous l'orme, et qui s'en allont faire un petit essayement de cette petite sottise que vous m'avez dit de faire. Eh ! parguenne, venez-vous-en voir ça.

LA GREFFIÈRE

Non ; qu'ils viennent ici, Monsieur le magister.

LE MAGISTER

Ici, soit. Je m'en vas vous les amener. Ce ne sera peut-être pas biau drès (1) l'abord ; mais je tâcherons de mieux faire dans la suite.

LA GREFFIÈRE

Qu'on nous apporte ici des sièges. Allons, mon cher comtin, prenez place.

LE COMTE

Comment, Madame? Qu'est-ce que c'est que ceci?

LA GREFFIÈRE

C'est une petite fête galante dont je veux régaler votre arrivée ; un divertissement de village que je vous ai fait préparer.

LE COMTE

Pour moi, Madame?

LA GREFFIÈRE

Pour vous, pour moi, pour tous tant que nous sommes ici. La fin du siècle m'est heureuse, je me fais un plaisir de la célébrer.

LE COMTE

Cela est d'une belle âme, assurément ; et pendant que vous donnerez vos soins aux préparatifs de votre fête, permettez-moi d'aller aussi donner les miens à une petite affaire qui m'inquiète, et qui ne me laisse pas l'esprit dans une entière liberté.

LA GREFFIÈRE

Allez donc, comtin ; mais ne tardez pas à revenir, je vous prie.

LE COMTE

Non, Madame. Suis-moi, Lolive.

LA GREFFIÈRE

Adieu, comtin.

LOLIVE

Adieu, comtine.

---

1. *Drès* : dès.

SCÈNE VII : LA GREFFIÈRE, *seule.*

Le joli petit homme ! Il est fait pour moi, je suis faite pour lui : c'est l'amour, assurément, qui nous a tous deux faits l'un pour l'autre.

SCÈNE VIII : MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE.

MADAME BLANDINEAU

Ma chère sœur, que je vous embrasse ; je n'ai plus de chagrin, plus de rancune contre vous. Je vous félicite de devenir comtesse, félicitez-moi d'être baronne.

LA GREFFIÈRE

Vous êtes baronne, ma chère sœur?

MADAME BLANDINEAU

Oui, ma chère comtesse, c'est une affaire faite : Monsieur Blandineau vend sa charge, et il donne quarante mille francs de la baronnie de Boistortu ; le marché est conclu, je ne suis plus Madame Blandineau, je suis la baronne de Boistortu à l'heure que je vous parle.

LA GREFFIÈRE

Mais cela est fort joli, cela est fort gracieux, ma sœur. Ma sœur la baronne, votre sœur la comtesse en est ravie, et voilà notre famille fort illustrée, au moins.

MADAME BLANDINEAU

Notre cousine l'élue mourra de chagrin, Madame la substitute s'en pendra ; nous aurons ce soir à notre souper des visages bien tristes.

LA GREFFIÈRE

Il faut tenir son rang, s'il vous plaît, Madame la baronne. Aujourd'hui fait, plus de familiarité avec cette bourgeoisie-là, je vous le demande en grâce.

MADAME BLANDINEAU

Oh ! voilà qui est fini, je vous l'accorde, Madame la comtesse.

LA GREFFIÈRE

Monsieur Naquart épouse Angélique ; si nous pouvions aussi le faire quitter ! c'est un fort bon homme, et qui mérite assez de devenir de qualité.

MADAME BLANDINEAU

Il en sera, je vous en réponds. Il est en marché d'un marquisat, lui.

LA GREFFIÈRE

D'un marquisat, ma sœur ! d'un marquisat? Monsieur Naquart, marquis ! Monsieur le marquis Naquart ! cela serait fort plaisant : mais ce nom-là, ma sœur, n'est point fait pour avoir un titre.

(*On entend une symphonie.*)

SCÈNE IX : MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE, LE MAGISTER.

LE MAGISTER

Tout notre monde est là, Madame ; mais comme velà Monsieur le tabellion qui viant avec une grosse compagnie vous apporter à signer queuque chose, afin de n'être pas interrompus et de ne pas interrompre, j'attendrons que cela soit fait, si bon vous semble.

LA GREFFIÈRE

Cela ne tardera pas à l'être, dépêchons.

SCÈNE X : MONSIEUR ET MADAME BLANDINEAU, MONSIEUR NAQUART, LA GREFFIÈRE, ANGÉLIQUE, LE COMTE, LISETTE, LE TABELLION, LE MAGISTER.

LA GREFFIÈRE

Cela est-il comme il faut, Monsieur Naquart?

MONSIEUR NAQUART

J'ai fait pour vous comme pour moi, Madame. Vous n'avez qu'à lire, Monsieur le tabellion.

LE TABELLION, *lit.*

Par-devant Bastien Trigaudinet...

LISETTE

Eh ! fi donc, lire, voilà du temps bien employé, vraiment ! Que vous avez peu d'impatience, Madame ! vous serez comtesse une heure plus tard.

MONSIEUR NAQUART

Pour moi, Madame, l'empressement que j'ai d'être votre neveu...

LE COMTE

L'excès de mon amour me fait souffrir avec chagrin le moindre retardement, je vous l'avoue.

LA GREFFIÈRE

Ce cher mouton ! Oh ! il ne sera pas dit que je sois moins vive que vous, mon cher comtin, je vous en réponds. Donnez, donnez, Monsieur le tabellion. Allons, à vous, comtin : signez, Monsieur Naquart.

MONSIEUR NAQUART

Je n'y entends pas plus de finesse que vous ; je signe aveuglément, Madame.

LA GREFFIÈRE

Vous risquez beaucoup, vraiment. Dépêchez, ma nièce.

ANGÉLIQUE

Je n'examine point, ma tante. Il suffit que ce soit me conformer à vos volontés.

LA GREFFIÈRE

Vous prenez le bon parti. Çà, ne signez-vous pas aussi, Monsieur le baron de Boistortu?

MONSIEUR BLANDINEAU

Je n'ai garde de refuser de signer des mariages qui sont si fort selon mon goût ; et il y avait longtemps que je souhaitais de vous voir la femme de Monsieur Naquart, et de donner Angélique à Monsieur le comte.

LA GREFFIÈRE

Oh bien ! Monsieur, puisqu'il est ainsi, ne signez donc pas,

je vous en avertis ; car cela est tout autrement que vous ne souhaitez. C'est Angélique qui est Madame Naquart, et c'est moi qui suis Madame la comtesse.

LE TABELLION

Nenni, nenni, Madame, ça n'est pas comme ça : quoique je ne soyons que notaire de village, je ne faisons point de si grosse bévue.

LA GREFFIÈRE

Comment, cela n'est pas comme cela? Vous êtes un sot, Monsieur le tabellion ; cela est comme je vous le dis.

LE TABELLION

Eh ! non, Madame, la peste m'étouffe.

LA GREFFIÈRE

Ouais ! voici qui est admirable, Lisette?

LISETTE

Vous avez tort de disputer, Madame, il le sait mieux que vous; c'est lui qui a fait les contrats, une fois.

LA GREFFIÈRE

Monsieur Naquart?

MONSIEUR NAQUART

C'est un quiproquo, Madame, une méprise ; et cela sera difficile à rectifier.

LA GREFFIÈRE

Difficile tant qu'il vous plaira ; Monsieur le comte, ni moi, nous ne serons point les dupes d'un quiproquo, sur ma parole ; n'est-ce pas, comtin?

LE COMTE

Non, Madame, je n'en serai point la dupe ; mais j'en profiterai, s'il vous plaît.

LA GREFFIÈRE

Comment ! vous en profiterez, petit perfide? Est-ce en profiter que de me perdre?

LISETTE

Est-ce que vous voudriez que Monsieur le tabellion eût l'embarras de récrire tout cela, Madame?

LE TABELLION

Ce serait bien de la peine, au moins. Madame Naquart, ce serait bien de la peine.

LA GREFFIÈRE

Madame Naquart ! on m'appellerait Madame Naquart? J'aimerais mieux être morte.

MONSIEUR NAQUART

Si ce n'est que le nom qui vous chagrine, on vous appellera Madame la comtesse, si vous voulez. La terre de Monsieur le comte est à moi, je la lui rends après ma mort ; je lui assure tout mon bien ; vous avez assuré tout le vôtre à votre nièce : ils peuvent bien vous céder un titre qui vous fait plaisir.

LE COMTE

Très volontiers ; Monsieur, vous êtes le maître.

LA GREFFIÈRE

C'est un accommodement qui change la chose ; et pourvu que j'aie un équipage et que vous ne soyez plus procureur...

MONSIEUR NAQUART

Vous serez contente, Madame.

LA GREFFIÈRE

Je veux trois grands laquais des mieux faits de Paris.

MONSIEUR NAQUART

Vous en prendrez quatre, si bon vous semble.

LA GREFFIÈRE

Nous logerons ensemble, Madame la baronne.

MADAME BLANDINEAU

Et nous prendrons un suisse à frais communs, Madame la comtesse.

LA GREFFIÈRE

Oh ! pour cela, oui, très volontiers. Je le savais bien que je serais de qualité et que je ferais figure. Vous me regretterez, petit vilain, vous me regretterez ; mais je serai bientôt veuve. Allons, Monsieur le magister, voyons votre petite bagatelle, en attendant le souper ; et quand on aura servi, que le maître d'hôtel de ma sœur la baronne nous avertisse en cérémonie.

DIVERTISSEMENT

Plusieurs paysans et paysannes, conduits par le magister, viennent répéter la fête que Madame la greffière a commandée.

PREMIÈRE PAYSANNE

Célébrons l'heureuse greffière,
Qui, lorsque le siècle prend fin,
Se fait, pour le siècle prochain,
Comtesse de la Naquardière.
Le beau destin !
Que de noblesse !
Que de jeunesse !
De quelle vitesse
Greffière comtesse
Fera son chemin!

Entrée de quatre paysannes.

UN PAYSAN

Que la fin de ce siècle est belle
Pour quiconque a bonne moisson,
De bon vin, maîtresse fidèle,
Et des pistoles à foison !

Entrée de paysans et de paysannes

LE PAYSAN

Bourgeoises charmantes,
Ne croyez pas
Être moins brillantes
En simple damas.
De jeunes fillettes,
Aimables, bien faites,
Autant que vous l'êtes,
Font dans leurs grisettes
Bien plus de fracas
Que de vieux appas
En or de ducats.

Entrée de paysans.

PREMIÈRE PAYSANNE

Que sur notre simplicité
Chacun se forme et se modèle ;
Toute notre félicité
Vient de cette simplicité :
Parure, attraits, gloire et beauté,
Nous trouvons toujours tout en elle.
Que sur notre simplicité
Chacun se forme et se modèle.

LE PAYSAN

Que les maris seraient contents
De voir leurs femmes en grisettes !
Le bon exemple ! oh ! l'heureux temps !
Que les maris seraient contents !
Moins les habits sont éclatants,
Plus les fredaines sont secrètes.
Que les maris seraient contents
De voir leurs femmes en grisettes !

SECONDE PAYSANNE

Si l'on ne vous eût pas quitté,
Modeste ornement de nos mères,
Vertugadin, collet monté,
Si l'on ne vous eût pas quitté,
On eût gardé la pureté
De leurs mœurs et de leurs manières,
Si l'on ne vous eût pas quitté,
Modeste ornement de nos mères.
Du ridicule ici traité
Paris fournit mainte copie ;
Chacun ressent la vérité
Du ridicule ici traité :
Tout est orgueil et vanité
Dans la plus simple bourgeoisie.
Du ridicule ici traité
Paris fournit mainte copie.

TABLE

TOME PREMIER

LA COMÉDIE APRÈS MOLIÈRE 5
BARON ET SON ŒUVRE 11
L'HOMME A BONNES FORTUNES 15
DUFRESNY ET SON ŒUVRE 113
L'ESPRIT DE CONTRADICTION 118
LA COQUETTE DE VILLAGE. 155

TOME SECOND

DANCOURT 5
LE CHEVALIER A LA MODE 13
LA MAISON DE CAMPAGNE. 121
LES BOURGEOISES DE QUALITÉ 169

Paris. — Imp. LAROUSSE, 17, rue Montparnasse.

Dancourt

Plays.

PQ
1794
.D3
A19.